TAXI BLANC POUR COLERE NOIRE

Aujourd'hui lundi, jour J pour les raviolis ou bien les frites, je ne sais plus, me voici de retour sur les emplacements que la ville de Marseille réserve à ma corporation. Depuis ce matin 8h00 c'est la troisième fois que je plante mes sardines dans le quartier des Chutes Lavie ! Peu importe ! Un moral au beau fixe digne des meilleurs campeurs doublé d'une envie de « charger » à rendre jaloux les dockers du Port Autonome, je me prépare à buller durant au moins une bonne trentaine de minutes. Et oui, ici le tarif habituel de « plantage » avant d'alpaguer un pèlerin est d'environ une demi-heure !

La montre numérique de mon Octavia affiche 10h00. Merde ! Crotte ! Zut ! Et j'en oublie ! Et des plus rudes ! Vous l'aurez compris : grande est ma déception, très grande même ! En effet, deux collègues attendent déjà en discutant le coup à l'extérieur de leur voiture. Ces deux connards sont arrivés avant moi, sans doute pour refaire le monde ou le défaire. Je connais très bien ces deux pique-assiettes. Celui qui est en tête de station se prénomme Gilles ; il travaille à bord d'une Citroën C5 blanche. L'autre, c'est Jean-Paul. Sa Citroën Picasso grise est garée juste derrière. Ces deux-là me sont plus familiers que mes cousins germains de Corse ou d'ailleurs. Comme nous fréquentons tous les trois les mêmes stations, à la longue ça crée forcément des liens ! Après avoir tiré le frein à main de ma Skoda bleu pétrole, je me retrouve donc troisième. Pour respecter les us et coutumes, je sors de mon véhicule pour saluer mes camarades, bien décidé à refaire le monde avec eux.

Autant vous dire tout de suite qu'ici, dans ce quartier populaire de ma ville natale, la troisième marche du podium n'est pas aussi prestigieuse qu'une place de « 3 » au Vendée Globe. En effet, nous ne sommes pas à une grosse station et les courses n'y pleuvent pas comme les confettis un soir de réveillon !

- Bonjour Messieurs ! Oh je suis contente de vous voir !
- Bonjour Madame ! Nous aussi, on est content de vous voir ! Avoue Jean-Paul.
- La première c'est ... la blanche ! Ah, ça tombe bien ! J'aime le blanc ! C'est ma couleur préférée, depuis toujours ! Nous dit cette dame très enthousiaste, tout sourire et motivée comme pas deux. Trop motivée peut-être.
- Non ! Le premier, c'est mon collègue qui est derrière avec la voiture grise !

En lui déclamant cet embryon de contradiction, Gilles ne se moque de personne et encore moins de la dame. Au contraire ! Il est de bonne foi quand il informe spontanément cette brave femme, quelque peu exubérante, avec son gros cabas tenu dans la main droite, que le premier taxi à partir est en réalité le second placé à la station. C'est du moins ce qu'elle devrait comprendre empaquetée de la sorte dans cette énorme robe blanche et son minuscule boléro noir. Je dis volontairement « énorme » car le tissu dans lequel est taillé l'étrange vêtement est extrêmement encombrant. On pourrait croire que la promeneuse solitaire a enfilé par le haut une espèce de parachute et a contrario, qu'elle est rentrée dans son mini boléro en commençant par les jambes. Enfin comme on dit sous l'ombrière du Vieux-Port ou le parvis de La Bonne Mère : elle est un peu « zarrebi ».

- Comment ça ? Comment ça ? ... Je vois très bien que la première c'est la blanche ! Non ? Dit-elle en se fiant volontiers à sa logique visuelle.
- Non Madame ! La blanche c'est la mienne mais moi je suis derrière lui ! Contredit aussitôt Gilles, affublé d'un petit bouc bien taillé et d'une calvitie admirablement entretenue.

- Mais non, voyons ! Je vois bien que la première c'est la blanche ! Vous êtes devant et pas derrière ! Non ?

La brave dame insiste, sûre d'elle, prête à parier sa vie, son embryon de moustache et toutes ses dents. Elle s'approche de la Citroën C5 avec une seule idée en tête : ouvrir la portière arrière gauche de la première voiture. Oui mais voilà, Gilles a déjà usé de sa télécommande. A présent la C5 est fermée comme une huître. Un drame 2.0 s'écrit en direct sous mes yeux bleus avec la précision micrométrique d'une pièce de Molière.

- Pourquoi ça ne s'ouvre pas ! Hein ? Pourquoi ?
- Madame, le premier c'est mon collègue avec la voiture grise ! Répète gentiment Gilles en pointant son index droit dictatorial vers la Citroën Picasso.
- Non ! La première c'est elle ! Je suis pas stupide ! Allez ouvrez-moi !

La cliente, emballée « grave » dans son parachute blanc gonflé sous l'effet du mistralet matinal, est déjà passablement agacée. Elle secoue et resecoue la C5 en tentant vainement d'ouvrir cette maudite portière récalcitrante. Une mayonnaise de chef étoilé est en train de monter dans notre petite cuisine urbaine !

- Madame arrêtez ! Ne faites pas ça ! Cette voiture ne partira pas, voyons ! C'est ce monsieur avec la grise qui va partir !
- C'est ça ! Prenez-moi pour une imbécile ! Hein ! C'est ça ! Je dois avoir la tête de l'emploi !

Notre touriste est maintenant remontée comme une pendule comtoise. Persuadée de faire le bon choix, elle continue de vouloir monter dans la mauvaise voiture et secoue toujours la Citroën blanche. Hélas, dans la réalité des trois taxis marseillais que nous sommes, cette auto va rester au padok !

- Ouvrez cette portière ! Ouvrez ! ... Je vous demande d'ouvrir !
- Madame calmez-vous et prenez la grise ! Elle est ouverte et mon collègue vous attend ! Continue Gilles moins gentiment.
- Mais ouvrez-moi cette portière !
- Non, Madame ! La première c'est la grise ! N'insistez pas ! Où allez-vous d'abord Madame ? Demande Gilles, chauffeur attitré du taxi numéro 621.
- Chemin du Lancier, dans le 9^{ème} arrondissement ! Ouvrez-moi ça !

Je tiens à préciser, à l'attention de tous ceux qui n'ont pas l'honneur de connaître notre cité, que pour se rendre à l'adresse indiquée par la brune entêtée avec comme point de départ la station où nous nous trouvons, ici dans le 4^{ème} arrondissement, la course devrait durer au moins 20 minutes pour environ 25 Euros et que n'importe lequel d'entre nous serait d'accord pour embrayer et effectuer ce joli trajet, Gilles le premier. Mais sous sa large tonsure monacale, il sait très bien que celui qui doit s'en aller le premier, ce n'est pas lui mais notre collègue Jean-Paul.

- Bon, alors je pars avec qui ? ... Si j'ai bien compris vous, vous ne me voulez pas ! Dit-elle aussi furieuse qu'une murène à l'attention du petit bouc noir.

- Ce n'est pas ça du tout, Madame ! Le premier c'est lui ! Répète-t-il en montrant la voiture grise à la « parachutiste » énervée.

Voici déjà près de dix minutes que cette inconnue nous a abordés et nous les brise menues menues ! Elle me ferait presque rire ! Pourquoi vouloir monter à tout prix dans une voiture plutôt que dans une autre ? Même si les deux Citroën ne se ressemblent pas, vraiment, elles sont de la même année et aussi propres l'une que l'autre. Après deux nouvelles tentatives vouées à l'échec, la cliente essoufflée et résignée se calme. Des deux mains elle rajuste son petit boléro noir qui, en raison des efforts qu'elle a prodigués en voulant absolument ouvrir une portière condamnée, est légèrement remonté au-dessus de la ligne de flottaison de sa généreuse poitrine. Dépitée et muette, elle reprend maintenant son cabas dans la main gauche en espérant peut-être que ce changement de côté favorisera son départ pour le Chemin des Lanciers.

- Bon allez ! Ca va, je rentre dans la grise ! Mais vous prenez vraiment les gens pour des couillons ! Non mais ça alors ! ... C'est incroyable !

Hélas pour elle, le cauchemar éveillé ne fait que commencer car l'auto en question est verrouillée, comme la blanche.

Notre extra-terrestre sans soucoupe vit un sale moment : Jean-Paul, qui n'a pas ouvert la bouche jusqu'ici, a pressé le bouton de sa télécommande pour lui interdire l'accès de la banquette arrière. La Picasso grise s'est déguisée en forteresse.

- C'est fermé ! C'est normal ? Fait la cliente les jambes et les pieds dissimulés sous sa très volumineuse robe blanche.
- Bien sûr que c'est normal ! Dit Jean-Paul qui prend enfin la parole.
- Et pourquoi c'est normal ? Hein ? Pourquoi ?
- Parce que je viens de fermer ma voiture, tout simplement ! Moi je ne vous veux plus ! Vous parlez trop et vous criez trop, Madame ! Continue notre collègue dont la voiture grise est frappée du numéro 972.
- Quoi ? Ca c'est fort ! Non mais ...
- Madame, moi je ne vous prends pas dans ma voiture ! Vous criez et vous vous énervez, donc c'est non !
- Mais c'est incroyable ça ! Dit la cliente qui – je le crains – ne va pas tarder à craquer comme une branche de troène bien sèche.

En principe, Jean-Paul est un garçon plutôt calme, serviable et discret mais aujourd'hui le comportement hystérique de la « foldingue » emmaillotée façon barba-papa lui a fait monter la pression : l'aiguille de son manomètre cérébelleux vient de passer en zone rouge. Le voilà qui se rebelle, ronchon et hausse le ton pour refroidir les ardeurs belliqueuses de cette perruche exaltée.

- Madame, calmez-vous ! Vous ne monterez pas dans ma voiture !
- Ouvrez-moi ça ! Ouvrez-moi ça ! Répète la cliente en secouant la Picasso grise comme on secoue un prunier à Agen.
- Arrêtez Madame, Bon Dieu !
- Ouvrez-moi cette putain de portière !

- Si mon collègue Gilles est d'accord pour vous prendre, moi je n'y vois aucun inconvénient ! Demandez-lui !
- C'est qui Gilles ? C'est qui ? Exhorte la cliente déchaînée.
- C'est moi Madame !

Le problème devient plus épineux qu'un oursin de la Côte Bleue et s'avère presque insoluble pour cette explosive créature exaspérée par les trois faux jetons que nous sommes. Gilles, lui non plus, ne veut plus entendre cette harpie ; il refuse catégoriquement de prendre le volant.

- Non, mais c'est un monde ça ! Alors je pars avec qui ?
- Moi, Madame, je ne vous veux plus dans mon taxi ! Dit le chauffeur du numéro 621 solidaire de celui du 972.
- Mais c'est incroyable ! Qu'est-ce que c'est que ces taxis ! C'est une honte !
- Si le troisième est d'accord pour vous prendre, Madame, partez avec lui ! C'est la voiture bleue !

Malheureusement pour bibi, la voiture bleue dont on parle, c'est la mienne ! Me voici donc dos au mur à cause de mes deux camarades plus revêches l'un que l'autre. Etant donnée la tournure que prennent les débats, je me vois mal accepter cette « agitée du bulbe » sur ma banquette arrière et me désolidariser des deux autres chauffeurs que je respecte et que j'aime bien. La comtoise dérégulée s'approche de mon véhicule la rage tatouée entre les deux aiguilles, très en retard sur l'heure universelle et en se dandinant du balancier.

- C'est vous le taxi ? Me demande-t-elle, furax.
- Oui Madame ! C'est moi ! Mais moi non plus je ne vous prends pas dans ma voiture !
- Quoi ? Mais c'est pas vrai ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Hurle-t-elle.
- Je suis désolé madame mais je suis solidaire de mes collègues et je ne pars pas, moi non plus !
- Mais qu'est-ce que ça veut dire ? 'C'est quoi ces taxis ? Pour qui ils se prennent ?
- Désolé Madame ! Mais il fallait prendre le premier !

Très honnêtement, je suis confus de laisser cette dame tourner en rond en s'époumonant ainsi sur un trottoir de l'avenue des Chutes Lavie, les seins turbocompressés par son boléro noir de lilliputien et la robe surgonflée comme un spinnaker de catamaran par la volonté de Sa Majesté Mistralet ; la pauvre est à deux doigts de faire une crise d'apoplexie pourtant il est hors de question que je parte faire cette course ; je ne peux pas non plus laisser en plan mes deux collègues à la station de Chutes-Guigou. « Charger » maintenant m'aurait bien arrangé, mais je reste à l'extérieur de ma Skoda fier de moi, presque dédaigneux et peut-être un peu con aussi ! Qui sait ?

La cliente se met à hurler tous les noms d'oiseaux des deux hémisphères et des cinq continents à l'attention des trois chauffeurs que nous sommes. Trois capricieux qui ont adopté l'immobilisme à la majorité absolue. Nous restons tous punaisés à nos emplacements. Je vous fais grâce ici du listing ornithologique auquel nous avons droit à l'annonce du résultat d'un scrutin improvisé et politiquement incorrect.

- Je vais me plaindre à la Police ! Vous êtes des connards !

Nous restons figés tous les trois et nous regardons le parachute blanc de la plaignante virevolter comme une toupie. Le visage de cette folle passe du rose bonbon au rouge vermillon puis finalement fait une halte sur le carmin foncé.

- Tu veux pas la prendre ? ... Prends-la ! C'est une jolie course ! Me propose Gilles en se grattant machinalement le bouc.
- Non, non ! Je reste avec vous !

Au loin, l'horizon de la dame semble s'éclaircir : nous voyons arriver un taxi apparemment libre puisque les godets « tarifs » de son lumineux ne sont pas allumés. La cliente énervée, en transit malgré elle, est peut-être sauvée.

- Demande-lui s'il veut la prendre ! Vite, fais-lui signe !

Je lève le bras droit en direction de la 406 blanche qui arrive à la hauteur de la station. Notre collègue a compris ; il s'arrête et baisse la vitre côté passager.

- Bonjour Patrick ! Comment vas-tu ?
- Ca va Serge ! Tu peux prendre cette dame ? Elle va dans le 9^{ème} mais elle nous a engueulés et nous avons fermé les voitures !
- Pas de problème ! Dit Serge, le visage rougeaud du caviste patenté.

Il approche son taxi de la cliente et lui ouvre la portière arrière droite tout en gardant les deux fesses vissées au fond de son fauteuil.

- Venez Madame ! Montez !
- Merci ! Et bien je m'en souviendrai de ces trois-là ! Ca alors ! Je m'en souviendrai !

La brave dame s'exécute et grimpe furieusement dans la 406 en prenant soin de ramasser toute la voilure de son accoutrement pour ne pas en laisser traîner le moindre centimètre sur la chaussée. Elle referme difficilement la portière et notre collègue accélère, s'éloigne de nos trois véhicules et prend le large.

- Ouf ! Je suis bien content de la voir partir cette folle ! Dit Jean-Paul en se frottant les joues dans ses deux mains.
- Oh ! Elle est fatiguée, elle ! Hein ? Continue Gilles ironiquement.

Chez nous en Provence, quand une personne est « fatiguée du teston », cela ne veut pas dire forcément qu'elle a trop travaillé ou qu'elle vient de terminer le semi-marathon Marseille-Cassis ! Non, il faut entendre par là que le contenu de sa boîte crânienne est davantage comparable à une agrafeuse pneumatique vide qu'à un PC Toshiba ! Et la cliente qui s'envole enfin vers le 9^{ème} a bel et bien un profil d'agrafeuse.

- Oh putain ! Regardez ! Ils reviennent ! ... C'est pas vrai !

L'interjection triviale de Gilles se justifie pleinement car la 406, après avoir freiné brutalement, entreprend une marche arrière de compétition en direction de la station où nous sommes toujours installés en spectateurs, acteurs et auteurs privilégiés de ce drame de la vie quotidienne.

Tout en manipulant vigoureusement son volant de la main gauche, Serge réussit à immobiliser son véhicule devant la C5 de Gilles, sort de son taxi comme un beau diable surgit de sa boîte et se précipite sur la portière arrière droite du taxi.

- Sortez Madame ! Dit Serge, le visage rouge vif du même caviste qui a dégusté ses meilleurs millésimes en oubliant de recracher.
- Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? Dit la cliente toujours assise dans la 406 mais une partie de la voilure libérée aussitôt sur la chaussée.
- Sortez Madame ! Sortez ! Je ne vous veux pas dans ma voiture !

Notre collègue nous explique que cette espèce de chose est en folie et qu'elle casse du sucre sur le dos de tous les taxis de la Création. La chose en habit de tornade blanche sort de la Peugeot suivie par le reste de son imposante robe. Elle se met à hurler comme un porc qui réalise que son heure a sonné et qu'il va devenir, dans peu de temps, de la charcuterie « Label Rouge ».

- Mais c'est quoi ces putains de taxi ? Hein, c'est quoi ? Demande-t-elle alors qu'elle n'est toujours pas rendue dans le 9^{ème} arrondissement.
- Désolé Madame ! Mais il faut d'abord vous calmer !
- Je vais appeler la Police et vous allez voir ! Continue-t-elle.

La robe parachute de la « brave » dame s'est mise en torche quant au petit boléro, il grimpe une nouvelle fois par-dessus la généreuse poitrine de sa fulminante occupante. Celle-ci n'est plus remontée comme une pendule, non ! C'est beaucoup plus tragique qu'un simple tour de remontoir dans un mécanisme d'horlogerie. Nous la devinons droite dans ses escarpins invisibles. Maintenant, elle ressemble à un coq de combat dont les ergots menaçants l'ont conditionné pour en découdre avec un congénère jusqu'à ce que mort s'en suive. Le gallinacé est à point, à présent c'est la crise de nerf voire le coup de sang !

- Mais c'est quoi ces taxis de merde ? C'est quoi ? Je vais me plaindre !

Serge nous abandonne en retournant s'asseoir au volant de sa 406 tandis que nous restons, tous les trois, à la station des Chutes-Lavie, magistralement insultés par l'indomptable mégère. Elle décrit des cercles concentriques à la façon un derviche tourneur et l'envahissante robe gonfle et dégonfle au rythme de ses salves d'injures et des facéties du mistral. Son cabas dans la main droite, elle nous promet de terribles représailles policières en levant son poing droit vengeur. Quant à nous, nous encaissons sagement ses salves d'injures.

- Vous êtes des salauds ! Vous aurez de mes nouvelles ! Je vous le dis !
- C'est ça Madame ! Calmez-vous, va ! Lui envoie Gilles gentiment en caressant distraitemment les poils brillants de son bouc noir.

La dame capitule ! Après avoir déposé les armes elle nous quitte. Elle s'en va à pieds en gueulant comme un putois. Toujours en quête du 9^{ème} arrondissement elle devrait songer à rentrer sagement chez elle pour changer de

robe car maintenant le mistral souffle dangereusement et il se pourrait bien que la voilure de la cliente, privée de ses suspentes, lui fasse prendre de l'altitude à défaut d'élever le débat. Quant à moi, je suis condamné à attendre que mes deux distingués collègues s'en aillent les premiers pour avoir au moins une petite chance de quitter la station avant midi ! Oh mon tour viendra, c'est simplement une question de patience. Résultat des courses : Nous sommes toujours trois à « buller » et à refaire le monde.

Voilà donc un bon exemple de mayonnaise marseillaise capable de monter au rythme des états d'âme de nos concitoyens et d'un climat conflictuel récurrent qui réunit clients et taxis. Désormais quand vous allez arriver à une station où plusieurs véhicules sont en attente et quelle que soit la destination dans la cité phocéenne ou ailleurs, vous avez compris qu'il est fortement conseillé de demander à l'un des chauffeurs la couleur ou le modèle de la prochaine voiture qui doit partir. Vous verrez que l'étrange impression que la pagaille règne sur leurs emplacements va se dissiper au profit de la certitude que ce désordre est somme toute assez bien organisé. Les chauffeurs de taxi souhaitent avant tout quitter au plus vite la file où ils sont en train de « planter » et conduire le client à l'adresse indiquée. Encaisser rapidement le montant de la course, c'est retourner le plus tôt possible en station et se remettre à « buller » tout en discutant très sérieusement pour refaire le monde.

SOUS LE CHAPEAU DE PAILLE, UN BRIN DE FOIN !

Je plante ma race depuis plus de trente minutes à la station de taxis de St Just. A cet endroit précis, nous sommes dans le 13^{ème} arrondissement de Marseille, déjà dans les quartiers « Nord ». Vous savez, là où ça craint, la Zone ! J'attends tout seul comme un grand et ne m'en plains pas : dans ma spécialité routière franchement mieux vaut être seul que mal accompagné ! C'est la fin de la matinée ; pas étonnant que je sente monter la « dalle » chatouiller mes entrailles. Soudain la radio lance une course à faire sursauter les osselets et la trompe d'Eustache de mes deux portugaises plus impatientes que des tiques en repérage sur un labrador.

- J'ai une voiture à St Just ? Demande le speaker de service avec son petit accent marseillais et son timbre de campagnard.
- Oui ! Guy je suis là !
- Arthur 99 ! Patrick tu vas bien ?
- Oui Guy !
- Tu vas te rendre au bâtiment B de la Résidence Corot !
- Merci Guy ! A bientôt !

Il est temps pour moi de vous dévoiler la signification exacte d'Arthur 99. Oh, vous allez voir, c'est très simple. Mon autorisation de stationnement porte le numéro 699 et dans le jargon de notre réseau tous les « six cents » sont des « Arthur ». Arthur 1 est le taxi 601, Arthur 53 est le taxi 653 et moi je suis Arthur 99 le bien nommé.

Me voilà parti de la station pour me rendre à l'entrée B de la Résidence Corot. Il me faut moins de deux minutes pour stopper mon taxi devant la bonne lettre. J'attends un long moment, un très long moment, un très très long moment. Une élégante mamie sort de son immeuble. Enfin ! Elle est coiffée d'un magnifique chapeau de paille. La vieille grand-mère s'approche de mon taxi les jambes un peu hésitantes et le ventre noué sans doute ceinturée par la crainte de tomber sur un chauffeur voyou un peu mafieux. Telle est notre réputation !

- Bonjour Monsieur ! C'est vous le taxi que j'ai appelé ? Me demande timidement la petite dame très âgée.
- Bonjour Madame ! Oui, oui ! C'est moi !

Je sors de mon véhicule pour ouvrir la portière arrière gauche à la vieille cliente chapeautée. Je la fais asseoir, referme la portière et retourne à ma place.

- Où allez-vous Madame ? Demandé-je poliment.
- Je vais en ville, Monsieur ! Le Vieux-Port ça sera bien !
- C'est parti !

Nous voilà donc en route, elle et moi, enfin nous, direction le centre ville. L'adorable mamie enrobée d'un petit tailleur bleu marine, porte une pochette sous le bras et ce chapeau de paille boulonné en bout de crâne à l'aide d'une clé plate de 12.

- Ca va faire cher, Monsieur ? Me demande-t-elle inquiète, sans doute, pour ses économies.
- Oh ça devrait faire une quinzaine d'Euros ! A peu près !

La mamie ne semble pas surprise par ma réponse chiffrée mais je la sens un peu contrariée : la voici maintenant en train de fouiller dans son mini sac à malices avec l'énergie d'un furet qui aurait débusqué une proie. Je l'entends qui remue le contenu de la pochette avec beaucoup d'application ; elle soupire, expire en marmonnant plusieurs fois des mots d'un autre monde. J'attends une grosse minute alors que nous parcourons l'avenue des Chartreux et que derrière moi, sur sa banquette, le furet fouille et refouille avec l'énergie du désespoir.

- Ca va Madame ?
- Ben non, ça ne va pas ! Me répond-t-elle un peu en colère.
- Qu'est-ce qu'il vous arrive ?
- Oh je suis embêtée ! Je suis terriblement embêtée !

Je m'attends à ce qu'elle m'avoue qu'elle n'a pas d'argent sur elle et qu'il faudra sûrement s'arrêter à un distributeur de billets. Ce cas de figure, tous les chauffeurs le connaissent parfaitement bien. Mais la vieille mamie chapeauté de paille n'a oublié ni son porte-monnaie, ni ses clés, ni ses lunettes.

- J'ai oublié de fixer mon appareil dentaire !
- Et c'est grave, ça ?
- Mais c'est très grave, Monsieur ! Je vais au restaurant ! Me répond la cliente dont le moral a été torpillé par cet oubli inconcevable.

Je roule toujours en direction du Vieux-Port quand la vieille cliente, victime d'une sorte d'exocet psychosomatique me fait une proposition indécente.

- Si vous voulez bien, cher monsieur, vous allez m'arrêter devant une pharmacie, je vais acheter de la colle et j'en mettrai sur mon appareil pendant que vous roulez !
- Ah non , Madame ! Non, non ! Vous n'allez pas faire ça dans la voiture !
- Alors il faut que je retourne à la maison ! J'ai tout ce qu'il faut chez moi, vous savez !
- Si vous voulez, madame !

Je fais comprendre à la vieille dame que je suis d'accord pour la ramener chez elle mais que le compteur tourne dans un seul sens et que le montant de la course sera plus élevé que la somme annoncée quand on a quitté sa résidence.

- Ca va ! Qu'est-ce que vous voulez ! De toutes façons vous ne me laissez pas le choix !
- Allez ! On retourne chez vous, Madame !

De retour devant la lettre B de son immeuble, la vieille créature chapeauté, à la dentition instable mais à la langue solidement pendue, descend du taxi et remonte chez elle.

Je l'attends un long moment, un très long moment, un très très long moment et la voilà qui ressort du bâtiment le dentier enfin collé sur ses gencives.

Une fois bien assise dans mon taxi, la grand-mère vermoulue exulte sous son couvre-chef.

- Mon Dieu, ce n'est pas possible ! Il y a déjà tout ça au compteur ?

Le taximètre indique quatorze Euros mais j'avais averti la petite mamie que la somme allait être majorée par notre retour inattendu. Je suis bon prince et la rassure aussitôt.

- Ne vous inquiétez pas Madame, je vous arrangerai un peu à l'arrivée !
- Ah oui, parce que ça va faire très cher !
- Calmez-vous, Madame ! Allez ! On y va !

Et nous voilà repartis en direction du Vieux-Port. Au bout d'une dizaine de minutes, j'entends l'ancêtre empaillée du chef soupirer à l'arrière de ma voiture et fouiller profondément dans son petit sac. Le furet aurait-il débusqué une nouvelle proie ? La cliente soupire deux ou trois fois en fouillant et en refouillant de plus belle.

- Vous avez encore un problème, Madame ?
- Ben oui ! J'ai oublié le « bip » d'entrée de mon immeuble ! M'annonce-t-elle en soufflant désespérément.
- Mais ce n'est pas grave, ça !
- Et comment je vais faire selon vous pour rentrer chez moi, quand je serai de retour ?
- Mais les voisins vous connaissent ! Vous n'aurez qu'à sonner chez l'un d'eux ! Non ?
- Ah non ! Ah non ! Ramenez-moi chez moi, s'il vous plaît !

Cette mamie commence à mettre ma patience à rude épreuve et je le lui fais savoir en lui lançant immédiatement un « non » franc et massif.

- Mais pourquoi me dites-vous non ?
- Parce que Madame nous sommes presque en haut de la Canebière ! Si nous retournons chez vous, cette fois-ci je ne vous arrangerai pas d'un seul Euro ! Moi je bosse Madame !
- Mon Dieu comment vais-je faire pour rentrer chez moi ?
- Mais vous avez des voisins ! Il n'y a pas que vous à l'entrée B !

Dans son petit tailleur chic, la vieille mamie insiste timidement pour que je retourne à la Résidence Corot mais je tiens bon malgré son insistance.

- Non Madame ! Je suis dans mon taxi pour travailler !
- Mais vous pouvez m'arranger sur la somme globale ?
- Je vais vous arranger Madame mais une seule fois ! Si nous retournons chez vous maintenant, je ne vous défalquerais absolument rien !

Sous le chapeau de paille, j'essaie d'imaginer son cerveau en ébullition mais la cliente précambrienne finit par se calmer et accepte de continuer sans son bip. A mon avis, elle a compris que le travail de taxi ne consiste pas à faire faire des tours de manège gratuits à la clientèle. J'ai mes obligations comptables, mes charges sociales à payer et le reste sur lequel je ne m'étendrai pas, ici !

- Je sais, Monsieur ! Je sais !
- Nous approchons du Vieux-Port Madame ! Où allez-vous exactement ?
- Vous me laisserez sur le Quai de Rive Neuve, si c'est possible !
- D'accord !

Pendant que je descends la Canebière j'entends l'élégante mamie préparer son argent pour s'acquitter du montant qu'inscrira mon compteur à l'arrivée.

- Ca fera combien, cher Monsieur ?
- Attendez Madame, parce que je vais vous enlever quelque chose comme promis ! Mais il faut d'abord stopper la voiture !
- Merci Monsieur ! Vous êtes gentil !

Nous arrivons enfin à l'angle du Cours Jean Ballard et du Quai de Rive-Neuve. L'octogénaire, la boîte crânienne solidement empaillée, me dit que cet endroit est convenable. J'immobilise momentanément mon taxi dans le couloir de bus puis j'arrête mon compteur pour que la fantaisiste mamie sache ce qu'elle me doit avant de lui octroyer la généreuse ristourne promise.

- Alors, vous me devez normalement 35,50 Euros mais je vous enlève 6,50 Euros ! Donc ça vous fait 29 Euros ! Ca vous va, Madame ?
- Merci beaucoup Monsieur ! C'est très gentil à vous !

Je ne sais pas pourquoi, mais au moment où elle me tend son paiement, je fais une grossière erreur. Une erreur que je ne commets jamais.

- Tenez Monsieur ! Me dit la « casse bonbons » en me présentant un magnifique billet fraîchement pondu par la Banque de France.

Je ne prends pas tout de suite la coupure de 50 Euros, trop occupé à calculer mentalement ce que je dois rendre à la dame hargneuse. Je pioche dans ma caisse en comptant la monnaie que je suis sur le point de lui donner. La mamie qui me tendait voici quelques secondes son billet tout neuf, le remet quelque part dans ses affaires.

- Voilà Madame ! Les 21 Euros que je vous dois ! Tenez !

L'intrépide mamie qui me les casse vraiment « menues menues » recompte sa monnaie comme un caissier du Trésor Public et ouvre la portière bien décidée à m'abandonner à mon triste sort.

- Merci Monsieur ! ... Bonne journée !
- Eh Madame ! Vous n'oubliez rien, par hasard ? Lui dis-je en essayant de rester zen.
- Quoi donc ? Me rétorque la gavante grand-mère.
- Je voudrais bien encaisser le prix de ma course, Madame ! Mais pour l'instant c'est moi qui vous ai payé 21 Euros !
- Mais je vous ai donné un billet de 50 Euros, Monsieur !

Si l'énervante mamie a parié qu'elle me mettrait en colère pour de bonbet si elle a misé gros, je peux vous certifier qu'elle a gagné le cocotier ! Je sens que je vais lui faire regretter sa virée restaurant d'aujourd'hui.

- Vous voulez plaisanter, Madame ! Vous m'avez tendu le billet mais vous ne me l'avez pas donné !
- Si, si ! Je vous l'ai donné ! Ne commencez pas, cher Monsieur ! Je me méfie des taxis, vous savez !
- Regardez dans vos affaires chère Madame ! Il ne doit pas être loin !
- Non, non ! Je m'en souviens très bien ! Je vous l'ai donné ! Et vous l'avez pris !
- Non, Madame !

Ayant quelque scrupule à fouiller dans les affaires de la vieille dame, je me décide à sortir de mon Octavia et j'en fais rapidement le tour pour ouvrir en grand la portière arrière droite. Le billet de banque est à côté de la cliente sur la

banquette, collé à sa jupe bleu marine comme le dentier est collé à ses gencives ou à son palais.

- Tenez Madame ! Regardez ! Le voilà !

Je récupère la coupure de 50 Euros et lui mets bien devant les yeux.

- Vous voyez, Madame ! Vous ne me l'avez pas donné !
- Mon Dieu excusez-moi, Monsieur ! Pour qui allez-vous me prendre maintenant ?

La vieille dame au canotier désuet est apparemment très gênée de m'avoir pris pour le dernier des voleurs.

- Je suis désolée, Monsieur ! Mais je ne veux surtout pas que vous me preniez pour une voleuse !
- Je vous prends pour rien du tout Madame ! Je respecte votre grand âge alors je vous dirai rien sinon que je vous ai assez vue et que vous m'avez fait perdre assez de temps !
- Mon Dieu, Monsieur ! Je suis désolée ! Vous savez, je ne suis pas une voleuse ! Répète encore la vieille tête empaillée et hypocrite.

Cette dame insolente, proche du quatrième âge, a presque réussi à retourner la situation en sa faveur. Elle m'a reproché ouvertement de la prendre pour ce qu'elle n'est pas. Alors qu'en réalité c'est elle qui m'a pris pour ce que je ne suis pas. La grande majorité des gens qui ont déjà roulé en taxi au moins une fois dans leur vie, considère les chauffeurs marseillais comme des voleurs ou des mafieux. Mon ancestrale cliente ne fait pas exception à la règle. Rien d'étonnant alors qu'elle pense autant de mal de moi ! La prochaine fois, je jure devant le Dieu des taxis que je prendrai le paiement de la course avant de rendre la monnaie !

Je travaille régulièrement dans le 13^{ème} arrondissement pourtant je n'ai plus jamais transporté dans mon taxi cette vieille dame au chapeau de paille. Je ne lui en

veux pas de m'avoir énervé pendant plus d'une demi-heure. Avec le recul cette anecdote appartient – malgré tout – à la catégorie des bons souvenirs.

Saviez-vous au moins que les chauffeurs de taxis ont un gros penchant inavoué pour les octogénaires et autres vieux croûtons ? Pourquoi ? Mais parce que, même si leurs déplacements sont à kilométrage réduit, ils ne descendront jamais d'une voiture en courant et en « oubliant » de payer le prix affiché au compteur ! L'arthrose, la goutte et le poids des années veillent au grain et les empêchent de se faire la belle !

SUICIDE SUR LE BITUME DE BROSSO

Qu'importe le métier auquel on fait allusion ? Nous savons tous que l'exercer la nuit est très difficile et particulièrement contraignant. Celui de taxi-man ne déroge pas à la règle et je peux vous affirmer qu'après 23h00, nos clients ne sont plus que les pâles copies de leurs diurnes homologues. La nuit, la probabilité de rencontrer d'étranges personnages est très élevée, surtout les soirs de pleine lune.

De septembre 2004 à août 2006, j'ai pris l'habitude de ressortir le soir, un peu comme les rats d'égout. Je repars travailler deux ou trois heures en première partie de nuit. C'est cela oui ! J'en remets une couche en espérant booster ma recette réalisée durant la journée. Car le financement de mon taxi repose sur les deux prêts consentis généreusement par la banque, celui de la voiture et celui du numéro que certains admirateurs appellent la « plaque ». Et tous les mois, je dois honorer mes deux échéances en souhaitant arriver à la dernière ligne des deux tableaux d'amortissement sans que quiconque me remonte les bretelles.

C'est au cours de l'une de mes sorties nocturnes que j'ai bénéficié d'un abominable privilège : celui de me retrouver presque nez à nez avec ce curieux bonhomme qui ne voulait plus bouger.

Ce soir-là je quitte mon domicile à l'heure habituelle, c'est-à-dire à 22h30. Comme toujours j'espère que cette sortie en vaudra le coup. J'arrive à la station de Brossolette, dans le 4^{ème} arrondissement, où je rencontre Sergio taxi de nuit dont la Laguna grise porte le numéro 703. Il est en compagnie du 712, taxi de nuit lui aussi. Celui-ci se prépare à partir ; je l'ai d'ailleurs entendu prendre sa course à la radio et j'ai juste le temps de le saluer d'un geste amical de la main. Je reste un moment avec Sergio pour échanger nos éternelles banalités destinées à refaire le monde.

- Tu as vu que dans quinze jours on remet le couvert !
- Comment on remet le couvert ? Sursauté-je.
- Eh oui, mon beau ! On a déposé un préavis de grève reconductible !
- Pfff ! Ils font chier, quand même !

La grève est programmée pour lutter contre les taxis clandestins et surtout contre la déréglementation de la profession. Je suis à la fois solidaire de mes collègues et particulièrement navré de perdre une journée de recette, voire plus, car j'ai besoin de travailler tous les jours. Mais c'est comme ça.

- Ne déconne pas ! Tu viens manifester avec nous ! Me dit Sergio !
- Bien-sûr que je viens, mais ça m'emmerde de ne pas travailler !
- C'est vrai, moi aussi ça m'emmerde mais d'un autre côté il faut bien se défendre !

Nous sommes tous les deux adhérents au même réseau et sur les ondes, Jo lance une nouvelle course pour notre station.

- Tu as Germain 3 à Brosso ! Annonce Sergio.
- Ok Germain 3 ! 58 avenue des Chartreux !
- Merci, Jo ! ... Ca y est je me prends la blonde de la boulangerie !

Je m'empresse de préciser qu'à notre réseau tous les 700 sont des « Germain ». Germain 3 est le taxi 703 et Germain 12, le 712. Ca y est ! Assis dans sa Renault, mon collègue est prêt à me laisser choir.

- Tu reviens ici après ? Lui demandé-je.
- Non ! Je descends en ville ! Il paraît que ça bouge un peu en bas ! Allez, ciao !

Je pars peu de temps après lui pour une course entre l'Hôpital Lavéran et le quartier de La Capelette dans le 10^{ème}. Cette course m'a demandé une bonne trentaine de minutes et fidèle à mes bons coins, je décide de revenir à la station de Brossolette. Malgré la présence d'un taxi déjà sur place, je garde bon moral tout en apercevant un individu bizarre, presque suspect, debout au milieu du croisement.

Je fais le tour des deux pâtés de maisons, je me gare correctement sur nos damiers jaunes et noirs tracés sur le goudron et descends de mon Octavia pour aller saluer mon collègue. Ce chauffeur appartient à l'autre réseau radio, ce qui veut dire qu'il n'a pas les mêmes courses que moi. Je suis donc premier si Jo a la bonne idée d'en lancer « une » dans le secteur. Le type louche que j'avais aperçu en plein milieu de la chaussée est toujours là, les pieds fixés au sol de la rue de la Conception où se situe la station de Brossolette. Nous ne l'avons pas invité pourtant le bonhomme ne semble pas vouloir passer son chemin, malgré les risques évidents que présente sa position géographique plus que suspecte.

- Bonsoir ! dis-je au chauffeur sûrement d'origine martiniquaise ou guadeloupéenne.
- Bonsoir !

Sa voix fleure bon, non pas le Saint Albray mais les DOM-TOM. Pour l'instant nos échanges se limitent à une politesse de principe puisque je ne le connais pas plus que ça. Je retourne sagement à ma voiture.

Ce soir la radio est plutôt silencieuse mais elle va peut-être se réveiller. Le drôle de type de toute-à-l'heure est toujours là, debout au milieu de la rue dans l'axe des deux feux tricolores. La voie étant à sens unique, les autos qui s'arrêtent au feu rouge prennent soin de le faire de chaque côté de cette espèce d'énergumène pour ne pas le toucher. Et jusqu'à présent on peut dire qu'il a du bol !

Quand les feux passent au vert, les voitures démarrent et roulent prudemment à droite et à gauche de notre zombi. Il ne bouge pas d'un centimètre et reste droit dans ses baskets, imperturbable, paralysé ! Un vrai taré de première !

Je remarque que la cabine téléphonique à côté de la tête de station est occupée par un jeune homme appuyé lourdement contre l'une des vitres. Il jette régulièrement un œil sur l'étrange individu vêtu d'un survêtement et chaussé de baskets. Notre bonhomme semble avoir pris racine au milieu de la chaussée. Il reste là, planté comme un cactus dans le désert, debout et immobile. De temps en temps il tourne la tête vers la droite puis vers la gauche à la manière d'un automate.

Je me décide à aller voir le chauffeur de l'autre réseau. La présence de l'homme statue me donne en même temps un sujet de conversation pour discuter le coup avec mon collègue des Caraïbes.

- Tu as vu ce type ? Qu'est-ce qu'il fait d'après toi ?
- Quand je suis arrivé, il y a un quart d'heure, il était déjà là au milieu ! Me répond le chauffeur aux couleurs antillaises.
- Je vais lui demander ce qu'il cherche !
- Non laisse-le ! Me dit mon collègue ! Ne t'en occupe pas !
- Oh tu as raison, laissons-le ! On va bien voir !

Le drôle de type, bizarrement statufié à la Rodin, exception faite de la tête et du cou, exécute son focus panoramique à intervalles réguliers. Je suis appuyé sur la portière de mon collègue, dont la vitre est baissée ce qui nous permet de parler de ce mystérieux piéton. Dans l'attente de la voiture qui décidera enfin de le broyer ou de l'envoyer en l'air, l'homme tente le diable ! A quand un démarrage fougueux ou, pourquoi pas, un freinage tardif ?

- Et tu me dis que tu ne l'as pas vu arriver !
- Non ! Quand je me suis garé, il était déjà là ! Me répond le collègue assis au volant de sa 406.
- Il va se faire catapulter, ce con ! Lui dis-je sûr de moi.
- A mon avis c'est ce qu'il cherche !
- Au fait quel est ton prénom ? Moi c'est Patrick !

Le collègue antillais se prénomme Toussaint. Il a peut-être raison : le drôle de type cherche justement à se faire renverser par une voiture. Il est placé de telle manière qu'il ne devrait pas attendre des lustres avant que la catastrophe ne survienne. Je retourne m'asseoir dans mon Octavia. A la montre numérique de mon tableau de bord il est 23h30. Tout est calme ! En particulier à la radio où ce soir, j'ai vraiment l'impression que notre speaker pique un roupillon.

A la station nous sommes toujours quatre : Mon collègue des îles, le piéton suicidaire métamorphosé en plante verte, l'occupant de la cabine téléphonique et moi en train d'écouter notre radio muette. Les feux passent une nouvelle fois au rouge. Heureusement à cette heure-ci dans le quartier il n'y a que très peu de voitures qui roulent. Un automobiliste s'arrête tout à côté du végétal habillé « sport » et lui adresse la parole.

- Eh ! Monsieur ! Ca va ? Oh, oh !

La statue inhumaine tourne la tête à droite puis à gauche sans répondre aux appels du conducteur et les feux passent au vert. La voiture démarre, roule à côté du gonze tout raide et disparaît. Un collègue du réseau arrive à la station et s'arrête juste derrière mon taxi. Il doit s'interroger lui aussi sur le dessein du mystérieux bonhomme. Il referme sa portière et s'approche lentement de la mienne.

- Salut Patrick ! Comment vas-tu ?
- Ca va Roland ! Mais lui, là-bas, il m'a l'air très fatigué !

Ce chauffeur aux cheveux noirs bouclés conduit une Mercedes grise. Son numéro est le 939. Nous écoutons la même radio et bien-sûr lui aussi s'étonne de voir le zombi immobile tourner de temps en temps la tête et attendre ainsi les bras le long du corps. Mais au fait, attendre quoi à part la mort ?

- Il s'est pas encore fait envoyer en l'air ? Me demande Roland.
- Pour l'instant non ! Mais ça ne va pas tarder ! Ca fait déjà plus de 20 minutes que je suis là !
- Ah, je vais saluer notre collègue !

Roland reste quelques secondes à discuter avec Toussaint et revient à ma hauteur. Nous sommes tous très intrigués par cet étrange manège mais surtout par

la tournure que pourrait prendre l'avenir de ce piéton, car en restant à cet endroit précis et dans cette posture, il risque fort de ne plus avoir d'avenir du tout.

Les feux tricolores repassent inévitablement au rouge.

- Remarque il s'est planté là au bon moment ! Non ?
- C'est sûr qu'en pleine journée, je pense qu'on aurait déjà appelé les pompiers ! Lui rétorqué-je !

Le drôle de type en survêtement ne bouge toujours pas de sa place. Il reste mystérieusement droit comme un « i » au milieu de la rue de la Conception en se contentant de tourner la tête vers la droite puis vers la gauche lentement et alternativement. Les feux tricolores repassent une nouvelle fois au vert.

- Putain ! Tu sais que ça fait peur ! S'écrie Roland en hochant la tête.
- Oui, ça fait peur ! Mais je te signale que dans les rues de Marseille il y a énormément de gens dérangés !
- C'est sûr ! Et on est bien placés pour s'en rendre compte !

Une vingtaine de secondes plus tard les feux passent normalement au rouge et notre imperturbable bronze humain est toujours là, debout et immobile. Une Golf noire freine brusquement et s'arrête au ras du pantalon de survêtement de notre étrange piéton mi-homme mi-yucca. L'inconnu au volant de la petite allemande est le premier à oser cet exploit.

Nous attendons tous avec impatience la suite des opérations car pour le conducteur de la golf le choix est assez limité : soit il accélère et renverse la statue en survêtement, soit il fait marche arrière pour contourner intelligemment le yucca cybernétique.

Les feux passent au vert. Le conducteur de la petite Volkswagen choisit la troisième option à laquelle je n'avais pas pensé : il klaxonne avec insistance pour demander évidemment au piéton récalcitrant de dégager la piste. Au troisième essai sonore de son avertisseur débordant de virilité, nous assistons alors à une scène venue d'un autre monde.

Notre drôle de bonhomme, jusqu'ici figé comme une image d'Epinal, plonge la tête la première et à grande vitesse dans le goudron en poussant un cri de détresse abominable avant de heurter le sol devant le bouclier de la Golf. Au moment de l'impact, la tête explose et le sang commence à couler abondamment de part et d'autre de ses cheveux. Le spectacle est terrifiant et le conducteur de la Volkswagen noire a la bonne idée de sortir de sa voiture. Le klaxon se tait enfin ! Tandis que son propriétaire affolé par en vrille version peur bleue en 3D.

- Je l'ai pas touché ! Putain, je l'ai pas touché ! Vous avez vu Messieurs ! Hurle-t-il en prenant les trois taxis à témoins.
- C'est vrai Monsieur ! Ne vous inquiétez pas, on a tout vu ! Calmez-vous ! Lui dis-je pour le rassurer.

L'homme-yucca est étendu devant la Golf. Il est aussi inerte qu'un bloc de pierre et baigne à présent dans une énorme flaque de sang. Je n'ose même pas m'en approcher pour demander au drôle de bonhomme s'il m'entend ou pour lui porter une quelconque assistance. La scène est horrible, stressante et terriblement choquante.

- On va appeler les secours ! Dit Roland en sortant son portable.
- C'est bon ! C'est bon ! J'ai les pompiers au bout du fil ! Dit le jeune téléphoniste en exhibant sa tête hors de la cabine.
- Ah ok ! C'est bien ! Lui dis-je toujours paralysé par la mare de sang dans laquelle baigne le pauvre yucca cybernétique.

Le conducteur de la Golf, lui aussi, choqué et inquiet tente de regarder le corps étendu devant sa voiture mais le spectacle est terrifiant.

- C'est dingue ! J'ai eu une peur ! Putain heureusement que vous êtes là pour me mettre hors de cause ! On pourrait croire que je l'ai percuté ! C'est dingue ! C'est dingue ! Répète-t-il.

Personne ne s'approche vraiment pour venir en aide à ce pauvre homme inerte, silencieux et peut-être mort. Vu l'état de sa tête et la quantité de sang qui coule tout autour de lui, l'homme yucca a effectivement fait le grand saut.

Le jeune homme de la cabine téléphonique nous rejoint.

- Ca fait bientôt trois quarts d'heure que je suis là ! Je l'ai vu arriver, il a vérifié ses lacets ! Moi, je croyais qu'il faisait son footing, je vous assure ! Et puis il est resté là, au milieu, comme un con !
- Les pompiers arrivent dans combien de temps ? Lui demandé-je.
- Ce sont eux je crois ! Me dit le jeune homme un peu choqué lui aussi.

La caserne de la Timone n'étant pas loin, ils arrivent très vite sur les lieux du drame. La victime mi-piéton mi-plante verte ne bouge pas. L'un des pompiers se penche sur lui pour effectuer les contrôles de routine.

- Il est vivant ? Demande Roland au secouriste.
- Mouais ! Mais il ne va pas le rester longtemps ! Il est dans un sale état !

Après avoir pansé sa tête pour juguler l'hémorragie, ils glissent la civière sous le pauvre homme en survêtement et le brancarde jusqu'à leur ambulance. Nous leur racontons les circonstances de l'accident en leur donnant nos noms, prénoms et les numéros de nos trois taxis.

Les marins-pompiers nous laissent avec nos émotions toutes chaudes et la Golf noire repart dès que les feux repassent au vert.

C'est ainsi que la vie continue et que malgré tout nous pouvons reprendre l'écoute de notre radio dans l'espoir de faire quelques courses rémunératrices. Mais pour l'instant il n'est pas question de partir mais alors pas du tout ! A nous trois, nous allons d'abord refaire le monde.

Nous ne savons pas ce qu'est devenu l'homme qui ne voulait plus bouger. Il est peut-être toujours vivant. C'est tout le mal que je lui souhaite. Mais je n'oublierai jamais l'image terrible de ce corps allongé sur la chaussée baignant dans une mare de sang.

C'est affreux de penser qu'un soir, un homme peut sortir de chez lui et en avoir tellement marre de la vie qu'il mène que l'unique solution envisageable est de mourir en explosant sa tête sur le bitume. La faune de nuit est vraiment atypique. Il serait temps de refaire le monde ! Vous ne croyez pas, non ?

PARTIE DE CACHE-CACHE AVEC MONSIEUR PLANQUET

Je vais et je viens mais pas entre tes reins ! Je ne m'appelle pas Gainsbourg, dommage ! J'aimerais tant avoir son talent ! Je viens « buller » régulièrement à la station des Chutes Lavie. Dans le microcosme des taxis marseillais on l'appelle Chutes-Guigou. Tout simplement parce que nos emplacements se trouvent à l'intersection de l'avenue des Chutes-Lavie et du boulevard Guigou. Je vous l'accorde, cette explication vole bas mais c'est ici neuf fois sur dix que je démarre mes journées, qu'elles soient de merde ou de platine ! J'affectionne ce secteur du 4^{ème} arrondissement même si je n'y habite plus. J'y suis né et j'y ai passé une grande partie de mon enfance. Beaucoup de riverains me connaissent ou me reconnaissent quand je débarque dans leur quartier dominé par le Château d'Eau et je ne vous cacherai pas que c'est agréable de recevoir de temps en temps un salut amical de la main ou un petit sourire du bord des lèvres.

Je viens d'arriver à ma station. Il est 10h00 et j'entends un appel à la radio.

- J'ai une voiture à Chutes-Guigou ?
- Bonjour Guy !
- Arthur 99 ! Comment ça va ?
- Tout est ok, Guy !

Là encore je dois éclaircir un petit mystère pour les non-initiés. Si le speaker me reconnaît instantanément alors que je ne lui ai pratiquement rien dit, ce n'est certainement pas grâce à ses talents de voyant extralucide mais parce que notre radio est équipé d'un système de codage qui indique automatiquement au Central l'identité du taxi qui s'annonce.

- Arthur 99, 35 rue Chaluset !
- C'est bon Guy ! Merci !

La rue Chaluset est à une minute de la station. J'ai tout mon temps pour me préparer à intervenir à la manière de Zorro qui doit sauver un peon.. Je quitte donc nos places réservées avec la quasi certitude que je vais arriver avant même que le client ne se retrouve devant son portail. Tans pis, j'attendrai !

Je démarre mon Octavia et m'éloigne de Chutes-Guigou. J'arrive très vite devant le 35 de la rue Chaluset. Comme je le prévoyais, le client n'est pas là et je me serre contre les voitures en stationnement pour ne pas gêner les quelques automobiles qui me croisent. Je patiente cinq minutes et je vois sortir une dame du 35. Est-ce ma cliente ? Oui c'est elle ! Je reconnais son pas mesuré et prudent ! Elle vient timidement vérifier si je suis là pour elle ou pas.

- Bonjour Madame !
- Vous êtes le taxi que j'ai appelé ?
- Oui, c'est moi ! Vous pouvez monter !

Ma portière étant bloquée par une autre voiture je ne peux donc pas descendre pour ouvrir respectueusement celle de la « brave » dame.

- Ne vous faites pas de souci, Monsieur ! Je vais me débrouiller !
Me dit-elle en s'asseyant doucement sur la banquette arrière.
- Où allez-vous Madame ?
- Ouuu la la ! C'est un peu compliqué ! Me répond la cliente.

Cette septuagénaire en fin de décennie, un peu enrobée et à la forte odeur d'eau de Cologne bon marché est très sympathique mais elle m'inquiète aussitôt en ne me donnant pas le point de chute exact de cette course. Son rouge à lèvres plus proche de la prune noire que de la cerise griotte n'arrange rien à la sauce de mon inquiétude.

- Pourquoi me dites-vous ça ? Fais-je en souriant.
- C'est toujours compliqué d'aller là-bas ! Insiste-t-elle.
- Pourquoi dites-vous que c'est compliqué ? Vous pouvez me donner des précisions sur cet endroit ?
- Je vais voir mon mari à la clinique ! Il est hospitalisé depuis plusieurs jours !
- Dans quelle clinique est-il hospitalisé ? Insisté-je.
- Euh ! Vous savez c'est celle qui a les grands escaliers à l'entrée !

A ces mots, je suis toujours sur mes gardes mais un peu soulagé comme un constipé chronique qui libère enfin son colombin ! A Marseille je ne connais que deux centres hospitaliers qui répondent à cette description : La Clinique Résidence du Parc et l'Hôpital Sainte Marguerite. Dans le pire des cas je n'aurai qu'à changer d'établissement sans vraiment changer de quartier. Donc tout va bien !

- Il est bien soigné votre mari ? Demandé-je à ma cliente.
- Oui, oui ! C'est bien là où il est ! Il est content !

Désormais les vapeurs d'Eau de Cologne vampirisent mon habitacle. L'odeur ne me dérange pas mais je préfère que l'intérieur de ma voiture ne sente à rien. C'est beaucoup mieux pour mon odorat sensible et particulièrement raciste vis-à-vis des parfums chimiques.

- Il est à la Résidence du Parc votre mari ! C'est ça ?
- Je crois que c'est ça, oui ! Je n'arrive jamais à me souvenir du nom !

Vingt minutes plus tard, nous arrivons à l'entrée du parking de l'énorme clinique. D'ailleurs elle ne porte plus le nom de clinique. On lui préfère celui d'Hôpital Privé car elle est devenue un énorme établissement de santé. Je prends le ticket, passe la barrière automatique et monte jusqu'aux fameux escalier du bâtiment principal. Je me serre contre les bites métalliques et tire mon frein à main. On est enfin arrivé et je vais encaisser la somme inscrite au compteur !

- Voilà, Madame ! Vous me devez ... 17 Euros 50 !
- Monsieur ! Vous pouvez aller demander à l'accueil si c'est là ? Parce que je ne suis pas sûre que nous sommes au bon endroit !
- Oui ! Ne bougez pas ! Je vais demander ! Comment s'appelle votre mari ?

- Louis Planquet !
- Vous dites Louis Planquet ! Répété-je.

Je sors de la voiture et grimpe rapidement la quinzaine de marches de l'immense parvis de cette imposante structure médicale pour me retrouver devant le sas. J'entre dans le grand hall et m'approche du comptoir de l'accueil général.

- Bonjour Mademoiselle ! Je suis taxi et j'ai une cliente qui vient voir son mari mais elle ne sait pas si c'est ici qu'il est hospitalisé !
- Oui ! Donnez-moi son nom !

Et j'articule très distinctement le nom du malade à la gracieuse hôtesse brune.

- Non Monsieur ! Désolée mais je n'ai personne à ce nom.
- Vous êtes sûre ?
- Absolument ! Je regarde encore une fois ! Me dit la brunette derrière le comptoir de l'accueil.

Elle me confirme qu'il n'y a aucun Louis Planquet à la Résidence du Parc. Je retourne à la voiture pour transmettre la surprenante information à ma cliente.

- Pourtant ça ressemble à la clinique de l'autre fois !
- Vous êtes sûre qu'il y a un grand escalier ? Lui demandé-je.
- Oui, oui, oui ! J'en suis sûre ! Mais je crois que c'est à côté, tout prêt !
- A côté, il y a la clinique La Sauvagère, mais c'est une clinique médicale ! Vous m'avez dit que votre mari a été opéré !
- On peut aller voir, Monsieur ? S'il vous plaît !

Je remets mon compteur à zéro, c'est-à-dire au tarif de départ d'une deuxième prise en charge et je le fais savoir à la cliente pour ne pas qu'elle soit surprise au moment de repayer dans quelques minutes. Elle comprend ma manipulation et nous nous rendons à la clinique La Sauvagère qui est juste derrière la Résidence du Parc.

- Si vous voulez je vais demander si votre mari est là !
- Merci Monsieur ! Vous êtes gentil !

Je suis gentil, c'est sûrement vrai mais je suis surtout inquiet car selon moi le mari n'est pas ici. Je vais à l'accueil sans conviction et la jeune fille blonde me dit la même chose que la brunette de la Résidence du Parc.

- Je suis désolée Monsieur mais nous n'avons aucun Louis Planquet !
- Merci Mademoiselle !

J'annonce alors à ma cliente qu'elle se trompe et que son mari n'est pas ici non plus.

- Où allons-nous madame ?
- Mais il n'y a pas un hôpital dans les parages avec un grand escalier ? Articule encore la cliente à la bouche aussi violette que soucieuse.
- Madame, dans le secteur il y a quatre hôpitaux, sans compter les cliniques ! Si vous voulez on y va ! Mais le montant de la course va être élevé parce que le compteur tourne !

- Mais comment je fais alors ?
- Si vous voulez on appelle votre médecin de famille ! Il doit savoir où est hospitalisé votre mari !
- Je n'ai pas son numéro sur moi !
- Comment s'appelle-t-il votre médecin ! Si vous me donnez son nom, je peux trouver son numéro sur internet !
- Mais de toutes les façons il ne fait pas cabinet aujourd'hui, je crois !

J'ai la terrible impression que ma cliente ne veut pas ou ne peut pas me donner le nom de son médecin généraliste. Je décide alors de prendre la direction des opérations car je crains que la dame assise sur la banquette arrière soit atteinte de la maladie d'Alzheimer. Elle est gaillarde, parle clairement et ne donne aucun signe particulier de faiblesse mais manifestement, elle me fait penser à une personne déconnectée de la réalité. Et quand je dis « déconnectée » je fais preuve d'une modération exemplaire.

- Qu'est-ce qu'on fait Madame ? ... Je vous ramène chez vous ?
- Ca va faire comme l'autre jour ! J'ai payé je ne sais pas combien et votre collègue a été incapable de me conduire où je voulais !
- Et oui ! Mais si vous-même vous ne savez pas où vous devez aller Madame, moi non plus je ne vous conduirai pas où se trouve votre mari ! Il me faut une adresse, un numéro de rue ! Est-ce que vous comprenez ?

La dame hésite, complètement perdue dans son monde à moitié réel et à moitié virtuel. J'assiste à un drame qui n'est joué par aucun acteur car ce n'est pas une pièce de théâtre qui est interprétée dans mon taxi, ce n'est pas une fiction non plus mais la réalité du quotidien d'une dame qui apparemment a basculé dans un univers parallèle. Je reste calme car je suis presque sûr maintenant qui est la personne que je suis en train de « promener » dans Marseille et dont le mari va rester introuvable où que j'aile et quoi que je fasse.

- Madame, moi je vous propose prudemment de vous ramener chez vous ! Vous vous reposez un peu et vous appelez votre médecin et lui il vous dira exactement où se trouve votre mari !
- Vous croyez ?
- Mais oui ! Parce que le compteur tourne et nous sommes déjà à plus de 30 Euros ! Et il y a le retour chez vous à la rue Chalusset !
- C'est vrai Monsieur ! Ramenez-moi à la maison !

Je calcule mentalement le prix du retour et même si je me fixe une somme au rabais de 10 Euros, la brave dame m'en devra plus de 40 ! Je suis content de ma course mais j'ai la curieuse impression de ne pas avoir fait correctement mon travail. Et je ne veux surtout pas « piller » la cliente. Bref, je me sens un peu le cul merdeux !

- Ca va, Madame ? Comment vous sentez-vous ?
- Oui, ça va, ça va ! L'autre fois aussi j'ai payé une grosse somme à l'arrivée, vous savez !
- Je m'en doute, mais vous savez le compteur tourne et le temps passe vite !
- Oh oui ! Il passe vite ! Il passe vite ! Répète-t-elle en soupirant.

Une vingtaine de minutes plus tard nous sommes de retour au 35 de la rue Chalusset et mon compteur affiche 24 Euros 60. J'additionne les 17 Euros 50 du premier arrêt à la Résidence du Parc pour annoncer à la cliente qu'elle me doit normalement 42 Euros 10.

- Donnez-moi 40 Euros, Madame ! Je vous enlève 2 Euros 10 !
- Merci, Monsieur ! L'autre fois ça faisait beaucoup plus !

La cliente règle sa course et sort de mon taxi pour se diriger vers le portail de son immeuble et je repars en direction de Chutes-Guigou. Cette dame m'a suffisamment perturbé pour que j'en parle à plusieurs de mes collègues. Je leur confie à quel point j'ai senti son désarroi. Elle n'est malheureusement pas la seule à vivre avec cette maladie.

Une dizaine de jours plus tard, le hasard a voulu que je me retrouve premier à Chutes-Guigou aux environs de 10h00 exactement comme au début de cette histoire.

Je suis avec Eric le taxi 690 et Gilles le 621 que vous connaissez déjà avec son petit bouc et sa calvitie bien installée. Juste au moment où nous sommes à deux doigts de refaire le monde, nous recevons un appel à la radio.

- 35 Chalusset, pour la station des Chutes-Lavie !
- C'est Arthur 99 le premier, Dédé ! Dit Eric de sa belle voix tonique et la boule à zéro en guise de coiffure déstructurée.
- Vous lui dites d'aller au 35 rue Chalusset !
- Il a entendu ! Merci pour lui !

Même si à cette adresse précise il y a un immeuble de 8 étages et même si nous avons au moins deux appartements par étage, je pense immédiatement à Madame « Eau de Cologne » que je vais peut-être revoir ce matin. Je partage ma crainte avec Gilles et Eric.

- Tu crois vraiment que c'est elle ? S'étonne le titulaire de la boule à zéro.
- J'en suis sûr !
- Et alors ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Me demande Gilles dissimulé derrière sa petite barbiche noire.
- Si comme l'autre fois, elle me demande de la conduire chez son mari je vais dire à la radio que je refuse de prendre la cliente et j'expliquerai pourquoi !
- Tu as raison ! Fait Eric.

Me voilà donc parti pour le 35 de la rue Chalusset. Je m'arrête devant l'entrée et je me serre contre les autos en stationnement pour ne pas gêner les voitures qui montent et qui descendent.

Au bout de 5 minutes, le portail s'ouvre, dans son petit manteau marron je reconnais la cliente au rouge à lèvres plus violet que jamais. J'attends de voir la destination qu'elle va me proposer. Après, j'aviserais !

- Bonjour, Madame !

- Bonjour, Monsieur ! Me répond-elle sans avoir l'air de me reconnaître et en s'asseyant toujours lentement sur la banquette arrière.
- Où allez-vous Madame !
- Ouuu, la la ! C'est un peu compliqué ! Je vais voir mon mari qui est hospitalisé mais je ne me souviens jamais du nom exact de la clinique !

Comme je l'ai dit toute-à-l'heure à Eric et à Gilles avant de quitter la station des Chutes-Lavie, je préfère appeler le speaker du réseau. La pauvre dame m'a sorti le même discours que l'autre jour ; autant dire que c'est presque du copié-collé !

- Dédé pour Arthur 99 ! Dédé pour Arthur 99 !
- Oui Arthur 99 ! Je vous écoute !

J'explique à notre speaker la détresse de ma cliente parfumée à l'Eau de Cologne et les raisons qui me poussent à refuser cette course.

- Et bien Arthur 99, je ne sais pas quoi vous dire ! Vous faites bien de m'avertir ! Cette dame est avec vous ?
- Oui, oui ! Elle est dans la voiture !
- Elle m'entend bien ?
- Pas de problème Dédé ! Elle vous entend !

Notre speaker demande à cette dame de ne pas nous en vouloir et de remonter tranquillement chez elle. Il lui fait comprendre que le réseau ne souhaite pas lui faire payer une course pour rien.

- Est-ce que vous comprenez, Madame ?
- Je comprends, Monsieur ! Je comprends ! Répond-elle à Dédé, l'homme invisible.

La cliente descend presque machinalement de mon taxi et semble un peu plus à l'ouest que l'autre fois. Au même moment un homme apparaît au portail du 35 de la rue Chalusset. Cette personne sort sur le trottoir et avance jusqu'à ma portière.

- Bonjour ! Je suis un voisin de la dame !
- Bonjour Monsieur ! J'ai déjà conduit votre voisine il y a quelques jours et malheureusement je n'ai pas réussi à trouver l'hôpital où son mari est hospitalisé !

J'explique à cet homme que je viens d'appeler le réseau pour parler de ma cliente amnésique et pour dire que je refusais de repartir avec elle.

- C'est chic à vous Monsieur ! Et merci pour votre conscience professionnelle !
- Mais vous savez dans quelle clinique se trouve Monsieur Planquet ?
- Son mari est mort il y a trois mois et Madame Planquet supporte mal ce décès ! On s'en occupe un peu mais c'est de plus en plus difficile pour elle !
- Ah d'accord ! Je suis désolé et je vous souhaite, à elle comme à vous, beaucoup de courage !

Je suis à la fois désolé et fier de moi. C'est vrai, j'aurais pu refaire une course à 40 Euros voire plus et nous aurions passé en revue l'Hôpital Privé Résidence du Parc, la clinique La Sauvagère, l'Hôpital Sainte Marguerite et l'Institut Paoli Calmette. J'aurais empoché le montant abusif d'une course sur le dos de cette cliente aux lèvres violettes, au parfum d'eau de Cologne et à la mémoire dynamitée par le chagrin. Mais je ne m'en sentais pas le courage.

L'époux reste toujours introuvable puisqu'il est parti pour de bon et pour une destination qui interdit tout retour. Sa femme le cherche désespérément mais les taxis ne peuvent plus rien pour elle. Souhaitons que Madame et Monsieur Planquet soient de nouveau réunis avant longtemps.

TROU DE MEMOIRE AU FIN-FOND DU PANIER

Le samedi soir à Marseille, pas besoin de shaker ! Le centre ville s'agite normalement avec tous ces piétons qui terminent leurs courses folles : on a d'une part les jeunes gens qui préparent leur soirée de débauche, les plus respectables priant le ciel qu'elle ne se finisse pas dans une tournante ; on a d'autre part la tranche des quarante-cinquante ans qui préparent eux aussi leur soirée en espérant qu'elle ne tourne pas au vinaigre ; enfin les plus vieux d'entre nous, un pied déjà dans la tombe. Ceux-là viennent de rentrer chez eux la queue basse pour faire chauffer leur brique de soupe aux vermicelles en attendant le générique du journal télévisé d.e TF1

J'arrive sur nos emplacements tracés à l'intersection de la rue de Rome et de la rue Lafon. Cette station fonctionne bien autant à la radio qu'à la portière. Je suis seul et content de ne pas être mal accompagné. J'écoute un peu de musique tout en regardant défiler la multitude de jambes encore en activité et plus ou moins bien chaussées.

Juste en face de moi se dresse la Préfecture de Police et le planton en poste aide deux dames vieillissantes à entrer dans le bâtiment classé.

A la radio, les appels se multiplient : Tant mieux ! Cela signifie qu'il y a du travail pour nous ! Malheureusement il n'y a rien pour la station de Rome. Et me voilà condamné une fois de plus à « buller » à l'intérieur de mon Octavia bleu pétrole.

Les deux dames ressortent plus usées qu'en entrant saluées respectueusement par l'agent de police en faction devant la grande porte. Elles se préparent à traverser pour venir de mon côté. Quand le feu passe au rouge, la plus jeune tient la plus âgée et l'aide à traverser cette artère particulièrement passante à cette-heure-ci. Elles marchent serrées l'une contre l'autre et viennent jusqu'à moi. Ca y est ! Je sens que je vais partir ! C'est tout le mal que je me souhaite.

- Bonsoir Monsieur !
- Bonsoir Mesdames ! Il me semble que vous voulez un taxi !
- C'est pour elle ! Me dit la plus jeune qui dépasse largement les 70 printemps.
- Ca va ! Où va-t-elle ? Demandé-je aux deux dames en même temps.
- Elle rentre chez elle ! Vous acceptez de la conduire ? Je préfère vous avertir qu'elle n'a que 10 Euros sur elle ! Ca suffit, pour le Panier ?
- Euh ! Ca dépend de ce qu'il contient !
- Oh, un taxi qui a de l'humour, bravo ! Alors ça vous suffit 10 Euros ?
- Ca va ! On fera suffire ! Dis-je à la plus jeune ou à la moins vieille pour être plus raccord avec la réalité de sa silhouette.

Le quartier du Panier n'est pas du tout ma tasse de thé : si pour les touristes « marcheurs » c'est très bien, pour les taxis « rouleurs » c'est beaucoup moins drôle car la zone est très compliqué en voiture à cause d'un grand nombre de petites rues et d'impasses. Sans compter qu'en ce moment il y a des travaux de réhabilitation. Non franchement, je ne suis pas un spécialiste du secteur et en plus il fait nuit. La misère en pack de six ! Vous l'aurez compris, j'ai les boules !

- Où habitez-vous exactement au Panier, Madame ?
- Cette dame habite rue des Cartiers, vous connaissez ?
- Pas vraiment ! Attendez je vais regarder sur mon plan !

Je jette un rapide coup d'œil sur mon dépliant IGN et je vois que cette rue

des Cartiers est derrière l'ancien hôpital de l'Hôtel Dieu devenu, au moment où je raconte cette histoire, le seul Palace 5 étoiles de Marseille. Mais à l'époque c'est toujours un magnifique endroit à l'abandon, dans l'attente d'un avenir glorieux pour peigne-cul fortuné et la technologie GPS n'est qu'au stade d'embryon !

- C'est bon ! Montez Madame !

Elles font prudemment le tour de mon taxi pour ouvrir la portière arrière droite. La plus âgée s'assoit, sa camarade me tend le billet de 10 Euros et referme mon véhicule en faisant un petit geste de la main en guise d'au revoir.

- Allez ! C'est parti ! dis-je à la mamie silencieuse !
- C'est parti ! Répète-t-elle derrière moi.

La vieille dame parle ! Ouf ! J'étais un peu inquiet de n'entendre que la plus jeune. Enfin, disons plutôt la moins éprouvée par le temps qui passe ! Ma cliente est vêtue d'un petit tailleur sombre et d'une veste en cuir plus claire. Elle souhaite me rassurer sur la durée de cette course vespérale vers le Panier.

- Vous verrez ! Me dit-elle ! C'est facile à trouver ! Il y a des escaliers à côté de chez moi !
- D'accord, Madame !

La description géographique que j'entends ne fait que renforcer mes craintes. Si vous me demandez pourquoi, c'est que vous ne connaissez pas le quartier du Panier ! Les escaliers y sont aussi nombreux que les impasses ! Ca ne m'arrange pas vraiment mais je reste optimiste : C'est ma dernière virée pour aujourd'hui et dès que cette dame sera rendue chez elle, je rentrerai chez moi à mon tour et sans demander mon reste. Tant pis pour la météo de TF1 ! J'écouterai France Bleue Provence demain matin quand je serai tombé du lit !

Quelques minutes plus tard, nous roulons sur le Quai des Belges. La circulation est dense mais ça avance. Mon taxi débouche ensuite sur le Quai du Port et je prends la parole.

- Nous approchons, Madame ! Vous allez être bientôt chez vous !
- Tant mieux, tant mieux ! Je suis fatiguée, vous savez !
- Je comprends, Madame ! La ville c'est fatigant !

Nous laissons le Vieux-Port derrière nous. Je me trouve à présent dans la rue Caisserie et décide prudemment de m'arrêter à la station de taxis de l'Hôtel Dieu. Nous ne sommes plus très loin et j'imagine que nous serons mieux à pieds. J'accompagnerai la vieille dame jusqu'à son domicile mais au moins je ne vais pas m'engager en voiture dans un labyrinthe où je risque de me perdre.

- Madame, je m'arrête ici, à la station ! Vous vous sentez de marcher un peu, je viens avec vous !
- Oui ! Ca va, Monsieur ! Merci pour votre gentillesse !

J'essaie d'être sympathique avec la mamie à la veste en cuir étriquée mais je ne veux surtout pas m'engager dans un Panier où même si les crabes sont absents,

je sais que je vais regretter amèrement d'y être entré. La marche est plus raisonnable ! Et puis j'ai quelques kilos à perdre !

- Ca va, Madame ? Lui dis-je en la faisant sortir de ma voiture.
- Ca va bien, Monsieur ! Ne vous faites pas de souci !

Oh que si ! Du souci je m'en fais ! Chaque fois que je suis dans ce quartier j'ai beaucoup de mal à en repartir. Mais à pieds, je pense qu'il y aura moins d'embûche ! Et à propos d'embûche j'aimerais toucher du bois !

Nous commençons à gravir les premières marches du grand escalier sur lequel nous venons d'arriver mais le doute pèse de plus en plus sur mes synapses.

- Madame ! Restez là ! Je vais quand même demander si nous sommes sur le bon chemin !
- D'accord Monsieur ! Je vous attends ! M'annonce bizarrement la mamie dans sa petite veste claire.

Elle aurait dû me dire avec certitude que nous sommes effectivement sur le bon chemin ou qu'au contraire il faudrait prendre un autre itinéraire puisqu'elle habite ici ! Raison de plus pour rentrer dans le petit restaurant d'à côté et demander prudemment à un riverain si nous sommes à proximité de la rue des Cartiers. Quitte à passer pour un taxi du dimanche !

- Bonsoir Messieurs Dames !
- Bonsoir !
- Je cherche la rue des Cartiers ! Je crois qu'elle est tout près d'ici !
- Absolument ! Vous montez les escaliers et vous allez tomber sur un Y. Vous prenez à droite et vous y êtes ! Me répond un homme au ventre proéminent assis à une table.
- Merci beaucoup ! Et bon appétit à tous !

Nous sommes donc sur le bon chemin ! Je suis sauvé ! Enfin ! Elle est sauvée ! Bref ! Nous sommes sauvés ! Dans peu de temps je vais pouvoir rentrer chez moi ! Je m'empresse de ressortir du restaurant pour récupérer ma cliente, laissée en plan dans cet escalier mais prudemment accrochée à la rampe rouillée.

- Ca va Madame ? Vous n'êtes pas fatiguée ?
- Ca va Monsieur ! Ca va !

Cette mamie est courageuse mais je sens qu'elle est épuisée et je la soutiens par le bras gauche pour escalader les dernières marches qui nous séparent du fameux Y.

- On y est presque, Madame ! Encore un petit effort !
- Ouf ! Je n'en peux plus ! Me dit-elle.
- On y est ! On y est ! Courage !

L'homme à la bedaine avait raison : le Y tant attendu se dresse devant nous. Me voilà rassuré et presque souriant ! Les escaliers continuent à monter sur notre gauche mais à l'angle de la première maison j'aperçois le nom de la rue vers laquelle

nous devons nous diriger : Rue des Cartiers, 2^{ème} arrondissement ! Dieu soit loué !
Nous sommes arrivés !

- Alors vous êtes à quel numéro de la rue des Cartiers ?
- Euh ! Je ne sais plus ! ... Monsieur ! Je ne reconnais rien ! Vous êtes sûr que c'est ici !
- Mais Madame ! Vous habitez ici ! Allons !
- Je sais ! Je sais ! Mais il fait nuit ! Je ne reconnais rien !

C'est vrai qu'en plus le coin est mal éclairé ! Soudain je me sens envahir par la crainte de ne pas pouvoir repartir d'ici, comme d'habitude, alors que je tiens la vieille dame par le bras gauche.

- Ah si ! Je reconnais ! Il faut monter ! C'est la-haut ! Oui ! C'est ça !
- Comment ça, il faut monter ?
- Oui, oui ! Montons !
- Mais, vous êtes sûre, Madame ?
- Oui, oui ! Il faut monter !

Ne voulant pas contrarier la pauvre mamie essouffée, je l'aide à franchir le Rubicon, c'est-à-dire une nouvelle série de marches. Et nous nous retrouvons au sommet, sur la Place des Moulins.

- Madame, je vous le dis, la rue des Cartiers, c'est en bas !
- Je ne sais plus Monsieur ! Je ne reconnais rien !
- Nous étions dans la rue des Cartiers et vous avez voulu monter ici ! Il faut redescendre !
- Vous croyez ? Demande la pauvre cliente désorientée ?

Je demande à la mamie de me donner sa Carte d'Identité. Elle fouille dans son petit sac, en sort son portefeuille et me tend le précieux document plastifié.

- La voilà ! Soupire-t-elle.
- I rue des Cartier ! Vous habitez au numéro 1 de la rue des Cartiers, Madame ! C'est en bas ! Allez on redescend !

Je tiens toujours la vieille dame par le bras gauche pour lui permettre de rester debout. Nous descendons péniblement les marches pour nous retrouver de nouveau dans sa rue.

- Voilà Madame ! On est dans la rue des Cartiers ! Vous êtes au numéro 1 ! C'est ici ! Regardez !
- Mon Dieu ! Je ne reconnais pas Monsieur !
- Mais oui ! Vous habitez ici ! ... Allez ! Donnez-moi vos clés !

La Mamie cherche au fond de son petit sac. Elle réussit à sortir sa Carte d'Identité suivie de près, fort heureusement par le trousseau de clés.

- Attention Madame ! Rangez ça soigneusement ! Lui dis-je en rendant la Carte plastifiée à sa propriétaire.
- Vous êtes sûr que c'est ici ?
- Mais oui Madame ! Allons !

J'enfonce la première clé mais elle ne rentre pas dans la serrure. J'essaie la deuxième.

- Voilà ! Ca ouvre !
- Oh, merci Monsieur !

Je tâte le mur à l'intérieur du couloir pour trouver un interrupteur car sa porte d'entrée est particulièrement mal éclairée elle aussi. Je touche enfin un bouton sur un gros boîtier en applique.

- Ca y est ! On y voit ! Ca va, Madame ?
- Oui ! Me dit-elle en soupirant.
- Vous vivez seule, Madame ?
- Mais oui ! Monsieur ! Pourquoi ?
- Mais comment vous faites pour vos courses ?
- Je me débrouille Monsieur ! Je me débrouille ! Il faut bien ! Insiste la petite mamie de retour au bercail.

Je la salue respectueusement et redescends en direction de la station de l'Hôtel Dieu. Décidément les lampadaires sont un peu ternes et ces grands escaliers ont du mal à me reconduire jusqu'en bas dans la rue Caisserie. Je suis content de retrouver enfin mon Octavia derrière laquelle un collègue est en train de « buller » à bord de son véhicule.

- Bonsoir Khan ! Comment vas-tu ?
- Ca va ! Et toi Patrick ? Qu'est ce que tu fais ici ?

Khan est d'origine asiatique et le chauffeur du taxi 655. Je comprends son étonnement car il sait très bien que je n'aime pas travailler dans ce secteur de la ville. Je préfère cent fois les 4^{ème} et 5^{ème} arrondissements.

Je lui raconte brièvement mon odyssee de la station de Rome vers la rue des Cartiers en compagnie de la pauvre dame égarée.

- Elle a eu un trou de mémoire ? Me demande-t-il.
- Pas qu'un trou ! C'était plutôt un gouffre ! Celui de Padirac ! Je te souhaite une bonne nuit Khan ! A bientôt !
- A bientôt Patrick !

Vous voyez bien que l'activité de chauffeur de taxi ne se résume pas au transport de la clientèle d'un point A vers un point B et à refaire le monde de temps en temps aux stations. Elle deviendrait vite monotone. Ce soir-là, j'ai aussi éclairé d'une petite lueur d'espoir la veille d'un nouveau dimanche prometteur. Ma parole, j'ai envie de m'applaudir !

STRESS SANS STRASS A MARSEILLE-PROVENCE

Vous souvenez-vous de ce jour où il a fallu rendre service à un ami, à un parent ou à un collègue de travail ? Attention ! Je ne vous parle pas d'un petit service à la noix qui ne demande aucun engagement. Je fais allusion au vrai Service avec un S majuscule qui engage vraiment notre réputation. Dire « non » est particulièrement difficile surtout quand la mission demandée est pile poil dans notre zone de compétence. A priori, aucune complication, aucune difficulté, aucun souci particulier ne pourrait venir noircir le tableau et induire ce « non » fatidique. Tout paraît facile et ne peut que se dérouler le plus aisément du monde.

Ce coup-ci, je patiente sagement à la station de taxis de la Place Castellane. Je suis bon dernier, ce qui veut dire que devant moi, dix véhicules attendent pour partir, le bon vouloir de la clientèle à la portière ou les annonces à la radio qui aujourd'hui ne se bousculent pas au portillon du « Pescadou ».

Il est 14h00, je bulle depuis plus de vingt minutes et dans les deux files d'attente ça n'avance pas du moindre poil de ma barbe. Soudain, la sonnerie de mon portable vient asticoter mes tympans.

- Oui allo !
- Patrick ? C'est Christian !
- Oui, Christian ! Bonjour !
- Tu travailles ?
- D'après toi ?
- Oui ! Tu travailles !
- Bien-sûr ! Je fais que ça du matin au soir !
- Où tu es ?
- Je suis à la Place Castellane !
- Tu es en station ou tu roules ?
- Je suis au Pescadou ! Je suis à l'arrêt et je m'emmerde un peu !
- Tu es premier ? Me demande Christian soucieux de mon avenir.
- Oh non ! Je suis bon dernier ! C'est-à-dire onzième !
- Oh putain !

Christian est chauffeur de taxi lui aussi. Il travaille au volant d'une Opel Zaphira numérotée 147 par notre municipalité. On se croise souvent aux Cinq Avenues quand je m'arrête à la station du boulevard du jardin zoologique.

- Ca t'intéresse ? J'ai un client qui arrive à Marignane dans 40 minutes mais je ne peux pas le récupérer. Tu vas le chercher à l'avion de Roissy Charles De Gaulle et tu le conduis au port ! Il embarque à 16h30 !
- Ok ! Je prends ! Tu as son numéro de portable ?
- Oui ! Tu as de quoi noter ?

C'est une très bonne nouvelle : Plutôt que d'attendre et me décomposer à la station je peux partir immédiatement pour l'aéroport et assurer une course à 50 ou 60 Euros. Je prends mon petit bloc Rhodia et mon stylo pour noter les coordonnées de l'ami de mon collègue Christian.

- C'est bon je pars maintenant !
- Je te remercie Patrick !

Je démarre mon taxi et fais deux ou trois manœuvres pour me dégager sans déranger les copains qui sont en train de buller eux aussi au « Pescadou » les uns assis dans leur fauteuil, les autres sur la banquette arrière et certains les jambes allongées pieds calés dans une portière version cow-boy faisant sa sieste.

Ca y est, me voilà parti en direction de l'aéroport Marseille-Provence. Je descends le cours Lieutaud toujours encombré à cette heure-ci mais ça roule et je me retrouve rapidement au croisement Garibaldi-Canebière. Dans quelques instants je vais retrouver l'asphalte de l'autoroute A7 et ensuite comme on dit dans le jargon des taxis marseillais, ca sera un « palais » !

Le tunnel St Charles est ouvert Dieu merci, tout va bien. Ca y est, j'y suis ! Me voici sur l'autoroute et j'accélère ma radio branchée sur RFM.

A la hauteur du quartier des Arnavaux, comme d'habitude c'est très encombré et une minute plus tard le bouchon annoncé sur les panneaux électroniques prend le relais.

Sur cette portion d'autoroute il y a régulièrement des « carreaux » dans les deux sens. C'est une zone particulièrement accidentogène.

Mince ! Nous sommes à l'arrêt. Dommage ! Mais il n'y a pas de quoi s'affoler cependant puisque ma marge de sécurité est très large : Il est 14h40, il me faudra environ 30 minutes pour rejoindre l'aéroport, autant pour redescendre vers le Port Autonome donc l'ami de Christian sera à l'heure pour son embarquement.

J'avance très lentement ce qui me contrarie un peu. L'accident ne doit pas être très loin. Effectivement, au bout de dix minutes j'aperçois au loin les balises de la voirie qui indiquent le lieu du sinistre. On se rapproche à coups de « première » et de « point mort » mais ça avance. Encore 10 minutes qui se sont envolées et les balises clignotantes se rapprochent encore et toujours. On arrive enfin à leur hauteur. L'accident est presque terminé puisqu'il ne reste qu'un seul véhicule très abîmé sur la voie de gauche. Les pompiers sont là pour sécuriser le trafic avec notamment un véhicule incendie sur la bande d'arrêt d'urgence. Deux voitures de Police sont également présentes. Mais nous franchissons le goulot.

Nous dépassons la zone dangereuse et c'est reparti. J'accélère soulagé tout en respectant les limitations de vitesse. Au niveau du timing, je suis toujours bon et maintenant ça roule très bien. Un quart d'heure plus tard je respire mieux car je circule sur la portion qui longe la zone d'Eurocoptère. Je suis presque à l'aéroport. Je vois d'ailleurs la tour de contrôle sur la gauche. Tout va bien.

Zut ! Mauvaise limonade ! Putain ! Au loin, sur la voie d'accès de Marseille-Provence, je devine un gros ralentissement anormal. Je décide d'appeler l'ami de Christian pour le rassurer. Mais ce bouchon inattendu m'inquiète énormément.

- Allo ! C'est Denis ?
- Oui ! Vous êtes Patrick ?
- C'est ça ! Bonjour Denis ! Je suis à 1 kilomètre de l'aéroport ! Mais je suis maintenant dans un bouchon surprise ! Où êtes-vous ?
- Je suis devant le hall 4 ! Je vous attends ! Qu'est-ce que vous avez comme voiture ?
- J'ai une Skoda Octavia Bleue !
- Ok ! Je vous attends ! A toute-à-l'heure !

Ouf ! Le premier contact a été établi, c'est bien. Il est 14h50 mais je ne suis pas encore entré à Marseille-Provence. La queue a l'air très longue et je suis étonné d'en voir une à cette heure-ci, un jeudi après-midi où normalement l'accès est dégagé et le trafic fluide.

Que se passe-t-il donc à l'aéroport pour que ça bouchonne ainsi et à cette heure-ci ? Y a-t-il un vide-grenier ? Ont-ils organisé une distribution de préservatifs gratuits ? Nous avançons péniblement et j'aperçois enfin le panneau d'entrée dans l'aire du camp d'aviation. Que peut-il bien se passer en ce moment ? Putain de bordel de merde ! Le temps est en train de courir comme un sprinter dans son couloir ! La montre de mon tableau de bord indique 15h00. Le timing est toujours bon mais je suis à présent à flux tendu ! Mon portable sonne une nouvelle fois !

- Oui, allo !
- C'est Denis !
- Oui Denis ! Vous avez du nouveau à propos du bouchon ?
- Je crois qu'il y a une alerte à la bombe ! La police est en train de quadriller l'aéroport !
- Oh merde ! Dis-je spontanément ! Bon on va essayer de se trouver !
- Ok ! A toute !

Je passe enfin le panneau d'entrée en agglomération de Marseille-Provence. Tout est bloqué ! Nous arrivons difficilement au premier rond point et je vais pouvoir m'informer car un véhicule de Police est stationnée sur le côté.

- Bonjour Messieurs ! Que se passe-t-il exactement ?
- Alerte à la bombe depuis 20 minutes !
- On peut passer ?
- C'est très compliqué, mais ça passe !
- Merci Messieurs !

Bon ! Maintenant je dois trouver Denis que je ne connais pas et qui ne me connaît pas non plus. Ca promet ! Notre convoi s'arrête de nouveau juste après le rond-point. Et je rappelle l'ami de Christian.

- Oui, Denis ?
- Oui, Patrick !
- J'avance lentement et j'ai eu la confirmation de l'alerte à la bombe à l'instant par des policiers ! Vous êtes toujours devant le hall 4 ?
- Oui, oui ! Je n'ai pas bougé !
- Ca avance très lentement ! Je suis à une centaine de mètres du Hall 1 !
- Ok ! On a le temps ! Je ne bouge pas !
- Ok ! A tout de suite !

Des gens sont en train de courir dans tous les sens et je ne comprends pas pourquoi. Les policiers ont investi tout l'aéroport : c'est la première fois que je vois ça ! Je commence à stresser car il est déjà 15h20 et l'ami de mon collègue Christian n'est toujours pas assis dans mon taxi.

Me voici maintenant devant le premier sas du Hall 1. Et mon portable sonne encore pour me stresser davantage.

- Oui, allo !
- Patrick, c'est Denis ! Je crois que je vous vois ! Je vais avancer vers vous !
- Ok ! Vous êtes habillé comment ?

- Je porte une veste en jean et un pantalon noir !
- Ca va ! Je vais tenter de vous reconnaître parmi la foule !

Il me semble apercevoir une personne qui répond au signalement que vient de me faire Denis. Oui ! C'est lui ! Il est à une cinquantaine de mètres de mon Octavia. Il me fait signe. Il tire une petite valise à roulettes. Hélas, nous sommes de nouveau à l'arrêt. Je n'ai jamais vu autant de policiers à l'aéroport. On pourrait croire qu'un groupe d'islamistes a pris des touristes en otages ! Denis arrive enfin à ma hauteur. Je sors pour récupérer son bagage.

- Bonjour ! Donnez, donnez !
- Merci !

Je mets sa valise dans le coffre de ma voiture et je reprends rapidement ma place. L'ami de Christian s'est déjà installé à la place du mort, souriant et serein.

- Juste aujourd'hui ! Alerte à la bombe ! Lui dis-je.
- Ca arrive souvent ?
- Moins qu'à la gare Saint Charles je pense ! Mais ça arrive !
- A la gare, vous dites que ça arrive souvent ?
- Depuis le début de l'année il y en a eu trois je crois ! Bon, maintenant il s'agit de se dégager !

Il regarde sa montre et me confie que nous avons tout le temps. Il a l'air sûr de lui et plutôt décontracté. Pourtant il est déjà 15h45 !

Ca bloque devant le Hall 4. La Police fait passer les voitures les unes après les autres. Nous avançons très lentement et l'heure tourne. Il est 15h50 ! C'est vraiment pénible de travailler dans des conditions pareilles !

- Vous savez pourquoi Christian n'a pas pu me récupérer à l'avion ?
- Pas du tout ! Il m'a simplement dit qu'il ne pouvait pas monter à l'aéroport !
- En tout cas merci d'être venu !
- Vous n'êtes pas encore au bateau ! Il faut d'abord quitter Marseille-Provence ! Et on n'est pas sorti de l'auberge ! Il est déjà 15h55 !
- C'est bon ! Restez zen ! On a tout le temps !
- Mais Christian m'a dit que vous embarquez à 16h30 ! C'est ça ?
- C'est ça ! Mais ne vous tracassez pas ! Le bateau ne partira jamais sans moi !
- Ah bon ? Et comment pouvez-vous en être persuadé à ce point ?
- Mais Christian ne vous a rien dit à mon sujet ?
- Mais non ! Pourquoi ? Vous êtes VIP ?
- On peut dire ça comme ça ! C'est moi le cuisinier à bord de ce bateau !

Et soudain tout s'éclaire ! Je comprends maintenant pourquoi Denis est aussi décontracté. Il ne fait pas qu'embarquer ! La zénitude de ce monsieur n'a rien d'étonnant puisqu'il travaille à bord ! C'est lui qui nourrit l'équipage et les passagers ! Je décomprime sur le champ et peu m'importe désormais que nous mettions un temps fou pour sortir de l'enceinte aéroportuaire : mon client sera forcément à l'heure pour son embarquement.

Sur cette course-là, on pourra raconter ce que l'on veut mais je dirai que j'ai stessé ma race ! La vache ! Même si j'en entends certains dire plus simplement et d'une façon plus catholique : Alléluia !

In fine, ce jeudi après-midi se termine plutôt bien car non seulement mon client inattendu a pu embarquer sans problème à bord de son cargo mais je reçois les remerciements téléphoniques et chaleureux de mon collègue Christian. Il a appris nos avatars à Marseille-Provence et me présente ses plus plates excuses pour avoir oublié de me dire que son ami n'était pas forcément dans l'urgence et que le bateau vers lequel nous roulions ne pouvait en aucun cas appareiller sans son maître coq.

LA PORTE DU CAUCHEMAR

La peur de l'agression fait partie des états d'âme du taximan. Elle est accrochée aux basques du chauffeur de nuit, un peu comme une crotte de teckel à une semelle de mocassin ! Davantage encore lorsqu'un client un peu strange monte dans la voiture. Cette trouille devient des plus oppressantes quand trois gabarits « chelous » s'assoient derrière lui. Même si nous savons qu'il faut se garder de juger les gens sur les apparences, c'est certainement moins inquiétant d'accueillir une mamie avec une canne à la sortie du théâtre de La Criée que d'ouvrir sa porte à trois hommes alcoolisés passablement excités et qui ne parlent qu'un français approximatif. Ce cas de figure très caricatural illustre ma dernière course d'une longue et pénible journée épinglée à la toile d'araignée de mes souvenirs.

Il est 22h00, je viens de laisser mon ultime client devant un immeuble de la rue Sainte près du Vieux-Port et mon service est enfin terminé. Je mets mon clignotant pour tourner à droite et m'engager sur la Canebière quand trois types de forte corpulence me font comprendre dans la langue des signes du Professeur Smirnoff qu'ils ont besoin de mes talents de taxi-man. Et malheureusement pour bibi, je donne une suite favorable à leur requête gestuelle !

- Mossieur ! Mossieur ! Condouire nous Porte nouméro 4 ! Siou plaît !
- Pourquoi la Porte 4 ? Demandé-je.
- Nous monter bateau ! Cargo, Porte nouméro 4 ! Possible ?
- Ca va ! Montez !
- Merci, Mossieur !

La porte 4, pour les non-marseillais ou les non-initiés, est l'entrée générale du Port Autonome. Elle permet d'accéder notamment aux postes des bateaux de croisières. Elle est à quelques kilomètres du Vieux-Port et en tarif de nuit cette course devrait frôler les 25 Euros. J'ai accepté de faire monter les trois « barraqués » uniquement pour cette raison car j'ai surtout envie de rentrer chez moi et de me coucher. Mais ce départ à la volée sans passer par la case « station » est presque une aubaine.

Ces trois types sont « imbibés » comme des compresses stériles ; ils restent cependant corrects. Nous échangeons quelques mots dans un cocktail de français et d'anglais mélangé à un doigt de turc. J'apprends, au fil des gorgées de ce breuvage linguistique qu'ils viennent d'Istanbul et qu'ils doivent rejoindre leur navire. Celui-ci appareille demain matin à l'aube.

Je ne sais jamais à quelle heure ferme cette légendaire Porte 4 ! Il me semble que c'est entre 22h00 et 22h30. Nous sommes bons – question timing – mais il ne faut pas traîner pour autant. Il existe d'autres entrées pour accéder aux bateaux ancrés dans le port de Marseille mais elles sont toutes réglementées et interdites même aux taxis.

Ca roule bien et je commence à me décontracter quand nous sortons de l'autoroute A55 pour suivre la direction Porte 4-La Calade. Nous y sommes. Ces trois messieurs sont plus bruyants qu'une horde sauvage en pleine savane mais sympathiques et de bonne humeur. Je n'ai qu'une hâte malgré tout, c'est de les déposer devant leur bâtiment. Vivement que je sorte de cette enceinte portuaire. Je suis fatigué et ne souhaite qu'une chose : retrouver mes pénates au plus vite.

Ca y est ! Nous venons de passer l'immense entrée de la Porte 4 : Il est 22h30 ! Maintenant il faut trouver leur satané bateau et ce n'est pas une mince affaire, croyez-moi ! De toutes les façons on n'a pas le choix : nous sommes condamnés à chercher. Je me console mentalement en me disant que nous sommes forcés sur le bon chemin. Enfin je me force à le croire.

Bizarrement, ces turcs ont l'air de connaître le Port Autonome comme leur poche, en tous cas mieux que moi et ils me guident au milieu de la multitude de hangars et des interminables quais bétonnés du port de croisières. La nuit est claire heureusement ! La lune nous prodigue sa lumière bienveillante et j'en déduis que c'est peut-être bon signe.

Je ne suis jamais à mon aise quand je viens dans le port de Marseille. D'abord parce que l'enceinte portuaire s'étend sur des hectares et des hectares de bâtiments sans nom comme une gigantesque pieuvre à la recherche de son chemin ; ensuite parce qu'on roule sur des kilomètres et des kilomètres de quais occupés par de très nombreux navires qui semblent tous à l'abandon ; avec en prime la peur de s'engager dans une impasse et d'avoir le choix entre faire le grand plongeon dans l'eau salée ou exécuter une marche arrière « improbable » !

- Look ! Look ! Bateau notre ! Me dit le passager à côté de moi.
- C'est lui ? C'est votre bateau ?
- Oui, oui ! Lui ! Bateau ! Notre !

Ouf ! C'est bien ! Ah ils sont forts ces turcs, putain ! Ma voiture avance prudemment et je me demande par quel miracle ils ont pu reconnaître leur navire encore assez loin et en pleine nuit ! Nous arrivons à un croisement et nous prenons à gauche pour longer un quai de plus où est amarré un seul navire : celui dans lequel mes trois clients à l'alcoolémie saturée doivent embarquer. Mon voisin regarde le compteur et indique le prix à ses deux copains assis sur la banquette arrière. Je dois encaisser 27 Euros. J'arrête mon taxi à côté d'une énorme coque noire.

Les trois marins plus spiritueux que spirituels mettent la main à leur poche et divisent le prix de la course en trois parts égales. Les deux passagers assis à l'arrière donnent une partie de la somme à mon voisin qui rajoute le reste. Ces clients maritimes et noctambules sont généreux avec moi et sortent enfin de mon véhicule. Je peux presque toucher le flanc de leur cargo : je regarde rapidement vers le haut où un homme est accoudé au bastingage. Il hurle des mots qui restent incompréhensibles pour ma culture turque très rudimentaire.

Voilà les trois hommes sur leur passerelle et le premier me salue d'un geste amical. Je peux enfin partir. J'étais un peu inquiet au départ mais ces trois marins n'étaient pas du tout les voyous que je craignais de faire monter toute-à-l'heure dans mon taxi. C'est vrai qu'à la longue et surtout dans cette profession, on devient vraiment « parano » ! Allez, je me tire vite fait ! Il était temps !

Prudemment je prends le même chemin dans l'espoir de rencontrer rapidement ma fameuse Porte 4. Après quelques virages bien négociés j'arrive sur l'une des pistes de l'immense portail. Mauvaise limonade pour moi : La Porte 4 est fermée.

Je regarde la montre de mon tableau de bord : 22h50. Et oui ! L'heure est passée. Maintenant je suis obligé de m'éloigner car je sais qu'à cette entrée il n'y a aucune sonnette et aucun interphone. Je dois chercher un autre accès et ça m'agace, croyez-moi ! Heureusement que la lune veille sur moi, enfin sur nous. Elle éclaire assez bien ce début de nuit portuaire.

Je repars à la recherche d'un nouveau portail mais je ne suis pas optimiste car il n'y a personne à part moi. C'est complètement désert. Les bâtiments que je rencontre sont tous éteints, les lampadaires sont les uniques sources de lumière à l'exception de mon amie la lune qui essaie de suivre tant bien que mal mon Octavia à l'intérieur du Port Autonome. Il faut trouver un portail en espérant qu'il soit équipé d'une sonnette pour passer mon appel au gardien.

Dix minutes plus tard j'arrive enfin devant une sortie fermée par un portail constitué de deux grands vantaux métalliques. Je stoppe mon Octavia et j'en sors rapidement pour y trouver une divine sonnette. Chouette ! Il y en a une !

- Oui ! Je vous écoute !
- Bonsoir Monsieur ! Je suis taxi ! Et je suis un peu perdu !

J'explique à ce monsieur que j'ai déposé trois clients devant leur bateau mais que je cherche, sans succès, à sortir de cette enceinte infranchissable.

- Je ne peux pas ouvrir le portail où vous vous trouvez. Vous êtes à la Porte 3 et il n'y a pas de télécommande. Vous devez vous rendre à la Porte 2. Quand vous y êtes vous sonnez et je vous ouvrirai !
- Ok ! Merci ! A tout de suite !

Ca ne s'annonce pas trop mal : il y a un gardien ! Non seulement il est vivant mais en plus il m'a parlé dans un français correct ! Me voilà donc à la recherche de cette Porte 2 avec laquelle je n'ai absolument aucune intimité notable. C'est certainement la suivante puisque le gardien vient de me dire que je me trouvais à la Porte 3. Alors à la grâce de Dieu !

Je roule toujours au milieu d'une multitude de hangars qui se ressemblent tous comme des frères jumeaux. Il n'y a pas de point de repère à l'exception de quelques bateaux qui sont amarrés sans personne à proximité. C'est étonnant qu'un port aussi vaste et aussi connu soit à ce point désert même à cette heure-ci. Il n'est que 23h30 après tout ! Merde ! J'erre dans l'enceinte portuaire comme une âme en peine depuis déjà une heure et je n'ai toujours pas croisé le moindre individu. Avec le gardien, nous sommes actuellement les seuls êtres vivants dans le secteur !

Je viens d'arriver dans une zone particulièrement mal éclairée et je redouble de prudence. Je mets les feux de route pour mieux y voir car dans ce foutu quartier on confond la voie principale avec les embarcadères. Ce que je craignais vient de me tomber dessus : Je suis obligé de freiner brusquement car je suis en bout de quai ! Heureusement que je ne roulais pas vite sinon j'aurais eu droit au bain de minuit ! Cette nage forcée m'aurait posé quelque problème attendu que je n'ai prévu aucun rechange !

Décidément ici, il faut rouler prudemment ! Surtout la nuit ! Je sors enfin de ce cul-de-sac et repars aussitôt en quête de ma fameuse Porte 2. Je me retrouve rapidement sur la voie principale et décide de ne plus la quitter. La route s'élargit et me voilà devant un grand portail qui pourrait bien être la Bonne Porte. Je ne vois aucune indication, aucun panneau et personne aux alentours. Je décide de m'y arrêter pour aller jeter un œil de plus près, mais cette fois-ci à pieds.

Je m'approche du portail métallique : il n'y a aucune sonnette. Je cherche à gauche, je cherche à droite mais les deux vantaux sont vierges de tout bouton ! Pas le moindre boîtier électrique et encore moins de digicode. Ni dessus, ni dessous ! J'attends un peu dans l'espoir de rencontrer un être vivant mais à cet instant précis je suis le seul homme sur Terre ! Pas un seul oiseau de nuit ! Pas un chat ! Pas même une blatte ! Je ne suis pas encore rendu chez moi ! Et je pense furieusement que je n'aurais jamais dû faire monter ces trois marins turcs même s'ils avaient été à moitié arméniens ou slovènes. A l'heure actuelle, j'aurais pu déjà m'allonger sous ma couette au lieu de me fourvoyer dans ce dédale maritime. Je me décide à appeler mon speaker : peut-être qu'il pourra m'indiquer la position exacte de cette extraordinaire Porte 2.

- Jo, pour Arthur 99 ! Jo, pour Arthur 99 !
- Je vous écoute Arthur !
- Jo ! Je suis enfermé dans le Port Autonome ! Ca fait bientôt une heure et demi que je cherche à en sortir.
- Mais qu'est-ce que vous faites là-bas à cette heure-ci ?
- Ben, j'ai laissé trois clients à leur bateau mais maintenant tout est bouclé et je cherche la Porte 2 !
- Arthur 99, je suis désolé mais je ne peux rien pour vous ! Il n'y a pas un gardien ?
- Justement j'ai appelé à un interphone et c'est le gardien qui m'a demandé d'aller à la Porte 2 ! Mais elle est introuvable !
- Vous avez essayé de voir si elle ne se trouve pas entre la Porte 3 et la Porte 1 ? Me dit-il ironiquement.

Ca paraît tellement simple en effet de trouver la Porte 2 que mon speaker a raison de se moquer de moi en se référant à la logique arithmétique. Apparemment les constructeurs n'obéissaient pas à la même logique pour implanter les Portes du Port Autonome. Je viens de la Porte 3 pourtant, in situ, la suivante devant laquelle je me trouve, n'est pas la Porte 2 puisqu'il n'y a aucune sonnette à laquelle je peux me raccrocher !

- Je vais essayer de me débrouiller ! Merci Jo !
- Bon courage Arthur !

Notre speaker ne m'a été d'aucun secours, tant pis. Je suis fatigué et j'en ai plus que marre de déambuler comme un succube entre les quais, les hangars et la Méditerranée. J'ai une dernière chance de sortir de l'enceinte portuaire : Je vais téléphoner à mon épouse qui travaille souvent le samedi matin aux bateaux de croisières de la Porte 4 : elle est Guide Conférencière. Elle va peut-être me donner de précieuses indications.

- Allo ! Chérinette !
- Oui, mon chéri ! Où es-tu ?
- Tu ne le croiras jamais ! Je suis enfermé dans l'enceinte du Port Autonome ! Je cherche la Porte 2 pour que le gardien puisse m'ouvrir ! Est-ce que tu sais où elle se trouve ?
- Pas vraiment ! Mais elle doit forcément se trouver entre la Porte 3 et la Porte 1 ! Je crois que la Porte 1 s'appelle Chanterac ! La Porte 2 est entre Chanterac et la Porte 3 !
- Ah bravo ! Si tu n'as que ça à me dire ! Je te remercie infiniment !
- Tu as une autre solution ! C'est d'aller à une fenêtre où il y a de la lumière et tu tambourines à la vitre !
- Mais tout est éteint ! ... Allez à toute-à-l'heure ! Bisous !
- Bon courage ! Bisous ! Me dit-elle avant de s'évanouir dans la nuit.

Me voilà bien avancé dans mon taxi, à l'arrêt devant ce portail fermé, en train d'attendre un miracle. A la montre de mon tableau de bord il est déjà minuit ! Je repars courageusement pour essayer de trouver un bâtiment éclairé.

Mon épouse a raison je vais procéder de cette manière : dès que j'aperçois une fenêtre avec de la lumière je vais taper aux carreaux ! Je circule de nouveau sur la voie principale à la recherche d'une étincelle humaine. Je roule pendant deux minutes environ et j'aperçois enfin une fenêtre éclairée à une centaine de mètres. Je m'approche suffisamment et je stoppe mon taxi une nouvelle fois pour sortir jeter un coup d'œil. L'ouverture est curieuse car je suis trop petit pour pouvoir regarder à l'intérieur alors je me hisse doucement en prenant difficilement appui sur le rebord. Après un petit rétablissement dont je n'ai absolument pas le secret, j'arrive à regarder à l'intérieur et je tape à la vitre : Personne ne répond parce qu'il n'y a personne, hélas ! Incroyable mais vrai !

Je me décourage un peu dans cette quête du Graal et prends la décision de revenir à côté du dernier portail dépourvu de sonnette, quitte à rester dans la voiture et à passer la nuit à l'intérieur du Port Autonome. Tant pis ! Je suis fatigué et je n'ai plus envie de rouler. Tous les croisements se ressemblent. J'ai l'impression qu'ils sont clonés. Aussi, j'éteins mon moteur pour immobiliser mon taxi face au portail fermé qui se dresse devant moi. Dans le pire des cas au petit jour il y aura certainement du mouvement et je pourrai sortir pour retourner enfin chez moi. L'idée ne me plaît pas beaucoup mais le sommeil me gagne. Ça suffit ! Stop ! Basta così !

J'incline mon dossier et m'installe confortablement pour essayer de me décontracter. Je n'ai toujours pas croisé le moindre individu et mon Octavia était jusqu'à maintenant la seule voiture roulante dans le secteur.

Je surveille toujours la voie d'accès derrière la grande grille et je me dis que Dieu et ses saints sont avec moi : Je vois au loin un être vivant qui avance, debout dans ma direction. Je me redresse et je sors de la voiture pour aller à sa rencontre. S'il continue à s'approcher, je pourrai lui adresser la parole.

- Bonsoir Monsieur ! Lui avancé-je.
- Bonsoir ! Me répond-il poliment.
- Je cherche à sortir du port ! Qu'est-ce que je dois faire ?
- Sonnez au gardien, tout simplement ! Il va vous ouvrir ! Me dit-il dans un français impeccable et très étonné par le désarroi de ce chauffeur extra-terrestre.
- Sonner ? Mais avec quoi ? Où est la sonnette ?
- Elle est par terre ! Le poteau est tombé ! Il est là sur votre gauche !
- Ah bon ?

Effectivement, en me penchant presque au ras du sol pour que mes narines y promènent leur nez, je vois un poteau carré en bois couché dans l'herbe comme un sdf et fixé sur ce poteau un interrupteur équipé d'un petit haut-parleur. Si je ne me retenais pas, je sauterais au cou de ce piéton pour l'embrasser sur le front ! Je sonne enfin pour signaler ma détresse au gardien !

- Oui, j'écoute !
- Je suis le taxi ! Vous pouvez m'ouvrir ?

J'attends quelques longues secondes comme si de l'autre côté de la communication le gardien venait de tomber de sa chaise. Et de l'entendre me dire :

- Mais vous êtes encore là ?

Il n'y a rien d'étonnant à ce que mon sauveur termine son exclamation par un fort accent tonique sur son « là » peu musical mais plus mélodieux à mes oreilles que le plus vibrant de ses cousins à 440 Hertz.

- Et oui ! Je ne trouvais ni la Porte 2, ni la sonnette !
- Je sais, il faut qu'on répare le poteau ! Mais la Porte 2 c'est elle ! Je vous ouvre le vantail droit !
- Je vous remercie infiniment !
- Bonne nuit ! Me dit-il sûrement en souriant !

Quand je sors de l'enceinte portuaire il est exactement 00h45 ! Putain ! Deux heures quinze de cauchemar ! C'est incroyable mais peu importe ! Je viens de recouvrer la liberté grâce au gardien de cette forteresse et je peux donc rentrer chez moi. Quel pied ! Je suis aux anges même s'il est clair qu'Arthur 99 ne sera jamais un spécialiste de la Porte 4 !

Oui je viens de vivre réellement cent trente cinq minutes de stress ! Enfin, tout est bien qui finit bien ! Cette course-là était la course de trop. Ce qui me sidère surtout, c'est ce désert humain, ce no man's land, ce vide sidéral qui règne dans un port classé pourtant quatrième en Europe et qui la nuit venue passe d'enceinte portuaire à zone mortuaire !

Il est clair qu'Arthur 99 ne sera jamais un spécialiste de la Porte 4 !

CHIC ! 300 EUROS CASH !

Qu'il s'agisse de notre radio ou d'un quelconque système numérique de géolocalisation, le matériel embarqué à bord de nos autos est là pour nous aider à « charger » plus vite, plus haut, plus fort ! Un peu comme aux Jeux ! Et tout ça sans passer par la « case » station. En effet, si aux heures de pointe, il y a beaucoup de travail, il y a aussi beaucoup de taxis à l'affût des courses et il ne faut pas dormir, je vous l'assure. Heureusement, les chauffeurs ne sont pas tous des insomniaques !

Quand je démarre le matin, je me fais mon film en image haute définition et son THX ! Oui, j'espère me faire un aéroport, au moins un, car partir pour Marseille-Provence c'est la garantie d'empocher entre cinquante et soixante Euros. Mais on pense tous à la grande course, la course du jour ou de la semaine. Pourquoi pas celle du mois ? La Course ! THE COURSE !

Depuis le début de cette matinée, j'en ai déjà fait deux petites dans le secteur du Palais Longchamp. Je décide de me poser sur une station qui m'est moins familière que Guigou : J'accroche mes quatre pneus à l'asphalte des emplacements d'Espérandieu, à deux pas des Cinq Avenues et la gare Saint Charles en point de mire. Je ne perds pas de vue l'éventuel aéroport dont je vous parlais à l'instant. Oui, un avion pourrait me « tomber » dessus. Je suis très content car au moment de tirer le frein à main, le seul taxi présent à la station est une Mazda bleue qui prend la tangente ; son conducteur, que je n'ai pas vraiment reconnu, me fait un geste amical de la main. Je lui réponds aussitôt en utilisant discrètement mon klaxon.

Je me retrouve donc premier en savourant cette place de choix. Me revoilà en train d'écouter attentivement notre speaker psalmodier ses annonces. Aujourd'hui c'est François qui s'y colle : j'ai reconnu son accent marseillais à couper au hachoir ! Le garçon a des intonations aussi lourdes qu'un aïoli à la mi-juillet. Après avoir attendu un peu plus de quarante cinq minutes, je suis fin prêt pour prendre le micro.

- Est-ce que j'ai une voiture à la station d'Espérandieu ?
- Oui François ! C'est moi le premier et le seul !
- Bonjour, Arthur 99 ! Ecoutez-moi bien, vous n'allez pas être déçu !

Cette remarque m'inquiète et je dresse mes oreilles comme un lapin qui aurait entendu le clic de fermeture d'une culasse de fusil calibre 12 !

- Est-ce que vous avez de quoi noter, Arthur ?

Je prends mon petit bloc Rhodia et mon stylo pour noter ce que va me dicter le speaker. C'est peut-être la course de la journée ! Qui sait ? Peut-être celle de la semaine ou du mois ! On va bien voir.

- C'est bon François, je vous écoute !
- Alors je vous annonce tout de suite que j'ai déjà négocié le prix de la course pour vous. La cliente est d'accord pour 300 Euros ! Mais je vous conseille de vous faire payer d'avance, car je la sens pas trop, hein ! Elle me paraît un peu allumée ! Vous avez compris Arthur ?
- Très bien François ! 300 Euros d'avance !
- C'est ça ! Alors la cliente est au 38 de la rue du Commandant Mage. Elle vous attend avec les bagages ! Oh, Bonne Mère ! Je fais des rimes !
- Ok ! Merci François ! Bravo pour la rime !
- Bonne route Arthur !

Mon Dieu ! Me dis-je ! Où dois-je aller pour 300 Euros ? Le speaker ne m'a rien dit au sujet de la destination ! Mais il m'a souhaité une bonne route ! Quel suspens ! La rue du Commandant Mage est derrière la station sur laquelle je me trouve et il me faut moins de deux minutes pour arriver devant le 38.

Je réussis à m'arrêter sur un espace libre. Après un bref focus panoramique j'aperçois une dame blonde qui attend là avec une valise et un sac. Je sors de mon taxi pour saluer la cliente.

- Bonjour Madame !
- Bonjour Monsieur !
- Je remonte ! J'ai encore un gros sac de voyage !
- Ok ! Allez-y ! Je mets déjà ça dans le coffre !
- On vous a dit où je vais ?
- Non ! On ne m'a rien dit sur votre destination !
- Je vais à Saint Raphael !
- Ca va !

La créature blonde retourne vers son portail et disparaît dans le couloir pour prendre la suite de ses bagages. Je comprends maintenant les 300 Euros annoncés par notre speaker. En effet, Marseille-Saint Raphael, ça doit faire à la louche 120 ou 130 kilomètres et donc plus d'une heure et demi à rouler. J'avais raison : c'est bien la course du mois ! Enfin, disons plutôt celle de la semaine !

Je commence à réfléchir sur la direction et l'autoroute que je vais emprunter. Je vérifie ma jauge d'essence pour savoir si j'ai assez de carburant : c'est bon, je suis au taquet ! J'attends la cliente qui tarde à redescendre avec son dernier bagage. La montre de mon tableau de bord indique 10h00. La cliente est enfin de retour et je mets ce dernier gros sac de voyage également dans le coffre.

- Allez-y ! Installez-vous Madame ! Lui dis-je en lui ouvrant la portière arrière droite.
- Merci !

Je remonte moi aussi dans mon Octavia bleue et propre en pensant surtout à ma façon de lui annoncer que je souhaite être payé d'avance. Je sais très bien par expérience que la cliente ne sera pas contente du tout de ce manque de confiance. Mais on va loin, le montant de la course est élevé et je n'ai pas envie de me retrouver à Saint Raphael avec un Carte Visa invalidée ou des espèces insuffisantes pour remplacer le paiement électronique défaillant.

- Madame, si vous n'y voyez pas d'inconvénient je souhaiterais être payé avant de prendre la route car la somme est importante et nous allons assez loin ! Lui dis-je en espérant une réaction modérée de sa part. Tu parles !
- Quoi ? Et bien dites-le, cher Monsieur ! La confiance règne !
- Ne le prenez pas mal Madame, mais je ne vous connais pas ! Et comme nous allons quitter Marseille, je vous demande de me régler d'avance au moins la moitié des 300 Euros pour éviter les problèmes à l'arrivée !
- Mais quels problèmes ? Sursaute-t-elle en colère.

- Tout simplement votre Carte Bleue, par exemple, qui pourrait ne pas passer, à cause d'une anomalie bancaire ou pour d'autres raisons ! Vous savez, c'est pour éviter les conflits !
- Les conflits, il ne faut pas les inventer ! Vous ne me faites pas confiance, Monsieur ! C'est terrible ! Rajoute-t-elle en haussant le ton.
- Calmez-vous Madame ! Je ne vous connais pas et je ne sais pas du tout qui je conduis à Saint Raphael ! Vous comprenez ?
- Non ! Je ne comprends pas ! Parce que je ne vous connais pas moi non plus ! Qui me dit que vous n'êtes pas un voleur vous-même ?

Sur ce point, la cliente blonde a presque raison. C'est vrai qu'elle ne me connaît pas ! C'est vrai que je pourrais être la dernière des crapules au volant de ma jolie Skoda. Mais il y a d'énormes différences entre elle et moi. D'une part, elle vient d'appeler le plus grand réseau Radio de Marseille dont je porte les couleurs. D'autre part, elle est montée dans un taxi numéroté par la ville et s'est assise dans une automobile immatriculée. Sans oublier que sur le pare-brise de celle-ci est posée ma Carte Professionnelle. Si avec ça je ne suis pas identifiable, alors merde ! Je n'ai plus qu'à aller me jeter au fond d'un puits.

- D'accord ! D'accord ! Mais rien ne me dit que vous n'allez pas m'abandonner sur le bord de l'autoroute en emportant toutes mes affaires !
- C'est vrai Madame ! Mais vous avez tous les éléments que je vous ai énumérés à l'instant et vous pourriez les utiliser contre moi ! Je risque plus moi que vous dans l'histoire !
- C'est vous qui le dites ! ... Bon ça va, ça va ! Je suis bien obligée de faire comme vous voulez ! Mais c'est un scandale !
- Si vous le souhaitez, Madame, j'appelle mon speaker pour vous envoyer un autre taxi mais je suis sûr qu'il ne partira pas pour Saint Raphael sans vous demander au moins une partie de la somme qui a été convenue !
- Très bien ! Très bien ! Allons-y ! Et arrêtez-moi à un distributeur ! Mais je vous répète que c'est un scandale !
- Vous voulez un distributeur particulier ou peu importe ?
- Non ! Exorte-t-elle ! Ca m'est égal !

Je décide donc d'aller au distributeur de billets de la Caisse d'Epargne qui se trouve en bas du boulevard Longchamp puisque c'est le plus proche. Une fois arrivés devant le DAB je stoppe mon taxi et la cliente furax comme jamais descend énergiquement de ma voiture pour se diriger vers l'automate de l'Ecureuil.

Quelques instants plus tard elle revient à ma hauteur et profitant de ma vitre baissée me jette tous les billets en vrac sur moi et à l'intérieur de la cabine ! Elle est de plus en plus énervée ! Bien-sûr je ramasse tous les billets, je les rassemble les uns sur les autres sans rien dire pour finalement les ranger dans ma boîte à gants pendant que la cliente remonte furieusement dans le taxi.

- Vous êtes content ? Tout y est ? Me demande-t-elle, ironiquement.
- C'est bon, Madame ! Mais vous avez tort de le prendre comme ça !
- Je le prends comme je dois le prendre ! C'est terrible de ne pas faire confiance à la clientèle ! C'est terrible ! Répète-t-elle.
- Madame, permettez-moi de vous faire remarquer que lorsque vous prenez le TGV pour Paris ou pour une autre ville, vous payez d'avance votre billet

sans même savoir si votre train sera à l'heure et sans savoir si vous arriverez à destination ! Est-ce que ça vous gêne ?

- Non ! Mais là n'est pas la question ! Ce qui est terrible c'est ce manque total de confiance et ça c'est scandaleux !

La cliente est toujours très remontée contre moi et contre tous les taxis de la Création. J'ai pourtant l'impression que sa colère est en train de tomber : sa voix baisse d'un ton. Je suis en partie responsable de cette chute notable des décibels car j'ai réussi jusqu'ici à garder mon calme. C'est avec une certaine zénitude que j'ai répondu aux attaques de cette dame ; elle n'est pas forcément allumée comme l'avait sous-entendu mon speaker « poétiseur » mais miss Vénère est, je crois bien, sous l'influence de deux ou trois verres de vodka ou de whisky. Je pense en reconnaître leurs effluves à chaque fois qu'elle exporte une critique négative à mon égard ! Dans tous les cas je peux vous affirmer que ces effluves-là ne sentent ni le patchouli ni le romarin !

- Vous savez, ce n'est pas bon pour votre corporation que les taxis se comportent comme ça !
- Et pourtant Madame, je peux vous dire que ça nous arrive à tous d'avoir une ou deux fois dans l'année un client qui part en courant sans régler sa course ou un chèque qui nous retourne impayé ! Et là, excusez-moi, mais ça fout les boules !
- D'accord ! Mais tous les clients ne sont pas comme ça !
- C'est vrai, Madame ! C'est vrai ! Mais comment les reconnaître ?

La cliente baisse encore d'un ton. Je ne dis pas qu'elle est calme comme un maître de yoga et prête à m'enlasser pour m'embrasser chaleureusement mais elle se radoucit. Tant mieux ! Rester en sa compagnie, en vase clos pendant plus d'une heure et demi et l'entendre nous critiquer, moi et mes collègues connus et inconnus, avec autant de rage aurait été un véritable calvaire pour moi et pour elle. Je comprends son emportement mais de son côté elle doit comprendre nos difficultés en tant que chauffeur et particulièrement lorsqu'il y a beaucoup d'argent en jeu.

- C'est vrai Monsieur ! C'est vrai ce que vous dites ! Mais c'est choquant quand on ne vous fait pas confiance ! CHOQUANT !
- Madame, je ne prends plus les chèques par exemple ! Sauf bien-sûr si c'est un client habituel ! Plus aucun taxi ne prend de chèque et depuis longtemps, à cause des impayés !
- Eh bien ! C'est bien dommage ! Bon alors je vous informe que je pars en vacances pour une durée indéterminée !
- Tant mieux pour vous ! Vous avez une maison à Saint Raphael ?
- Non ! Je vais à l'hôtel ! Je vous signale tout de suite que je n'ai pas réservé ! Si c'est possible on s'arrêtera au premier que nous verrons en arrivant là-bas ! Après on avisera ! Vous êtes d'accord ?
- Pas de problème, Madame !

Le climat se détend ! La cliente est complètement calmée ; elle oublie peu à peu l'affront que lui a infligé ce taximan : La confiance que je n'ai pas voulu lui accorder ! Ma dame blonde doit frôler la quarantaine de printemps ; elle n'est pas antipathique une fois son emportement dissipé et nous commençons à parler de choses et d'autres comme des gens normaux et civilisés.

L'autoroute A8 est bien dégagée, ça roule très bien. C'est l'un des bons côtés de la profession : la conduite sur une voie peu encombrée avec un client à bord qui va un peu loin. En théorie, il n'y a pas de stress, puisque la vitesse est stabilisée à 110 kilomètres à l'heure, il n'y a pas de contraintes horaires et j'ai déjà été payé ! Même si je compte les péages et le gazoil consommé, cette course me permet d'assurer la recette de la journée en 3 heures de temps. C'est appréciable ! J'oublie moi aussi les tracasseries du début et son geste très impoli devant le distributeur de billets de la Caisse d'Épargne.

Il est midi quand nous prenons la sortie Saint Raphael/Boulouris. Nous approchons de la destination de ma cliente qui m'accorde de nombreux sourires quand je la regarde dans mon rétroviseur. Le chauffeur qui, voici plus d'une heure et demi, exigeait d'être payé d'avance lui paraît à présent tout-à-fait convenable, presque honnête !

- Dès que vous voyez un hôtel, vous vous arrêtez s'il vous plaît !
- Ok Madame !

Et le premier s'impose à nous sur un affichage urbain. Nous y allons ! Mon taxi entre dans le parking et s'arrête. La cliente se précipite vers l'accueil mais revient en faisant la grimace. Elle est charmante finalement cette blonde habillé plutôt en négligé. Elle esquisse un léger sourire mais ne me paraît pas franchement satisfaite. Nous continuons donc notre croisade laïque à la recherche de quelque hôtel tout confort !

- Je crois qu'il y en a un par là ! Oui ! Prenez à droite !
- Ok !

Nous sommes dans la banlieue de Saint Raphael : le secteur est agréable et particulièrement ensoleillé. Et puis le paiement d'avance est oublié !

- Là ! Arrêtez-vous !
- Si vous voulez je vais à l'accueil demander s'ils ont une chambre de libre !
- Ah merci ! Je veux bien !

Je rentre dans l'établissement aurolé de deux étoiles et m'approche de l'accueil.

- Monsieur Bonjour ! Me dit un homme assis derrière sa banque.
- Bonjour ! Vous avez une chambre de libre ?
- Et non ! Nous sommes complets !
- Bien ! Je vous remercie !

Je sors de l'hôtel après les échanges courtois et institutionnels dans ce genre de situation. Dans mon taxi, la blonde au visage très peu maquillé me questionne en me faisant un signe de la tête très expressif.

- Non ! Il est complet ! Allez on repart !
- Jamais deux sans trois ! J'ai peur que le prochain soit complet lui aussi ! Me dit-elle en soupirant.
- On verra, on verra !

Nous roulons encore pendant une dizaine de minutes quand un panneau nous indique la proximité d'un nouvel hôtel.

- C'est peut-être le bon ! Allez ! Courage ! Lui dis-je.
- Espérons, cher Monsieur !

Nous circulons maintenant sur un petit chemin caillouteux qui nous mène directement à un portail bleu ciel. L'ouverture automatique nous laisse entrer dans le grand parking et je stoppe mon véhicule.

- Ne bougez pas ! Je vais demander s'ils ont une chambre pour vous !
- Merci Monsieur !

Je rentre dans le joli bâtiment de style provençal et m'approche de l'accueil où m'attend une belle brUNETTE que n'importe lequel d'entre nous pourrait draguer sans retenue.

- Bonjour Monsieur !
- Bonjour Mademoiselle ! J'ai une cliente dans la voiture qui voudrait une chambre !
- Il nous en reste une de libre ! Vous avez de la chance !
- Surtout elle ! Très bien ! A tout de suite !

La fin de ma longue course est proche. Je retourne vers mon Octavia dont les phares sont cloutés de moucheronS écrasés, preuve de notre itinéraire autoroutier. J'annonce la bonne nouvelle à la cliente. Je la vois rayonnante de joie comme un enfant qui ouvre son paquet cadeau !

- Vous pouvez descendre ! Je m'occupe des bagages !
- Chouette ! S'écrie-t-elle en sortant du taxi.

Je jette un coup d'œil à mon compteur qui indique la somme de 338 Euros. En temps normal j'aurais compté forcément le nombre de valises, de sacs plus les péages pour les enregistrer comme suppléments mais aujourd'hui le réseau lui a forfaitisé le voyage, je m'en tiens donc à la somme annoncée par mon speaker avant de quitter la station d'Espérandieu.

Je prends l'un des sacs sur une épaule, le second un peu plus volumineux dans la main gauche et la valise dans la main droite. Je suis excellent dans le rôle du porteur dévoué ! Je dépose tout son bardât devant la banque de l'accueil.

- Merci ! Vous êtes gentil ! Combien je vous dois en plus ! Me questionne la cliente ravie.
- Rien du tout Madame ! Rien du tout ! On s'est mis d'accord sur une somme, je m'y tiens !
- Oh c'est chic de votre part ! Et merci pour tout ! S'exclame-t-elle.
- Bonne vacances, Madame !

Je devine chez elle une petite envie de m'embrasser, mais ça ne se fait pas voyons ! Bizarrement, celle qui me considérait tout-à-l'heure comme un chauffeur

douteux, « parano » et désespérément vénal, me fait un grand sourire en guise d'au revoir. Elle semble plutôt contente de ma prestation. Je peux repartir la conscience tranquille en direction de Marseille avec une recette dopée par les 300 Euros rangés en vrac dans ma boîte à gants. Quand on vient de faire une belle course comme celle-ci, notre métier peut se targuer d'être le plus beau du monde !

LE PORTABLE INSUPPORTABLE

Avez-vous remarqué cette sale manie, commune à tous les chauffeurs de taxis ? Cette curieuse habitude de jeter toujours un coup d'œil rapide dans les recoins de la cabine dès que vous sortez de leur véhicule ? Ce petit contrôle coutumier n'est pas destiné à vérifier si vous emportez par erreur tout ou partie de la banquette arrière mais plutôt si par hasard vous êtes sur le point d'oublier votre portable, vos lunettes ou votre parapluie. Si c'est le cas, ils vous le signalent aussitôt. Sage précaution, non ?

Cela devient beaucoup plus compliqué voire très emmerdant quand le chauffeur oublie sa vérification panoramique alors que le client vient de laisser une infime partie de lui-même quelque part dans le taxi.

Tous les jours nombre de Samsung ou Nokia de toutes sortes sont oubliés dans nos automobiles. C'est l'objet usuel qui arrive en tête des objets égarés chez moi et chez mes collègues.

L'histoire que je vais vous raconter à présent est absolument vraie mais se passe voici déjà quelques années, à l'époque héroïque du portable. Smartphone et 4G n'existent pas encore et les constructeurs sont en lice pour savoir lequel d'entre eux fabriquera le plus petit téléphone du marché.

Il est 23h00. Je suis en train de rouler à proximité de la station de Brossolette et Jo notre speaker de nuit donne de la voix.

- J'ai une voiture à Brosso ? ... J'ai une voiture à Brosso !
- J'arrive à la station dans une minute, Jo !
- Merci pour votre honnêteté Arthur 99 mais vous n'y êtes pas encore !
- J'ai une voiture à Brossolette ? ... J'ai une voiture au CHU ?
- Ca y est je suis à Brossolette, Jo !
- Merci Arthur 99 ! Est-ce que j'ai un taxi au CHU ?

Jo est un excellent speaker, peut-être le meilleur et c'est presque toujours lui qui assure la permanence de nuit. Il m'aime bien mais dans son travail il est plus « carré » qu'une face de dé et je suis obligé d'attendre que l'annonce « retourne » sur la station prioritaire en espérant qu'il n'y ait aucun concurrent au CHU qui va se réveiller brutalement pour prendre le micro ! Apparemment il n'y a personne du côté de la Timone ou alors ils dorment tous profondément !

- Arthur 99 ! Vous êtes toujours là ?
- Oui, Jo !
- Vous allez à l'Orangerie à Saint Barnabé ! La cliente sera au portail dans 10 minutes ! C'est bon pour vous ?
- Oui, merci Jo !

Ca y est ! J'en ai une ! Je parle de course bien entendu ! Sinon j'en ai deux comme tout le monde ! C'est parfait puisque je n'ai attendu que quelques instants à la station de Brossolette. Pour me rendre à l'Orangerie, il me faut moins de 10 minutes. Je me prépare tranquillement et « m'arrache » aussitôt après de nos emplacements réservés. Nous sommes jeudi et le quartier est très calme. A cette heure-ci la circulation est fluide et je monte le boulevard de Saint Barnabé sans aucune difficulté. L'Orangerie est une jolie petite résidence située juste en face du Centre des Impôts de Saint Julien. J'y suis presque. Voilà, ça y est je freine !

- Arthur 99 ! Arthur 99 !

- Oui, Jo !
- La cliente s'excuse mais elle préfère rappeler un peu plus tard ! Retournez à la station !
- Ok ! Je décroche !

Ce que je suis en train de vivre maintenant arrive assez fréquemment. Parfois les clients changent d'avis et décident de zapper la course commandée. Très souvent, ils n'avertissent même pas le Central. Et ça nous arrive d'attendre, d'attendre et d'attendre encore sans avoir la moindre annulation. Alors on repart en espérant revenir à la station et reprendre sa place de premier.

En général les collègues sont compréhensifs et nous pouvons revenir à notre position initiale.

Il se pourrait bien qu'à la station de Brossolette, les « habitués » comme le 703 et le 712 soient déjà là mais ils ont entendu l'incident donc je ne me fais pas de souci : ils me gardent la place ! Nous avons donc affaire ici à une cliente bien éduquée puisqu'elle vient d'appeler pour reporter la course demandée.

Je n'ai pas encore terminé de redescendre le Boulevard de Saint Barnabé quand ma radio scande mon indicatif. Jo a peut-être envie de faire la causette !

- Arthur 99 ! Arthur 99 vous êtes là ?
- Oui ! Je suis en train de redescendre à Brosso !
- Ne redescendez plus ! La cliente ne sait pas où elle a mal ! Elle vient d'appeler pour demander un taxi, pour tout de suite !
- Ok ! J'y retourne !
- Ca va Arthur !

Effectivement cette cliente appartient certainement à la catégorie des girouettes et on ne s'étendra pas sur le sujet ! Me re-voici à quelques mètres du portail de l'Orangerie. Ca y est ! J'y suis et j'enclenche mon frein à main.

La cliente ne tarde pas à apparaître : c'est une jeune fille de quinze ou seize ans habillée et maquillée de noir : ma première gothique !

- Bonsoir Monsieur !
- Bonsoir Mademoiselle !
- Excusez-moi pour toute-à-l'heure ! Fait-elle en s'asseyant lourdement sur la banquette arrière.

Même si la jeune cliente ne me semble pas très catho, elle reste malgré tout polie. En revanche, à chaque mot qu'elle articule, je peux renifler sans aucune hésitation son haleine d'alambic. Elle empeste le whisky impossible à masquer par quelques résidus d'Opium d'Yves Saint Laurent : un mixe de fou !

- Où allez-vous ? Demandé-je.
- Conduisez-moi au 15 de la rue Espérandieu !
- C'est parti !

Ce n'est pas la course de la semaine mais c'est une course. Et nous redescendons dans ma zone perso de confort, celle que j'affectionne particulièrement, vers mon arrondissement préféré : le 4^{ème} ! Je m'y sens à l'aise de jour comme de nuit car je connais parfaitement le secteur.

- Oui ça y est ! Je suis dans le taxi ! Je rentre ! Oui je rentre ! Oui !

Dès que sa petite conversation téléphonique syncopée se termine, ma gothique reste silencieuse un long moment. Je roule à présent dans le boulevard de Saint Barnabé très pentu et ma jeune cliente, toute de noir vêtue, prend la parole comme on prend la fuite.

- Monsieur, je peux venir devant, ça ne vous dérange pas ? Me dit-elle en laissant échapper deux ou trois effluves alcoolisés.
- Non, attendez ! Dès que je peux je m'arrête !
- Non, non ! Pas la peine ! Je passe comme ça ! Vous allez voir !

Et voilà la demoiselle en train d'escalader mon fauteuil passager sans demander ni qui ni quoi !

- Attendez, attendez ! Qu'est-ce que vous faites ? Je préfère m'arrêter !
- Non, non, Monsieur ! C'est bon !

Elle me force à débarrasser rapidement mon petit bric-à-brac que je laisse traîner volontairement sur le siège de la place du « mort » et continue à escalader le fauteuil pour se retrouver dans une position que j'appellerai « acrobicule » à la fois acrobatique et ridicule. Elle est maintenant la tête sous le siège, les genoux sur le dossier et les pieds sous l'appui-tête : un genre d'« arbre droit » hybride à mi-chemin entre l'appel au viol et l'antipodiste ! Enfin tout ça me gêne énormément. Elle se tourne et se retourne, fait des contorsions, des extensions et des flexions ! Mon taxi est devenu subitement le local annexe d'une salle de fitness !

- Vous pouvez monter le son de votre auto-radio, j'aime bien ce morceau de Tina Turner !
- Ok ! dis-je exaspéré.

Je m'exécute pendant que la jeune gothique revient lentement dans une position de passagère normale, c'est-à-dire assise ! Je déteste que les clients se comportent comme elle dans ma voiture mais c'est fait et déjà oublié.

- Je suis mieux devant ! Derrière, j'ai envie de vomir !
- Ca va ! Mais maintenant vous restez tranquille, parce que c'est dangereux ce que vous venez de faire à côté de moi !
- Non, non ! J'ai l'habitude ! Maintenant je suis bien !

Selon moi, l'alcool commence à agir car elle est un peu « zarrebi » et se met à chantonner en suivant le rythme de la voix de Tina la tigresse ! Elle prend l'initiative de monter encore le volume sonore général pour me fissurer plus sûrement les tympans. Il ne me manque plus que la boule à facettes !

- Ouf ! J'ai beaucoup bu ! Si ça continue je vais vomir !
- Ah non ! Laissez-moi m'arrêter s'il vous plaît !
- Mais non ! Je déconne ! Allez-y, roulez ! Me dit-elle !

De l'escalade dans ma voiture passe encore mais vomir, certainement pas ! Ah ça non ! Elle est très agitée et heureusement que nous sommes presque arrivés. Nous roulons maintenant dans les Cinq Avenues, quartier du 4ème arrondissement. C'est-à-dire tout près de la rue Espérandieu. Je longe les grilles du Palais Longchamp et je mets mon clignotant pour tourner enfin en direction du 15. Autant vous dire que je souhaite vivement que ma gothique sorte fissa de mon taxi et disparaisse pour longtemps.

- Combien je vous dois ?
- 11 Euros !
- Tenez gardez tout !

Elle me tend une coupure de 20 Euros ! En voilà une qui ne compte ni ce qu'elle dépense ni ce qu'elle ne gagne pas, vu son âge ! C'est sûrement l'effet retard des whisky -coca !

Il est 23h45 ! Malgré l'heure avancée de la soirée, une silhouette féminine attend ma passagère acrobate devant l'entrée. Je parie que c'est la mère. Elle prend sa supposée fille par les épaules et la tire violemment jusqu'à l'intérieur du couloir. Il me semble qu'on qualifie le procédé de « manu militari » ! Elle l'engueule sèchement et vient vers moi peut-être pour me frapper !

- Ma fille vous a réglé la course, Monsieur !
- Oui, oui, Madame ! C'est payé !
- Très bien ! Au moins ça ! ... Au revoir Monsieur !

Ouf ! Je peux m'éloigner du 15 de la rue Espérandieu pour retourner sagement à la station de Brossolette.

L'histoire de ma rencontre gothique ne s'arrête pas ici hélas, car dès le lendemain matin, vers 10h30, le speaker me donne des nouvelles fraîches de la jeune cliente, consommatrice patentée de Chivas et d'Opium.

- Arthur 99 ! Vous êtes branché ?
- Oui, bonjour François !
- Bonjour Arthur ! Vous pouvez noter un numéro de téléphone ?
- Oui ! Je suis prêt !

Et François me confirme que c'est bien la jeune cliente d'hier soir qui pense avoir oublié son portable dans ma voiture.

- C'est urgent Arthur ! Appelez-là tout de suite ! Me dit-il avec son accent marseillais à découper à la tronçonneuse.
- Ok ! J'appelle maintenant !

Je suis stationné à Chutes-Guigou et fais le numéro de portable que je viens de noter sur mon petit bloc Rhodia.

- Bonjour Mademoiselle ! C'est le taxi !
- Bonjour Monsieur ! Je pense que j'ai oublié mon portable hier soir dans votre voiture ! Vous vous souvenez de moi ?
- Absolument ! Comment pourrais-je vous oublier !

Ma remarque spontanée est légitime car la jeune gothique est la première cliente à avoir escaladé mon fauteuil passager comme un vulgaire obstacle disposé sur un parcours du combattant. Mon taxi n'a jamais été l'annexe d'un terrain militaire et encore moins une salle d'entraînement pour ninja.

- Vous pouvez regarder si vous le trouvez, s'il vous plaît ?
- Mais j'ai déjà regardé ce matin Mademoiselle ! Quand j'ai fait la propreté de la cabine !

Tous les matins, avant de démarrer mon activité, je fais le tour du véhicule pour faire un toilette extérieure et intérieure légère. Et si c'est nécessaire, je prends un peu plus de temps pour la nettoyer en profondeur. Ce matin, j'ai secoué les tapis de sol et dépoussiéré le tableau de bord.

- Monsieur, je suis sûr que j'ai oublié mon portable dans votre taxi !
- Je vais jeter un coup d'œil, encore une fois ! Restez en ligne !

Je sors de mon Octavia à la recherche de ce fichu portable et commence à fouiller sous les fauteuils et à l'intérieur de la banquette arrière. Bien évidemment, rien ne traîne pas même la moindre pièce de monnaie.

- Allo ! Mademoiselle ?
- Oui ! Vous l'avez trouvé ?
- Non, Mademoiselle ! J'ai encore regardé, il n'est pas dans ma voiture !
- Bon ! Soupire-t-elle ! Merci quand même !

Je savais que je ne le trouverais pas puisque je suis persuadé que son portable n'est pas dans ma voiture.

Je reprends donc mon travail jusqu'à la pose de midi trente. Je rentre chez moi dans le 13^{ème} arrondissement pour déjeuner et je redémarre vers 14h00 comme d'habitude.

- Arthur 99 ! Arthur 99 ! Patrick ta radio est allumée ?
- Oui ! Bonjour Guy !
- Tu as toujours le numéro que t'a donné François, ce matin ?
- Pour de bon ? Il faut que je la rappelle ?
- Elle n'arrête pas de téléphoner au réseau ! Elle est en tempête ! Elle m'a escagassé le teston !

Guy n'a pas l'accent typique de François mais il a une façon de s'exprimer qui le rapproche davantage de l'univers d'Alphonse Daudet que de celui de Jean d'Ormesson !

- Ca va Guy ! Je m'arrête et je l'appelle !
- C'est bien Patrick ! Et ne te casse pas la cafetière !

Dès que j'immobilise mon Octavia à Chutes-Guigou, je compose le numéro de la descendante de Nosfératu sur mon portable.

- Oui, bonjour Mademoiselle ! C'est le taxi !
- Ah ! Merci de me rappeler ! Vous l'avez trouvé ?
- Mais non Mademoiselle ! Je vous ai dit qu'il n'est pas dans ma voiture !
- Il y est Monsieur ! Il y est !

Je fais comprendre à la gothique de mes deux et entêtée comme pas trois qu'elle commence à m'agacer. Même si je ne lui en donne pas l'impression, je travaille moi dans ma voiture. Je n'ai pas le temps de consacrer le moindre laps de temps à la recherche d'un portable fantôme !

- Maintenant, ça suffit Mademoiselle ! Je n'ai pas votre téléphone ! Ce n'est pas la peine de me rappeler !
- Très bien ! Monsieur ! Au revoir !

Je la trouve trop sûre d'elle et sa certitude me perturbe. Aurait-elle raison ? Son portable est-il dans mon taxi ? Oui ou non ? Je veux en avoir le cœur net et je sors de ma voiture pour fouiller efficacement à l'arrière et sous les deux fauteuils « avant ».

J'avance au maximum le fauteuil passager et je passe derrière en me mettant pratiquement à plat ventre comme si je souhaitais plonger sous la moquette. Je fouille, je cherche, je m'écrase au ras du sol et je tends le bras droit sous le siège passager. Je tâte, je tâtonne, je palpe et tout ça sous le regard de quelques riverains de la station qui se demandent certainement ce que je suis en train de chercher avec autant d'acharnement. Et soudain, eurêka ! Je ne suis pas dans la baignoire d'Archimède mais j'ai trouvé ! Le portable est là, coincé à l'intérieur de l'un des rails de fixation du fauteuil passager.

Je n'ai jamais vu de portable aussi petit ! Il est à clapet et moins grand qu'une petite boîte d'allumettes ! Il faut le voir pour le croire ! Je me redresse lentement car je suis resté assez longtemps dans une position inconfortable pour ressentir quelque douleur dorsale et le sang monté à la tête ! Me voici debout pour pouvoir refermer la portière arrière droite de mon véhicule. Je rappelle immédiatement la propriétaire de ce minuscule bidule.

- Oui, Mademoiselle ! C'est le taxi ! Je vous rappelle pour vous signaler que je viens de trouver votre portable !
- Oh merci beaucoup ! Quand allez-vous me le ramener ?
- Vous êtes au 15 Espérandieu en ce moment ?
- Oui ! J'y suis jusqu'à 18h00 !
- Eh bien, je vais vous le rapporter dans le courant de l'après-midi !
- Merci, Monsieur ! Merci beaucoup !

Il aurait été facile de le trouver si cette saloperie d'appareil avait eu la sagesse de rester allumé mais il était éteint et donc impossible à quiconque de le faire sonner. Vers 17h00 je ramène le mini-portable à sa propriétaire qui me remercie chaleureusement et me donne 10 Euros d'indemnité de déplacement alors que je ne lui ai rien demandé. Malgré son univers noir, la gothique a du savoir-vivre !

Elle est à jeun, plutôt jolie mais habillée dans la même teinte qu'hier soir et maquillé comme un as de pique. Elle est grimée pour Halloween ! Il ne lui manque qu'une citrouille pour que le décor adéquat soit planté. Quelle drôle de couleur pour passer le plus clair de son temps ! Décidément, pas de quoi faire un roman avec du gothique !

PAPIER ET CRAYON !

Tous les matins que le Bon Dieu crédite à mon compte vital, je démarre avec un optimisme à tout casser ! En effet, j'imagine monts et merveilles et notamment la course qui pourrait me conduire – pourquoi pas – à plusieurs centaines de kilomètres de mon point de départ. On a le droit de rêver ! Non ?

Plus raisonnablement la destination que tous les taxis souhaitent rallier au moins une fois par jour, c'est l'aéroport Marseille-Provence. C'est une grande classique, c'est vrai ! Mais en général on aime tous « monter à l'avion » même s'il y a forcément mieux, beaucoup mieux !

Notre réseau est très demandé par les Inter-Mutuelles-Assistance et les grandes compagnies d'assurances font régulièrement appel aux taxis dans le cadre de leurs contrats d'assistance aux personnes et des rapatriements toutes distances et de tous poils.

Ces courses-là, aussi nombreuses que variées, nous permettent parfois de doubler la recette journalière voire davantage.

Il est 09h45 et comme d'habitude je bulle à l'une de mes stations préférées : Non, pas à Chutes-Guigou ! Ce matin je suis encore à Brossolette.

Nous sommes le 17 décembre et Météo France avait prévu le froid. Ses prévisions étaient bonnes : je suis obligé de démarrer régulièrement mon moteur pour profiter du chauffage. Comme on dit en de pareilles circonstances : on se les caille ! Ah je n'aime pas l'hiver ! Je déteste cette saison ! Je préfère cent fois l'été, le soleil et la chaleur ! Mais on n'a pas le choix et puis soyons honnêtes, dans notre région nous sommes privilégiés. Les hivers ne sont pas véritablement rigoureux sauf quand le mistral a la mauvaise idée de souffler. Ce matin j'ai de la chance, le mistral est en grève.

- J'ai une voiture à Bois-Lemaître ? ... Est-ce que j'ai une voiture à la station de Bois-Lemaître ?

Notre radio vient de se réveiller avec l'ami Guy aux manettes ! Personne ne répond à l'appel de notre speaker plus rural que jamais.

- J'ai une voiture à Brossolette ?
- Oui Guy, bonjour !
- Arthur 99, bonjour ! Patrick, tu vas bien ?
- Ca va Guy ! A part le froid dans la voiture !
- Mets un bûche, tu auras chaud au teston ! Ca ira mieux, tu verras !

La voix de notre speaker est chaleureuse et ses intonations pagnolesques mettent du cœur au ventre à tous les chauffeurs du réseau.

- Arthur 99, papier et crayon !
- Je suis prêt, Guy !

C'est toujours le suspens à l'annonce de ces trois petits mots magiques : papier et crayon ! L'énoncé de cette phrase laconique, ne nous garantit pas forcément une destination lointaine et une entrée fiduciaire enviée par quelque marchand de biens mais la probabilité pour que la course soit intéressante est assez forte. J'attends donc la suite armé de mon stylo et de mon petit bloc Rhodia chauffés à blanc. Le froid et l'attente des coordonnées de l'assuré sont à deux doigts de me faire trembler de ma barbe jusqu'aux orteils !

- Arthur 99 ! Vous êtes là ?
- Oui Guy ! Je suis là !
- Désolé Patrick, mais il y a un petit contre-temps ! Tu peux poser le papier et le crayon !
- J'attends, j'attends !

Je suis prêt à attendre même une demi-heure si la course me mène en dehors de Marseille ! Je redémarre mon moteur pour mettre une « bûche » comme l'a suggéré intelligemment notre speaker.

Un collègue vient d'arriver à la station et immobilise sa voiture derrière ma Skoda. Je le connais bien : c'est Jean-Yves au volant de sa vieille Mercedes 300 noire presque inusable mais vieille comme Hérode ! Habituellement, nous nous croisons à la station des 5 avenues, je suis donc étonné de le voir ici ! Comme toujours il reste à l'intérieur de son véhicule au lieu de venir me saluer. Il est un peu spécial à l'instar de quelques chauffeurs de taxi boudeurs !

- Arthur 99 ! Arthur 99 !
- Oui Guy !
- Je ne t'oublie pas Patrick ! Ne t'inquiète pas !
- Pas de souci ! J'attends !

Bien évidemment j'attends ! Et j'attends de pieds fermes la course qui tarde à se préciser. Où va-t-elle me mener ? Mystère ! Mais ça peut valoir le coup !

Un petit miracle se produit ! Mon collègue bloqué dans son antique Mercedes ouvre la portière et sort de son taxi. Il vient vers moi et je baisse ma vitre.

- Salut Patrick !
- Bonjour Jean-Yves !
- Tu es sur une course je crois ! C'est ça ?
- Oui ! Je crois que c'est une IMA ! On va voir !
- Je m'annonce alors !
- Oui, oui ! Tu peux t'annoncer !

Ce chauffeur n'est pas très causant mais il n'est pas non plus antipathique. C'est un petit malin dans son genre car même s'il ne me l'a pas dit ouvertement, je le sais suffisamment roublard pour être venu à Brossolette uniquement parce qu'il a compris que je suis seul et bloqué jusqu'à nouvel ordre par la course lancée voici quelques minutes à la radio.

- Arthur 99 ! Vous êtes prêt ?
- Oui, Guy !

Je note le numéro de dossier, l'identité du client et le lieu où il se trouve actuellement. C'est effectivement une course IMA Inter-Mutuelle-Assistance. Je dois le prendre en charge au 5 chemin de Fondacle à la jonction des 12^{ème} et 13^{ème} arrondissements. Ce n'est pas loin. Je pense être là-bas en moins de 10 Minutes.

- Patrick, désolé mais nous n'avons pas la destination exacte de ce monsieur. C'est lui qui t'indiquera où tu dois le mener !

- Ok, Guy ! C'est bon j'y vais !
- Et bonne route, Arthur 99 !

C'est bien joli de me dire « bonne route » mais je ne sais même pas où je vais exactement. Tant pis. On verra bien. Je pars la fleur au fusil, à l'aventure comme dans un film, en direction du chemin de Fondacle.

Mon réservoir est plein donc de ce côté-là, pas de souci, je peux conduire mon client même à Nice si c'est nécessaire, ou même en Italie ! Il est 10h30 et je fonce vers le client grâce à qui je vais peut-être réaliser la course de l'année ! Quand je dis « je fonce », c'est façon de parler car je suis toujours respectueux de la vitesse limite de 50 kilomètres à l'heure autorisée en ville.

Je suis tout excité car je sens que c'est mon jour de chance. Je sens que je vais faire un « extérieur ». Je vais enfin quitter Marseille pour me rendre quelque part dans la région, dans une campagne reculée du Sud-Est ou mieux encore, dans un bled perdu de la Creuse !

A la radio, j'entends que Jean-Yves vient de s'annoncer à Brossolette.

- Bruno 17, vous allez à l'entrée principale du Palais Longchamp ! Ca monte à l'avion, Jean-Yves !
- Merci, bien !

Mon collègue à la Mercedes noire numéro 117 a eu raison de s'arrêter à ma station car le voilà assuré d'empocher au moins 50 Euros ! Il doit être content ! Décidément on a de la chance tous les deux : lui, il monte à Marseille-Provence et moi, je m'en vais pour l'inconnu ! Peut-être dans le Nord en express ou pour les Charentes ! Cette course va être pour moi la surprise du chef !

- Arthur 99 !
- Oui Guy
- Le client vient de nous appeler ! Il vous attend à l'intérieur à cause du froid ! Quand vous arrivez, vous klaxonnez !
- Merci, Guy !

Quel suspens ! Quelle mise en scène ! Je sens qu'aujourd'hui je vais manger tard ! Tant pis ! Même si je suis loin, je prendrai un repas dans un petit restaurant du patelin où nous allons atterrir. J'approche du 5 chemin de Fondacle. Cette voie est étroite mais la partie supérieure est à sens unique. A ce niveau, c'est une pente assez raide que je dois négocier prudemment pour ne pas louper ce sacré numéro 5. Je ralentis, ça y est j'y suis ! Zut ! Je ne vois pas le client. C'est normal ! Il est resté à l'intérieur à cause du froid !

Je klaxonne comme me l'a conseillé mon speaker. Le client ne m'entend pas ! Je klaxonne encore ! Si le client ne sort pas maintenant je vais être grillé comme une chipolata car j'aperçois une automobile dans mon rétroviseur et malheureusement à l'endroit où je me suis arrêté, on ne peut pas passer à deux voitures ! Je klaxonne encore une fois en insistant sur mon avertisseur. Le client ne sort toujours pas !

L'automobile est derrière mon Octavia et c'est à moi à présent que s'adresse la puissante corne de brume de l'automobiliste impatient ! Forcément, je le gêne !

- Et merde ! dis-je en colère.

Je suis obligé de décrocher et de faire le tour du lotissement. C'est la poisse ! Ce n'est pas bien grave ! Je vais revenir rapidement. Je file et descends le chemin de Fondacle pour faire le grand tour par le boulevard de la Comtesse. Je suis fébrile, stressé mais très optimiste !

- Arthur 99 ! Arthur 99 ! Patrick tu m'entends ?
- Oui, Guy !
- Le client vient de nous appeler parce qu'il t'a vu partir et il ne comprend pas pourquoi !
- J'ai klaxonné, mais il n'est pas sorti ! Voilà pourquoi, Guy !
- Je m'en doutais ! Encore un qui doit être fatigué du teston !

Me revoilà dans le chemin de Fondacle. Cette fois-ci, il ne faut pas que je rate le client. J'arrive devant le 5 ! Je le vois avec un petit sac à dos enroulé à une épaule et une casquette grise sur la tête. C'est curieux qu'il ait aussi peu de bagages pour aller aussi loin. Dans très peu de temps j'en saurai tout car il va tout me dire.

- Bonjour Monsieur !
- Bonjour ! J'ai eu un peu peur quand je vous ai vu partir !
- J'ai klaxonné mais vous ne m'avez pas entendu !
- L'essentiel c'est que vous soyez là ! ... J'ai un petit problème ! Me dit-il en s'asseyant sur la banquette arrière.
- Que vous arrive-t-il ?
- J'attends que l'assurance me rappelle pour me dire exactement où vous devez me conduire ! Je suis désolé ! Ceci dit, ils sont longs pour me donner cette information !
- Ne vous inquiétez pas, on va attendre, mais pas ici ! Je préfère aller en bas où le chemin de Fondacle est un peu plus large.
- Ca va pour moi ! Je vous suis !

Que de problèmes pour réussir à faire une très belle course. Je trouve un passage large et je m'y arrête pour permettre à l'assuré de recevoir son coup de téléphone. Je profite de cette pause pour vérifier mes espèces sonnantes et trébuchantes : j'ai un peu plus de 65 Euros. Tout va bien et puis on ne sait jamais, selon l'endroit où je risque de me retrouver, en région parisienne par exemple, je réglerai le restaurant avec ma Carte Bleue pour garder un peu de liquide sur moi. Le portable de mon client sonne enfin.

- Oui ! Oui ! C'est moi-même ! Oui ! C'est ça ! Hum ! Oui ! Bon ! ... Très bien ! Au revoir !

Quand vais-je savoir où je dois mener ce sympathique client ? Je ne sais pas où se trouve le reste de ses bagages mais pour le moment il n'a que ce petit sac à dos. Il est vêtu d'une magnifique veste polaire grise assortie à la casquette.

- Bon ! Alors finalement vous ne me conduirez pas chez moi à Toulouse mais chez ma sœur à Marseille. Vous connaissez le quartier de Bois-Lemaître ?
- Pour de bon ? Vous allez à Bois-Lemaître ?

- Oui ! C'est un peu compliqué ! Ma première destination était Toulouse mais finalement on s'est organisé autrement ! Alors vous me conduisez au 35 avenue Jean Compadiou, quartier Bois-Lemaître ! Vous connaissez ?

Si je connais ! Il me demande si je connais Bois-Lemaître ! La montagne accouche finalement d'une souris ! Tout ce tapage pour une « planche » qui fera à peine 10 Euros ! Quelle guigne ! Aujourd'hui ce n'était pas mon jour et je pense que j'aurais dû rester au chaud dans mon lit !

Nous partons donc pour le quartier de Bois-Lemaître et franchement je regrette d'avoir autant de gazoil dans mon réservoir. Le plein me permettait d'aller à Nice ou ailleurs ! Mais bordel de merde, pas dans le 12^{ème} arrondissement ! Ah ce satané réservoir bourré de diesel ! En effet, l'avenue Jean Compadiou et à cinq ou six minutes de l'endroit où nous étions stationnés. Belle affaire ! Je comprends maintenant pourquoi le client est léger comme un papillon et pourquoi il ne cambale en tout et pour tout que ce petit sac à dos ridicule. Il pourrait très bien aller au 35 Jean Compadiou à pieds ou en trottinette ! Il lui faut un taxi à ce con ! C'est vrai qu'il est mince mais je pense que ça lui aurait fait énormément de bien d'y aller en marchant !

Soudain je pense à mon collègue Jean-Yves qui a pris l'aéroport. J'ai vraiment l'impression d'avoir été escroqué par mon réseau, par Guy et par le client ! Enfin par tout le monde ! Ah oui ! Je suis le dindon de la farce !

- Je suis content pour vous ! Ca vous permet de rester dans le secteur et de retourner à la station la plus proche, j'imagine ! Me dit le client.
- Oui ! Si on veut ! Mais j'aurais bien aimé vous conduire à Toulouse !

L'assuré à la casquette grise enfonce le clou d'un dernier coup de marteau ! Il est évident que les deux kilométrages sont aux antipodes ! Nous sommes déjà arrivés à destination. L'avantage immédiat, c'est que mon réservoir est toujours plein comme un œuf alors que si j'étais parti pour la Haute Garonne, il aurait fallu peut-être que je repasse à la pompe pour revenir à Marseille. C'est une maigre consolation quand je pense au trajet Marseille-Toulouse ; ces deux villes sont distantes d'environ 400 kilomètres alors que du chemin de Fondacle vers le quartier de Bois-Lemaître je n'ai pas dû mettre plus de 7 minutes. Vous comprenez aisément que ma recette n'aurait certainement pas été la même ce soir si nous étions partis pour la ville rose ! Putain, quand j'y pense !

En résumé, pas de bol et ras le bol ! Vraiment pas de bol ! Et en plus l'aéroport me passe sous le nez ! Ah non, pas de bol !

Le client signe le bon que je viens de remplir devant lui et je lui donne l'exemplaire carboné. Moi qui misais sur la course de l'année, le transfert en or, le déplacement à plus de 600 Euros, je viens de terminer le transport maudit, la course en bois, la bien nommée « planche pourrie » ! Oh putain quand j'y pense !

Il faut que je me calme ! Il est à peine 11h20. Non seulement j'ai le temps de retourner à Brossolette pour faire une coursette mais je vais pouvoir déjeuner tranquillement chez moi ! Entre le hors-d'œuvre et le fromage je calculerai avec amertume les économies réalisées en mangeant à la maison pendant ma pause de midi trente.

Et puis soyons lucides, ingurgiter un cassoulet avant de reprendre la route n'est pas franchement recommandé aux conducteurs qui craignent les désagréments d'une crise d'aérophagie.

VINI, VIDI, VOMIS ?

Exercer mon métier la nuit, c'est être souvent confronté aux abus d'alcool et à leurs méfaits sur la clientèle. Les gros buveurs se laissent aller puisque les « taximen » sont là pour les ramener chez eux. Et les états d'ébriété rencontrés à présent sont beaucoup plus avancés que dans les années 70 ou 80. En effet, la législation est montée en sévérité. La Loi routière aime de moins en moins les descentes de bières et de vins ; il est donc préférable de ne pas prendre le volant après une soirée trop arrosée pour ne pas perdre ses points ou son précieux papier rose. Désormais, si on compte picoler tout son sou, mieux vaut prévoir un retour en taxi pour rejoindre ses pénates.

Moi aussi j'ai droit de temps en temps à mon petit transport d'alcooliques mondains, d'ivrognes occasionnels ou d'imbibés pompette ! Je déteste les excès en tous genres mais il faut bien travailler alors j'accepte de temps en temps d'en reconduire un ou deux à la maison en prenant toujours le risque d'une ouverture de portière intempestive, d'un vomissement incontrôlable ou d'une discussion incohérente voire agressive. Face à ce fléau des temps modernes, j'essaie malgré tout de relativiser et de garder un fragment de sourire jusqu'à la livraison des « colis » nocturnes encombrants.

L'histoire que je vais vous raconter maintenant démarre aux Mobiles, nos emplacements tracés tout en haut de la Canebière. Cette station de taxis est l'une des plus fréquentées de jour comme de nuit. Bien placée en centre ville, nous y avons huit places réservées. A cet instant, je suis le premier et me prépare à accueillir le prochain pèlerin en espérant qu'il soit clean. Mais il est 23h30 l'heure des gosiers aux renvois hépato-avinés !

Nous sommes six à « buller » et bien-sûr les radios sont toutes allumées pour doubler ou tripler nos chances de dégager la piste dans les meilleurs délais.

J'aperçois deux personnes qui se dirigent vers nous en se tenant épaule contre épaule. En fait c'est un couple, peut-être mari et femme ! A les voir avancer ainsi, j'ai du mal à repérer laquelle de ces silhouettes soutient l'autre ! Pour la sobriété ce coup-ci je peux repasser !

- Bonsoir Messieurs ! Qui part le premier ? Demande prudemment la dame avec une élocution normale.
- C'est moi, Madame ! Bonsoir ! dis-je, un peu inquiet.
- C'est pour mon frère ! Il faut le conduire à la Busserine ! Je vous paie la course maintenant pour éviter les problèmes !

Déjà, de quels problèmes parle-t-elle ? Il est évident que l'homme, malgré son costume, n'est pas en état de rentrer chez lui avec sa voiture ou en bus et encore moins à pieds ! Il a forcé sur la bibine ou les alcools forts, ça se voit et ça se sent. Le frangin reste debout comme amarré par miracle à la sœurlette et il tangué sur ses fragiles appuis !

- Tenez ! J'ai 15 Euros ! Ca suffit ?
- Oui ! Ca suffit, Madame ! Mais est-ce que vous me garantissez qu'il ne va pas vomir dans ma voiture ?
- Non ! Ca non ! Il ne va pas vomir ! Regardez, il dort debout presque ! Me dit-elle en croyant me rassurer.

C'est un des risques que nous prenons quand nous laissons monter ce genre d'individus à l'alcoolémie foudroyante et à la démarche fantomatique. Quand le client vomit dans un taxi, c'est presque une catastrophe car le nettoyage s'impose

immédiatement et les odeurs sont très difficiles à éliminer. Les chauffeurs ont l'habitude de dire que si un client se laisse aller à ce genre de débordement, la nuit est fichue car le lavage intérieur est long et méticuleux pour pouvoir reprendre le travail dans les meilleures conditions.

En général, si la personne ne tient pas debout et si elle n'est pas capable de s'asseoir correctement, les chauffeurs la refusent et ils sont dans leur droit le plus strict.

Le cas qui nous préoccupe me fait hésiter longuement avant de dire « oui ». La gentillesse de la sœur et le paiement d'avance font la différence. Ai-je tort d'accepter ? Je ne le sais pas encore.

- Monsieur, je vous en prie ! Il ne vomira pas dans votre taxi ! Prenez-le et conduisez-le chez lui !
- Madame, il ne tient pas debout ! Vous savez, ça ne me donne pas l'envie de le prendre !
- Je sais Monsieur ! Il est fatigué ! Vous le voyez bien !
- Non, il n'est pas fatigué, il est ivre ! Ce n'est pas la même chose ! Surtout pour nous ! dis-je à la brave dame.
- Monsieur ! Je sais que si vous ne le prenez pas, vos collègues non plus ne le prendront pas ! S'il vous plaît !
- Moi, je vous le dis tout de suite, c'est non ! Je ne le prends pas dans ma voiture ! Lui confie Jean-Pierre catégorique, le visage mince et sévère.

En effet, j'ai une grande responsabilité. Je sais que si je refuse de prendre cet « imbibé » pour ne pas dire ce « noyé », aucun de mes collègues ici présents n'acceptera de le prendre à ma place. J'hésite toujours. J'ai peur du vomis et du moment où il faudra le faire sortir de mon véhicule. Dans son état, le temps que je conduise ce client « ivre mort » ou presque à l'endroit que m'indique son adorable soeur, il me faudra le décharger devant sa porte comme un vulgaire bagage ! Enfin ! J'accepte de le prendre malgré sa corpulence car le bonhomme doit frôler les 100 kilos ! Ca promet ! Enfin, nous verrons bien !

- C'est bon Madame ! Je le prends !
- Merci, Monsieur ! Dieu vous le rendra !

En l'occurrence ce soir, si quelqu'un doit rendre quelque chose, ce n'est certainement pas Dieu ! C'est son frère ! J'aide cette dame apparemment désespérée à asseoir son éponge de frangin sur la banquette arrière de mon Octavia. Je boucle la ceinture de sécurité du colosse pour l'aider à tenir droit mais je ne me leurre pas : il ne restera pas longtemps assis, je le sais. Il pique déjà du nez, le bougre, comme un avion de chasse sans l'avion ! Lui, on peut dire qu'il a bu le calice jusqu'à la lie ! Mon Dieu ayez pitié de moi !

- Au revoir Monsieur, et merci !
- Au revoir Madame !

Allez, c'est parti ! Je roule dans le boulevard Longchamp en jetant un coup d'œil sur mon ivrogne de passager. Il est toujours assis, presque droit grâce à la ceinture de sécurité à laquelle il est amarré. Sa tête dodeline dans tous les sens au rythme du roulis de ma Skoda. Dans peu de temps il va s'écrouler sur son siège et c'est à ce moment-là qu'il faudra craindre le pire !

La cité de la Busserine n'est pas très loin. En principe, je vais mettre moins d'un quart d'heure pour y arriver. Mais ces 15 minutes-là vont m'en paraître trente ou quarante. Lors de ces courses réalisées à la gloire des piquettes, des grands crus et des spiritueux, il me semble que Bacchus rajoute au moins 20 secondes à chaque tour de trotteuse. Vous avez compris que transporter un homme saoul n'a rien d'une promenade de santé. C'est plus qu'un sacerdoce. C'est de l'inconscience !

- Ca va , Monsieur ? Vous m'entendez ?
- Ouaiiis ! Je ... vous ... entends !

Bravo, il arrive à communiquer ! C'est déjà ça ! Il n'est pas encore dans le coma ! Oh mais ça va venir ! J'ai surtout peur du vomis ! Nous avons tous peur du vomis ! Espérons qu'il puisse se retenir jusqu'à son portail !

Je roule à présent dans l'avenue de Saint Just. Heureusement il n'y a pas grand monde. Il est presque minuit ! Je devrais arriver dans dix minutes !

- Ca va, Monsieur ? Vous m'entendez ?

Hélas, plus de réponse ! Le stress me gagne car mon apéro-man vient de passer un nouveau stade : celui de la surdité éthylique. Son tympan doit vibrer mais le cerveau ne le sait plus ! La connexion est rompue. Le menton du client touche sa poitrine et il se penche peu à peu sur le côté gauche ! C'est terminé ! La ceinture de sécurité ne le tient plus assis et le roulis de mon Octavia le couche définitivement sur la banquette arrière.

Ca y est, il vient de franchir le stade 3 du passager alcoolisé : le client devient colis ! Il est silencieux mais toujours dangereux car il est capable de vomir sur ma sellerie sans même s'en apercevoir. Le cerveau est déconnecté mais pas l'estomac !

Nous roulons maintenant dans l'avenue Corot. Il n'y a personne et j'espère que j'arriverai avant que Maître Gastrique ne décide de plaider en ma défaveur en vidant son sac!

- Vous m'entendez Monsieur ? ... Vous m'entendez ?
- Ouaiiiis !

Dieu est avec moi ! L'ivrogne m'a entendu ! Dans son état, c'est extraordinaire. Alors je suis peut-être sauvé ! Il ne vomira pas dans mon taxi, mais dehors sur le trottoir ! J'ai encore deux ou trois minutes à souffrir et à subir cet intolérable suspens.

- Vous m'entendez, Monsieur ? Oh, oh ! Vous m'entendez ?

Je crois que c'est fini. L'alcool a fait son œuvre ! Même les tympanes sont alcoolisés ! Le « coma » arrive en courant ! Quelle misère ! Comment peut-on se mettre dans des états pareils hors de chez soi et en public ?

Je passe à proximité du « Carrefour le Merlan ». Nous ne sommes plus très loin et mon pochard de client est désespérément couché tout en restant enroulé dans sa ceinture de sécurité. Il est devenu mi-homme mi-bagage !

- Oh ! Monsieur ! Oh, oh ! Vous m'entendez ?

Aucune réponse. Je suis en train de rouler entre La Busserine et Le Mail. Ce sont deux des nombreuses cités marseillaises labellisées « Quartiers Nord ». Je ne vais pas tarder à m'arrêter pour laisser sortir mon client. Enfin, quand je dis « laisser sortir », je m'avance imprudemment car selon moi, il ne sortira pas tout seul. Il va falloir que je le décharge, sa moitié d'homme ayant disparu au profit de sa moitié bagage. Il devient maintenant une colossale malle des Indes à part entière !

J'arrive sur la grande esplanade où doit se situer son entrée. Je ne sais pas comment cet ivrogne va pouvoir accéder à son portail. Je ne me sens pas de le porter et d'ailleurs il me serait impossible de réaliser un tel exploit.

J'immobilise ma Skoda et j'éteins prudemment le moteur. Je sors de mon taxi, fais le tour et ouvre la portière arrière droite. Le client est vautré sur ma banquette et empaqueté dans sa ceinture de sécurité que je déboucle très difficilement en raison du gabarit de celui qui est arrivé à destination mais qui devrait être treuillé par un Bobcat, un Hiab ou un Mécacalac !

- Eh ! Monsieur ! On est arrivé ! Oh, oh ! On est arrivé !
- Aaah ! Laissez ! Lais ... sez ! Je vais ... me ... lever !
- Vous allez y arriver, vous croyez ?

Tu parles ! Je me demande comment il est arrivé à articuler trois mots ! Il porte une petite sacoche en bandoulière que je n'avais même pas remarquée quand il est arrivé à la station des Mobiles accroché à sa sœur.

- Allez, Monsieur ! Venez ! On va sortir !
- Ouaaais !

Je ne sais pas comment je vais faire pour le remettre sur ses quilles puisqu'apparemment l'individu ne sait même plus où sont passées ses jambes ! J'ai l'impression qu'il les cherche ! A présent, comment le faire sortir ?

- Asseyez-vous, Monsieur ! Asseyez-vous !
- Ouiii ! Merciii ! Vous êtes ... gentil !
- Allez ! Sortez les jambes ! Allez-y ! ... En voilà une ! Allez, sortez l'autre ! Non pas celle-ci ! L'autre jambe ! C'est bien !

Heureusement, il vient de retrouver les deux ! J'ai de la chance de ne pas avoir transporté un poulpe ! Ivrogne ou pas, ce type n'a que deux jambes ! Il est maintenant assis et penché en avant. Dans un formidable sursaut de lucidité, il vérifie si sa sacoche est toujours pendue à sa carcasse avinée.

- Combien ... combien je vous dois ?
- Rien du tout ! C'est payé ! C'est votre sœur qui a payé !
- C'est vrai, çaaaaa ? Aaah ? Bien !

Ce soir on peut affirmer que l'homme-bagage est vernis ! Il est « bourré » et je pourrais empocher deux ou trois fois le prix de la course ! Mais je suis un garçon honnête et je l'aide à se remettre debout. Ce n'est pas encore gagné car il tient difficilement sur ses jambes. Son cerveau est en vrac je me vois donc obligé de le soutenir par le bras gauche. Et putain, il est lourd mon salaud !

- Vous savez où vous êtes ? Vous reconnaissez ?
- Ouaiiii ! C'est ... là-bas !

Décidément je suis bon, très bon même ! Peut-être excellent ! Je me suis arrêté où il fallait. Mais le pauvre type ne réussira jamais à traverser tout seul cette esplanade jusqu'à son entrée qui est carrément de l'autre côté. Selon moi, il y a plus de cinquante mètres entre son immeuble et nous !

- C'est ... bon, Monsieur ! Vous ... pouvez me ... laisser !
- Vous êtes sûr ?
- Ouiii !

Je suis moins sûr que lui et je marche encore une dizaine de mètres en le soutenant comme je peux par le bras gauche et il est lourd mon salaud ! Nous arrivons à la hauteur d'un lampadaire. L'homme-bagage fait davantage confiance à l'éclairage municipal qu'à son chauffeur de taxi patenté car dans un dernier élan presque héroïque, il s'agrippe au poteau métallique en l'entourant de ses deux bras et le serre comme s'il avait peur que le réverbère s'en aille en courant pour éclairer un autre secteur ou une autre épave !

- Vous ... pouvez me ... laisser ! Merci !
- Ca va aller, Monsieur ?
- Ouiii ! Merci !

Je ne me fais pas prier et retourne immédiatement dans mon taxi. Une fois à l'intérieur, je me remets en « libre » et aussitôt après je démarre le moteur en regardant cet ivrogne costumé, accroché pour l'éternité ou presque au pied du grand luminaire avec sa petite sacoche en bandoulière. Il ne bouge plus ! Il reste collé à son lumineux et filiforme confident pour lequel il s'est pris d'affection. Celle-ci devrait durer une bonne partie de la nuit.

Je fais un petit demi-tour éclair et tout en m'éloignant, je jette un dernier coup d'œil sur l'homme-bagage en perdition. Finalement, sur ce coup-là, je ne suis pas malheureux car la course s'est heureusement terminée sans que mon client alcoolique ne vomisse dans la cabine. Qui sait ? Il aura peut-être le privilège canin de pisser sur son réverbère puisqu'il est bien parti pour cuver de longues heures greffé à son pote d'infortune comme un naufragé perdu en pleine mer s'agripperait à sa bouée de sauvetage.

Il est maintenant 00h30. Je vais essayer d'en faire encore « une » ! Je choisis de m'arrêter à la station de Brossolette. Si d'aventure, j'y rencontre un collègue, je pourrai refaire le monde avec lui.

A L'OPERA, APRES L'APERU

La ville de Marseille gère 1115 autorisations de stationnement. On a coutume de dire que c'est trop. En effet, si on considère qu'il faut un taxi pour mille habitants, la cité Phocéenne ne devrait pas compter plus de 860 taxis.

C'est donc vrai : nous sommes trop nombreux ! Nous arrivons malgré tout à transporter régulièrement les mêmes clients. Ces rencontres récurrentes sont le fruit du hasard même si très souvent dans notre corporation comme dans d'autres activités, on l'aide un peu, ce foutu hasard.

Je ne fais pas exception à la règle ! Moi aussi j'aide le hasard mais à ma manière. Je fréquente assidûment six ou sept stations de la ville. J'ai organisé mon travail ainsi. Je « bulle » surtout dans les 4^{ème}, 13^{ème} et 9^{ème} arrondissements. Et si elle n'est pas trop encombrée par mes nombreux et distingués collègues, je m'arrête également à la station de la Place Castellane.

Les emplacements que j'occupe le plus souvent se trouvent dans le 4^{ème}, avenue des Chutes-Lavie à côté des Horizons Bleus la maison de retraite nouvellement sortie de terre. Mais ce n'est pas là-bas que j'ai rencontré ce couple sympathique de séniors + +. Ces deux « vieux » sont autonomes et ne sont pas concernés par les tarifs probablement bodybuildés de ces Horizons Bouchés.

- J'ai une voiture à Saint Just ? ... Est-ce que j'ai une voiture à Saint Just ? ... J'ai une voiture à Chutes-Guigou ?
- Oui Guy ! Je suis là !
- Salut Patrick ! Je savais que tu serais là !
- Bonjour Guy !
- Arthur 99, vous allez au 27 boulevard Perrin !
- Ok, Guy !

Mon speaker préféré ! Sa voix est reconnaissable entre mille ! Il m'a surnommé le maire de la station de Guigou parce que j'y reviens très souvent dans la journée. Le 27 boulevard Perrin est une adresse familière : ce couple de séniors y habite une jolie petite villa voisine du théâtre du Moulin.

Pour m'y rendre, il me faut moins de 5 minutes. Je m'arrête devant le portail que mes clients sont déjà en train d'ouvrir. Il est 9h15.

- Bonjour Monsieur ! Je savais que c'était vous, maintenant je connais votre numéro ! C'est la troisième fois, je crois ! Me dit amicalement le mari !
- Bonjour Messieurs Dames ! C'est exact ! Moi aussi je connais votre numéro ! Le 27 Perrin je sais que c'est vous !

Le petit bonhomme m'offre un léger sourire tout en aidant son épouse, plus grande que lui, à s'asseoir sur la banquette arrière de mon Octavia. Ils ont soufflé tous les deux leurs 80 bougies et soignent de sérieux problèmes de santé.

- Où allez-vous ce matin ?
- Ah ! Mon pauvre Monsieur ! Devinez ! Me lance le mari.
- Vous allez à Sainte Marguerite ou à La Timone !
- Vous avez gagné ! On va cueillir les marguerites ! Me répond-il avec le sourire !
- Allez ! C'est parti !

Je vais mettre une petite demi-heure pour les conduire à cet hôpital. C'est agréable d'avoir ce monsieur et cette dame dans ma voiture ; en effet ils sont toujours de bonne humeur. Ils sont malades tous les deux et ils prennent toujours le taxi pour se rendre chez leurs médecins respectifs. L'alternative est d'une simplicité enfantine puisqu'ils n'ont que deux destinations possibles.

- Où allons-nous ? Demande l'élégante épouse blonde.
- A l'hôpital !
- Pourquoi ? Poursuit-elle.
- Pour toi, ma chérie ! Pour ta consultation !
- Ah !

Quand nous allons à la Timone, je sais que c'est pour lui. On le suit pour des problèmes cardiaques. Aujourd'hui ils ont besoin de mon taxi pour honorer la consultation de la dame. Celle-ci est traitée pour la maladie d'Alzheimer.

- J'espère qu'un jour je pourrai vous conduire ailleurs que dans un hôpital !
- Pourquoi ? Où voudriez-vous nous mener ?
- N'importe où ! Je ne sais pas, moi ! Au cinéma, à la gare Saint Charles ! Peu importe !
- Peut-être un jour ! Qui sait ? On verra ! Me répond le mari en souriant.

Nous sommes maintenant sur la Rocade du Jarret. Plus exactement nous roulons sur la première partie : le boulevard du Maréchal Juin. Ensuite notre grande artère transversale change trois fois de nom. Elle s'appelle tour à tour Françoise Duparc, Sakakini et Jean Moulin.

- Où allons-nous ? Demande une nouvelle fois, l'élégante épouse.
- Tu le sais ! On va à l'hôpital ! Répond le mari !
- Ah ! Et pourquoi ?
- Pour toi, ma chérie ! Pour ta consultation !
- Ah ! Bien !

Heureusement, nous avons les couloirs de bus ! Ces bandes de goudron spéciales réservées aux transports en commun nous rendent la Rocade du Jarret plus comestible ! Nous les utilisons car nous bénéficions d'une dérogation. Comme d'habitude cette artère marseillaise est particulièrement encombrée. Si pour se rendre à Sainte Marguerite, il y a de nombreuses solutions routières, moi j'aime celle-ci. Vous l'aurez compris, cet itinéraire n'est pas le seul possible mais c'est presque toujours le chemin que je préconise.

- Et vous, Monsieur ! A la Timone vous y allez quand ? Demandé-je ?
- Oh ça ne va pas tarder ! Je crois que j'ai mon rendez-vous dans quinze jours ! J'aimerais bien que ce soit vous qui veniez nous chercher !
- Ca sera peut-être moi ! On verra ! Vous savez, je rôde très souvent dans votre secteur ! La preuve !
- Tant mieux, tant mieux !

Nous passons à présent devant l'hôpital de La Timone. Le mari connaît très bien cet établissement puisqu'il y fait un pèlerinage tous les deux mois. Parfois le hasard fait bien les choses et pour ses deux derniers examens en cardiologie, c'est moi qui les avais conduits.

- Et vous Madame ! Comment allez-vous ?
- Oh ! Très fatiguée ! Mais on fait aller ! Me dit-elle en souriant.
- Eh, je m'en doute !
- Mais où va-t-on ? Demande-t-elle à son époux.
- Tu le sais très bien, on va à l'hôpital !
- Et pourquoi on va à l'hôpital C'est pour toi, pour ta consultation ! Lui rétorque-t-il.
- Ah !

Ce matin le rendez-vous de la dame est fixé à 10h00. Nous sommes dans les temps puisqu'il est 9h40 et nous entrons dans le quartier de Dromel.

- J'ai calculé que 9h15 pour le taxi c'est parfait pour être sur place à 10h00 ! Avance le petit mari.
- Oui ! Trois quart d'heure, c'est impeccable ! Et comme ça vous n'attendez pas trop longtemps ! Et votre dame est contente de Sainte Marguerite ?
- Ben ! Vous savez, cette maladie est encore mal connue ! Alors il faut bien se contenter du traitement qu'on lui donne !
- Mais où va-t-on ? Demande encore l'épouse distinguée.
- On va à l'hôpital !
- Et pourquoi on va à l'hôpital ?
- Tu le sais ! C'est pour ta consultation ! Pour la tête !
- Ah !
- Comment tu te sens ? Demande le mari à sa radoteuse moitié.
- Ca va ! C'est bien de sortir un peu ! Fait-elle en soupirant.

Je suis en train d'assister à une véritable preuve d'amour car son compagnon lui répond toujours avec la même bienveillance. L'élégante dame ne sait toujours pas où elle va malgré les répétitions successives et infatigables du mari.

Nous entrons enfin dans l'hôpital Sainte Marguerite. Je fais un geste amical à l'agent de sécurité et nous passons la ligne de stop.

- Comme d'habitude, je vous laisse au grand escalier ?
- C'est ça ! Au grand escalier !

J'arrête mon taxi devant l'entrée principale. Ca y est, je passe à la caisse !

- Alors combien on vous doit ?
- 17 Euros ! S'il vous plaît !
- Tenez c'est bon ! Et merci pour votre gentillesse !
- A bientôt pour le cinéma ! Lui dis-je en rangeant le billet de 20 Euros qu'il vient de me donner.

Ils me sourient tous les deux et j'entends l'épouse qui questionne une nouvelle fois son petit mari aux cheveux bruns pour savoir où ils se trouvent et pourquoi je les ai conduits ici.

Cette maladie est abominable et même si le mariage les a unis pour le meilleur et pour le pire, je reconnais que pour le mari la vie ne doit pas être drôle tous les jours sachant qu'il a lui aussi ses problèmes de santé à supporter.

Quand je leur ai dit « à bientôt pour le cinéma », j'étais sincère car ces deux-là, j'aimerais bien les conduire – au moins une fois – ailleurs que dans un hôpital.

Quelques semaines se passent et un samedi en fin d'après-midi, alors que je me retrouve à la station de taxis du boulevard du Jardin Zoologique et que je « bulle » une fois de plus depuis une bonne demi-heure, notre speaker lance une course à la radio. Il est 18h30 quand je me prépare à saisir mon divin micro.

- Est-ce qu'il y a une voiture à Saint Just ? ... Il n'y a pas de voiture à Saint Just ? ... Est-ce qu'il y a une voiture à Guigou ?
- Moi je suis au zoo ! Fais-je ! Bonsoir Francois !
- Bonsoir Arthur 99 ! Vous m'avez reconnu ?
- C'est parce que j'ai l'oreille musicale !
- Ah, ah, ah ! Arthur 99, vous allez au 27 boulevard Perrin ! Et ne vous faites pas un tour de rein ! Tiens, encore une rime !
- Merci François !

Je suis sûr que ce sont mes deux petits « vieux » sympathiques. Mais à l'heure qu'il est, je serais étonné qu'ils appellent le réseau pour aller à l'hôpital. Je démarre pour filer dans l'avenue des Chartreux. Je serai chez eux dans six ou sept minutes. Concernant les prétendues qualités musicales de mon oreille, je tiens à préciser une nouvelle fois que l'accent marseillais de François est suffisamment épouvantable pour être reconnue par n'importe lequel d'entre nous, à part les sourds bien entendu, comme le chante Georges dans « La Mauvaise Réputation ».

J'arrive devant le 27 boulevard Perrin et, une fois n'est pas coutume, mes clients sont très longs à sortir. Je trouve ça bizarre mais j'attends patiemment.

La nuit tombe déjà sur le 13^{ème} arrondissement et le portail finit par s'ouvrir ! Je reconnais évidemment le mari et son épouse, toujours plus grande que lui, qui sont devenus des familiers de mon Octavia bleu pétrole. Mais ce soir, à ma grande surprise, ils sont vraiment « classes » ! C'est clair, ils ne vont pas non plus aux Urgences !

- Bonsoir Messieurs Dames ! Comment allez-vous ? Dis-je en sortant de mon taxi.
- Ca va ! Regardez-nous ! Dit le petit bonhomme brun.
- Vous êtes drôlement beaux tous les deux !

La dame sourit dans sa robe de soirée noire et brillante recouverte d'un magnifique châle. Le mari laisse asseoir son épouse sur le côté droit de la banquette et je referme la portière.

- Venez de ce côté ! dis-je au petit mari costumé de noir.
- Merci pour le service ! S'écrie-t-il.
- Vos tenues vestimentaires méritent au moins ça ! il faut ce qu'il faut !
- Je suis très content que ce soit vous le taxi !
- Merci pour cette délicate remarque !

Je remonte dans ma voiture et je leur confie aussitôt que je serais très étonné qu'ils aillent à la Timone ou à Sainte Marguerite étant donnés le jour, l'heure et surtout leur élégance.

- Je sais que vous allez être content ! Me dit le mari ravi.
- Pourquoi où allez-vous ?
- Figurez-vous qu'on va à l'Opéra !
- Ah bravo ! Effectivement, je suis très content pour vous !

Ma satisfaction est absolument sincère car ce couple est vraiment mignon. Aujourd'hui le mari et son épouse sont presque en bonne santé, presque jeunes presque fiancés.

- Moi qui voulais vous conduire au cinéma ou à la gare Saint Charles !
- Eh bien, tout arrive, Monsieur ! Tout arrive !
- Allez ! C'est parti ! Fais-je.
- Mais où va-t-on ? Demande l'épouse bien maquillée.
- On va à l'Opéra ! Dit gentiment le mari.
- Ah !

A 19h15, j'immobilise mon taxi devant le parvis de l'Opéra de Marseille. Je sors de mon véhicule pour ouvrir les portières à mes vieux clients « sapés » pour la circonstance. Le mari me règle la course et prend son épouse par la main. Il y a beaucoup de monde qui arrive en même temps que nous. Et je me remets au volant de ma Skoda.

- Mais où sommes-nous ? Demande-t-elle à son petit compagnon habillé avec grande distinction.
- On est à l'Opéra !
- Ah !

J'abandonne rapidement l'Hyper-Centre que je n'affectionne pas particulièrement. Je préfère le travail en périphérie mais c'est tout-à-fait personnel et très subjectif.

Je remonte la Canebière en écoutant notre radio. Il y a beaucoup de travail ce soir à en juger par le débit de parole de François notre speaker à l'accent caniculaire et aux rimes accidentelles.

Tant mieux car le samedi soir, tous les taxis étant au turbin, nous avons besoin de clarté et de chaleur humaine. Le hasard me sera peut-être favorable mais c'est l'avenir qui me dira de quelle façon je devrai refaire le monde.

CHUT ! C'EST DU SHIT !

La clientèle des taxis marseillais est aussi variée que la population peut être colorée ou que le nuancier d'un magasin de primeurs va du noir au blanc en passant par le rouge ou l'orange. Cela revient à dire que nous conduisons toutes les catégories socio-professionnelles, oui j'ai bien dit toutes et de toutes origines : les riches, les pauvres, les jeunes, les vieux, les sportifs et les malades, les gens biens sous tous rapports et les salauds, les « écolos » et les grands pollueurs, les curés et leurs grenouilles de bénitiers sans oublier les païens et les politiciens. Oui, nous transportons absolument tout le monde. Encore faut-il que ces usagers d'horizons divers soient en tenue correcte et affichent un comportement normal. Ce n'est pas toujours le cas, croyez-moi !

Dans mon taxi j'accepte aussi les animaux sans distinction de race ou de taille ; j'assure également les courses quand les ménagères ou les « ménagers » commandent une voiture pour ramener le contenu de leur chariot hebdomadaire jusqu'à leur sacro-saint frigo. Je tiens cependant à vous préciser que la dame qui s'approche à présent de mon Octavia et qui va me demander si je suis libre ne va pas faire ses achats alimentaires dans un centre commercial de taille moyenne ; elle ne poussera pas non plus son caddy dans les allées d'un hypermarché à la recherche d'une vente flash. Pourtant elle s'assoit dans mon véhicule dans le but de se ravitailler.

- Bonjour Monsieur ! Ouf, je suis contente de vous trouver !
- Bonjour Madame !
- Il n'y a pas souvent de taxis à cette station ! Comment ça se fait ?

Elle est vêtue d'un jean et d'un petit anorak blanc. Elle porte un petit sac de la même couleur que la parka coincé sous son bras gauche.

Derrière les verres de ses lunettes rouges, des cernes surplombés par un regard bleuté sympathique témoignent d'une nuit incomplète ou sexuellement mouvementée.

Nous sommes à la station du zoo dans le secteur des 5 Avenues. Il est 10h00 à la montre de ma voiture.

- Pourquoi dites-vous cela ? Vous êtes du quartier ?
- J'habite Place Sébastopol mais il n'y avait pas de taxi à la station de Foch ! C'est pour ça que je suis venue jusqu'ici ! Mais aux 5 Avenues, chaque fois que je viens, la station est déserte ! C'est normal ?
- Pourtant il y a quelques habitués dont je fais partie ! dis-je à la bavarde qui ne m'a toujours pas dit où elle doit se rendre.
- Alors vous allez me conduire à la cité Font Vert s'il vous plaît !
- Allez ! C'est parti pour Font Vert !

Cette cité est l'une des plus sombres des quartiers Nord ! Peut-être l'une des plus noires ! Elle est surtout connue pour être un véritable supermarché de la drogue, spécialisé dans le ravitaillement en haschich et en shit des drogués en tous genres, particulièrement les consommateurs occasionnels appelés innocemment « fumeurs mondains » exactement comme on parle d'alcoolisme mondain dans certaines sphères intellectuelles autorisées.

- Je vous le dis tout de suite, je vais faire mes petites courses ! Me dit-elle en souriant ironiquement.

Je comprends sans faillir ce qu'elle veut dire par « faire ses petites courses ». Je joue le vieil habitué des promenades quotidiennes dans les allées des cités sensibles comme Les Iris, La Paternelle ou La Savine. Je ne le montre pas à ma cliente, mais la destination ne me réjouit pas du tout car je sais par expérience qu'il faut non seulement rester discret à proximité des bâtiments concernés par le trafic, mais on doit aussi stationner assez loin de leurs petites affaires pour ne pas déranger les trafiquants ni éveiller les soupçons de quelque témoin lambda mal intentionné !

- Vous connaissez le bâtiment où se font les achats ? Me demande-t-elle.
- Absolument ! Mais vous savez que je ne pourrai pas rester devant l'immeuble ! Je vous attendrai un peu à l'écart !
- Oui, oui ! Je sais ! Ils veulent éviter les indiscretions ! Rajoute-t-elle.

J'apprends qu'elle est une consommatrice régulière ; elle me raconte sans aucune vergogne qu'elle « fume » uniquement le week-end. Son mari, lui, a décidé d'arrêter, mais selon elle, n'ayant que ce petit péché mignon, il est hors de question qu'elle se prive de ce petit et stupéfiant travers.

- Et, sans indiscretion, vous fumez beaucoup Madame ?
- Oh là je vais acheter une barrette, peut-être deux. Ça me coûte 20 Euros l'unité et comme ça je plane tranquillement sans gêner personne ! Et j'oublie tout ! Me dit-elle en haussant le ton de quelques décibels souriants.

Elle est sympathique cette « fumeuse » mondaine et me parle de son shit comme je pourrais lui parler de mes « Tic-Tac » menthe verte ou des « Ricola » à l'Eucalyptus de ma marraine. Je suis un peu mal à l'aise mais je fais le maximum pour ne pas qu'elle se rende compte de mon aversion envers son addiction souterraine.

- Vous habitez aussi le quartier ? Me questionne-t-elle.
- Non ! Je travaille régulièrement dans le secteur mais j'habite dans le 13^{ème} arrondissement !
- Je ne vous ai jamais vu à la station !
- J'y suis souvent mais je navigue entre la station des Chutes Lavie et celle de Saint Just ! C'est mon Triangle d'Or à moi !

- Et vous y allez souvent à la cité Font Vert ?
- Ça m'arrive de temps en temps mais pas forcément pour le ravitaillement des clients !

Elle parle bien. Je dirais même qu'elle est distinguée. Elle n'est pas la première que je vois à s'adonner au shit tout en étant d'un milieu socio-culturel apparemment très éloigné de la petite délinquance. Contraste et paradoxe n'en sont que plus inquiétants.

- J'espère que je ne vous choque pas, cher Monsieur !
- Pas du tout ! Vous savez depuis des années et des années que je fais le taxi, mes préjugés se sont gravement émoussés !

- C'est bien, c'est bien ! Répète-t-elle.

Nous arrivons sur le grand rond-point Pierre Paraf où se situe l'une des deux entrées de la cité. La seconde étant du côté de Saint Barthélémy mais je préfère la première notamment quand je dois conduire les fumeurs de shit devant la fameuse tour au commerce underground.

- Je vois que vous connaissez bien !
- Oh je ne suis pas un fidèle du secteur, mais effectivement je connais !
- Ah ! Le guetteur est en place ! Me déclare-t-elle.

J'approche de l'entrée pour laisser descendre ma cliente. Aussitôt le jeune « vigile » me fait un signe « amical » de la main pour me faire comprendre d'aller me faire voir au bout du parking. Il n'a pas à s'inquiéter, je n'ai pas envie de prendre racine devant les escaliers de cet immeuble. Ici une balle perdue est aussi prévisible que sur le central de Roland Garros. Mais la couleur, la taille et la densité des projectiles n'ont pas du tout les mêmes caractéristiques !

- A toute-à-l'heure ! Me dit-elle, toute joyeuse.
- Ok !

Je m'éloigne et cherche une place où garer ma Skoda. Le parking est bien entretenu et les voitures ne sont pas les carcasses rouillées auxquelles on est en droit de s'attendre. Le parc automobile est plutôt en bon état général. On remarque immédiatement une antinomie entre la très mauvaise réputation de cette cité Nord et l'impression qu'elle donne de n'être habitée que par des gens « corrects » ! Ce qui est vrai dans la majorité des cas. Enfin, vivement que je revienne dans mon fief, mon ancien « chez moi » !

En principe il faut attendre moins d'un quart d'heure pour récupérer les clients. Le service doit être rapide. C'est impératif et primordial pour assurer un trafic souterrain sans histoire ! Le chiffre d'affaires annuel est sûrement colossal et je suis persuadé que si je disais au jeune guetteur ce que je gagne tous les mois en travaillant entre 10 et 12 heures par jour il me dirait d'arrêter le taxi pour venir guetter avec lui. Ceci dit, je préfère laisser les balles « perdues » aux autres, ici comme au tennis d'ailleurs !

J'attends encore quelques minutes et j'aperçois mon anorak blanc qui descend les escaliers de l'entrée du bâtiment. On dirait que ma cliente est accompagnée : deux autres personnes la suivent de près et ce trio improvisé avance dans ma direction.

La « fumeuse » mondaine traîne deux boulets d'un certain âge pour ne pas dire d'un âge certain. C'est un vieux couple qui a l'air paumé.

- Monsieur ! Vous pouvez les prendre avec moi ? Ils reviennent eux aussi dans le quartier des 5 Avenues !
- Ok ! Ca va ! Montez ! Leur dis-je.

La cliente à l'anorak reprend sa place à gauche de la banquette arrière, la dame beaucoup plus âgée au milieu et son mari à droite derrière la place du mort.

Les vieux époux sont venus eux aussi pour se « ravitailler » mais eux sont plutôt en mauvais état. Ils m'expliquent qu'ils fument et qu'ils « picolent » également.

Je ne suis pas surpris de leurs penchants avoués car depuis que nous sommes sur le parking de Font Vert ce sont les deux seules épaves que je vois !

Je demande poliment au mari s'il ne veut pas s'asseoir à côté de moi mais il préfère rester derrière à côté de sa femme.

- Allez ! On retourne à la station du zoo ! Leur dis-je amicalement.
- Merci Monsieur pour votre gentillesse ! Je ne sais pas comment on aurait fait pour revenir dans le 4^{ème}. En bus c'est un peu compliqué et nous sommes crevés ! Soupire la dame blonde usée et mal coiffée.
- Mais vous êtes venus comment ?
- On est venu en taxi mais votre collègue n'a pas voulu nous mener jusqu'à la tour ! Il nous a laissés à l'entrée de la cité, il a voulu qu'on le paie et il est reparti immédiatement ! Continue l'épouse à la figure très abîmée par l'alcool et les fumettes.
- Mais vous pouviez en appeler un !

Le couple n'a qu'un seul portable à carte pré-payée et le mari me dit que leur crédit est épuisé. Il leur est donc impossible de téléphoner. Lui non plus n'est pas frais sous sa casquette en drap pied-de-poule ! Il leur manque des dents à tous les deux et pas des moindres mais ils viennent d'acheter une barrette qu'ils fumeront ensemble en mélangeant leur shit au tabac à rouler. Je ne regrette pas de les avoir acceptés dans mon taxi. Ainsi, j'ai l'impression de faire une bonne action et de rouler pour le Télé-thon ou le Secours Populaire. Vous avez compris, je viens de faire une bonne action !

- Vous fumez beaucoup ? Demandé-je au couple.
- On roule nos cigarettes ! Ca fait moins fumer et c'est plus économique ! Me répond la dame blonde décolorée au chalumeau.
- Ben oui ! La dame qui est à côté de vous m'a dit toute-à-l'heure que la barrette vaut 20 Euros ! C'est pas donné ! Répondé-je à l'épouse.
- Oh non ! C'est pas donné ! Mais il ne nous reste plus que ça, Monsieur ! Alors tant pis ! Parce qu'avec nos retraites, on va pas loin vous savez ! Continue Madame Epave serrée entre la cliente à l'anorak et son mari.

Bien enveloppée dans son espèce de doudoune ma cliente ne dit toujours rien mais il est évident qu'elle n'appartient pas du tout au même monde que ses deux protégés. L'épouse m'avoue son âge et celui de son mari. Elle a 69 ans et en paraît 20 de plus. Son mari a passé le cap de l'octogénaire et franchement je suis étonné qu'il soit encore vivant étant donné son look désespérément cadavérique et ses difficultés à rester droit. Je ne connais pas son eau de toilette mais je reconnais l'odeur du sapin !

- Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de tout arrêter ! Au moins le shit ! Fait la fumeuse mondaine. Parce que vous n'êtes pas bien du tout !
- Oh ma pauvre dame ! Maintenant vous pensez ! Si je vis c'est pour elle ! Uniquement pour elle ! Fait le pauvre homme en montrant sa triste épouse d'un index hésitant.
- Vous avez des enfants ? Que disent-ils ? Demandé-je aux deux épaves.
- Oh, les enfants ! On a une fille qui est à Londres ! Vous savez, en Angleterre ! On a aussi le garçon ! Et lui, il travaille à bord d'un bateau !

Conclusion, nous sommes seuls ! Me confie le mari complètement désabusé.

Inutile d'épiloguer sur l'ambiance à bord de mon Octavia qui ressemble davantage à un convoi funèbre qu'à un transport urbain. Heureusement que nous arrivons dans le secteur du Château-d'Eau et que ces trois personnes vont bientôt descendre de mon taxi.

Les deux vieux zigotos m'ont « plombé » la matinée. Ca y est j'immobilise enfin ma voiture sur la station du boulevard du Jardin Zoologique.

- Combien je vous dois cher Monsieur ?
- 31 Euros, s'il vous plaît !
- Mais, votre compteur indique un peu plus ! Me signale la fumeuse en anorak blanc.

Elle a raison car le taximètre marque 36,50 Euros ! Mais je lui fais un petit geste commercial en lui faisant cadeau de mon attente sur le parking de la cité Font Vert.

- Tenez, Monsieur ! C'est pour votre gentillesse !

La vieille dame aux abus déclarés vient de me tendre un billet de 5 Euros que je prends car je sais qu'elle veut participer au paiement de la course.

- Merci Madame, c'est très gentil à vous !
- Non, non ! Merci à vous ! Vos collègues ne sont pas tous comme vous, hélas ! Me dit la fumeuse de shit, très abîmée.

Et les trois personnages s'éloignent de la station. Dans son anorak blanc, la plus jeune accélère le pas, comme si elle était pressée de mettre en route son fumoir ; elle laisse sur place les vieux « paumés » qui se tiennent maintenant comme ils peuvent, bras dessus, bras dessous.

Au moment de ranger ma caisse, deux pensées me viennent à l'esprit : Je ne voudrais pas vieillir comme eux et je ne voudrais pas non plus dépendre d'une quelconque substance comme ma cliente mondaine aussi volubile et distinguée soit-elle.

- Salut Patrick !
- Oh ! Bonjour Eric ! Je ne t'ai pas vu arriver !
- Ca va ? Tu as un peu travaillé ? ... Parce que moi, j'ai planté trois quart d'heure à Guigou ! Et finalement je suis parti à vide pour La Timone !

C'est le chauffeur du taxi numéro 690 que vous connaissez déjà puisque vous l'avez rencontré dans l'histoire de Monsieur Planquet et de sa veuve. Eric vient de s'arrêter derrière moi auréolé de son éternelle et sympathique boule à zéro. Je lui raconte aussitôt mes dernières aventures de Font Vert et le profil pluriel de mes fumeurs de shit.

Ensuite, à nous deux nous tenterons de refaire le monde !

L'EVANGILE SELON CINSAULT

En ces temps reculés, aussi lointains que démodés, les courses par « bon » représentent un pourcentage non négligeable du travail quotidien des taxis de notre compagnie. Si on les appelle ainsi, cela ne veut pas dire que nous transportons des kangourous à bord de nos voitures ou que les clients sautent à pieds joints en suçant des moitiés de friandise acidulées à l'orange ou au citron dès qu'ils ont réglé leurs déplacements ! Non, cela signifie qu'à la fin du trajet, quand nous sommes arrivés à destination, il n'y a pas d'encaissement direct. Le chauffeur remplit un bon « papier » numéroté à l'intérieur d'un carnet grâce auquel il sera payé plus tard. Sur ce bon, il inscrit les principales caractéristiques de la course réalisée (lieu et heure de la prise en charge, lieu et heure d'arrivée et somme inscrite au taximètre). Ces clients réguliers sont en compte avec notre réseau radio et leurs transports récurrents se révèlent un peu spéciaux.

Aujourd'hui j'accueille l'abbé Seidet dans mon taxi pour la première fois. Je dois récupérer Sa Sainteté au 52 rue Crevat quartier Belle-de-Mai. A la radio, le speaker me précise que l'ecclésiastique est effectivement en compte lui aussi avec le réseau dont j'arbore la célèbre couleur verte sur un bandeau publicitaire.

Devant le 52, il n'y a personne. Mon enthousiasme m'a fait partir trop vite de Guigou mais j'arrive cependant à stationner tout à côté de l'entrée sans gêner le passage des voitures dans cette portion de rue très étroite. J'attends depuis cinq bonnes minutes quand la porte métallique s'ouvre enfin. Une tête masculine très inquiète et coiffée au TNT apparaît dans l'encadrement pour vérifier que le taxi commandé est bien arrivé pour le prendre en charge.

- Bonjour Monsieur !
- Bonjour Mon Père !
- C'est la première fois que je monte dans votre voiture, je crois !
- C'est vrai ! Pourtant je suis très souvent dans le secteur le samedi matin !
- Oh moi je termine toujours à cette heure-ci ! Dit l'abbé en s'installant sur la banquette arrière.

Il est 11h05 à la montre numérique de mon tableau de bord quand il referme sa portière. Notre curé n'est pas en soutane. Non ! Il porte un costume sombre et un petit cartable noir qu'il dépose soigneusement sur ses genoux.

- Où allez-vous ?
- Ah c'est vrai que vous ne me connaissez pas ! Eh bien cher Monsieur, je rentre chez moi ! Conduisez-moi je vous prie au 51 avenue de Saint Just !

Sa façon de parler est très obséquieuse presque maniérée mais l'homme de Dieu n'en est pas moins sympathique. Je détecte cependant une odeur suspecte qui émane de sa personne, une senteur difficile à définir pour l'instant. Il ne s'agit ni d'une crotte de chien sur laquelle il aurait marché ni d'une urine maladroitement vidangée. Cette odeur vient de l'abbé, c'est évident, puisque l'intérieur de mon Octavia est « nickel » et ne sent à rien au grand étonnement de certains clients de passage qui m'en font quelquefois la remarque.

- Est-ce que vous voyez où se situe le 51 de l'avenue de Saint Just ? Me demande le prêtre dont l'âge se situe, selon ma jauge, aux environs des 75 ans.
- C'est en face du Dôme ! Non ?

- Oh, mais je vois, cher Monsieur, que vous connaissez bien le secteur ! Avance le religieux.
- Ca va oui ! Je connais bien !

Et tout en discutant pour faire connaissance, l'abbé Seidet arrange de la main droite les dernières mèches qui se battent en duel sur le dessus de son crâne. De mon côté, comme je n'ai plus rien du tout à ranger sur le mien, je conduis mes deux mains collées au volant ! Je cherche encore et toujours à mettre une étiquette sur cette odeur aussi bizarre que désagréable et qui se répand maintenant dans tous les recoins de mon habitacle sans que je puisse en cerner l'origine.

- Vous savez que je ne paie pas directement ma course !
- Absolument ! Vous êtes en compte avec le réseau ! C'est ça ?
- C'est ça oui ! Je viens au Couvent des Victoires trois fois par semaine et je trouve bien pratique de ne pas avoir à porter de l'argent sur moi !
- Je comprends ! Fais-je, en essayant d'identifier les effluves paroxystiques persistants même si je sais que les voies du Seigneur sont impénétrables.

Il est rigolo quand il parle mon curé ! A peine a-t-il ouvert la bouche qu'il semble mettre un point d'honneur à découper les syllabes ; il choisit ses mots comme s'il allait les disposer sur un plateau de Scrabble et croiser la case du « mot compte triple » ! Moi, je ne joue pas ! Je roule, je sens et je cherche la nature exacte de cette horrible odeur. Celle-ci n'a rien de commun avec du Givenchy ou du Paco Rabanne. Elle me dérange de plus en plus mais je ne dis rien au sujet de cette étrange menace.

- Comment vous appelez-vous, cher Monsieur ?
- Mon prénom c'est Patrick, mon Père !
- Monsieur Patrick, si nous nous rencontrons de nouveau une fois prochaine, les présentations seront faites ! Articule parfaitement l'abbé fier de lui.

Il est logiquement à la retraite et ses finances, hélas, ne lui permettent pas de faire de miracle. Avouez que c'est « chelou » pour un représentant de Dieu !

- Cher Patrick, je ne vous cacherais pas que la pension d'un prêtre ne pèse pas bien lourd et je suis bien content de venir trois fois par semaine ici au couvent !

Dans le secteur privé comme dans le secteur public, les travailleurs ont décidément les mêmes problèmes et ces difficultés économiques n'épargnent pas davantage le secteur religieux !

J'apprends que mon curé est un apôtre du système D et que pour arrondir ses fins de mois il fait un peu de « black » chez les nonnes de la Belle-de-Mai !

- Cher Monsieur Patrick, quel âge me donnez-vous ?
- Oh je n'aime pas répondre à ce genre de question, mon père !
- Allez-y ! Lancez-vous ! Lancez-vous !
- Je vous situe aux environs de 75 ans !
- Eh bien, sachez cher Patrick que je viens de fêter mes 82 printemps !

Il ne les fait pas ! Il est grand, pas bien gros et franchement je lui donne beaucoup moins. Ceci dit, je trouve presque prétentieux de compter en printemps. A partir d'un âge certain il serait opportun de compter en hivers ! Nous sommes presque arrivés au 51 avenue de Saint Just et je suis toujours incapable de poser une étiquette sur cette putain d'odeur nauséabonde. Mon nez avoue son incompetence totale mais il n'est pas le seul : bizarrement celui du curé n'est pas mieux loti ! La terrible odeur n'a pas l'air de le perturber plus que ça !

- Ah ! Nous arrivons devant mon portail ! Connaissez-vous cette propriété ?
- Je crois que ce sont les Dames de l'Union ! C'est ça ?
- Bravo, Monsieur Patrick ! Je vois que vous êtes un vrai taxi et non pas une imitation comme certains de vos collègues !
- Je n'ai pas beaucoup de mérite, Mon Père, je suis un ancien du quartier ! Je suis né aux Chutes Lavie, à la clinique des Accacias !
- Mais je croyais que c'était une maison de retraite, Les Accacias !
- Vous avez raison ! A l'époque c'était une maternité ! Aujourd'hui aux Accacias les gens y viennent pour mourir !

Après ces échanges philosophiques de haute volée, nous passons la grande entrée. Je monte maintenant l'allée principale et contourne le premier bâtiment par la droite.

- Voilà ! Vous m'arrêterez entre les deux arbres, s'il vous plaît !
- C'est magnifique ! Lui dis-je.
- Ca appartient à la communauté religieuse ! Moi je suis au premier, en face ! Mon studio, c'est celui aux persiennes fermées ! Me dit-il en pointant son index droit déformé dans la direction de son balcon.

Le vieil ecclésiastique descend de mon Octavia en me saluant poliment. A peine la portière refermée, la sinistre odeur s'estompe. J'ouvre immédiatement les quatre vitres pour donner un coup de pouce à la ventilation électrique.

Je ressors de l'immense propriété et repars en direction de la station de Chutes-Guigou.

Les mois passent vite dans le taxi et les années aussi. L'abbé Seidet est devenu l'un de mes clients privés. Je continue à assurer de temps en temps ses courses par bon mais je le conduis aussi durant ses déplacements privés notamment quand il se rend à la librairie Maupetit, en haut de la Canebière, pour ses achats littéraires compulsifs.

Depuis le temps, nous avons non seulement sympathisé mais j'ai pu aussi identifier les effluves qui s'échappent toujours de son costume sombre et négligé. L'abbé Seidet est un érudit mais un érudit négligé. Oui, il se laisse aller ! Je ne mets pas en doute son hygiène corporelle mais ses fringues sentent le moisi. J'avoue que cette odeur ne m'est pas familière et c'est en parlant de l'abbé avec un autre taxi du réseau que la lumière, un jour a jailli.

Nous sommes deux chauffeurs en train de refaire le monde à la station des Chutes Lavie.

- C'est toi, je crois, qui prends souvent l'abbé Seidet ! Me demande Karl aux cheveux bruns et au long nez aquilin.
- C'est vrai ! Je l'ai souvent dans mon taxi !

- Ah moi, je ne m'annonce plus quand je sais que c'est sa course ! Tu as senti ce type ? Il est gentil mais il pue qu'il en peut plus ! C'est insupportable !
- Et oui ! J'ai envie de le lui dire ! Mais j'ai peur de le vexer !
- Oh, tu pourrais Patrick ! Depuis combien de temps tu le connais ?
- 1. Trois ans ! Peut-être quatre !
- Il faut que tu le lui dises ! Tu es peut-être le seul à pouvoir le faire ! Il sent le moisi ! Moi j'ai l'impression qu'il ne lave jamais ses vêtements ! Insiste mon collègue dont le taxi porte le numéro 443.

Karl a raison. Je crois que j'ai toujours vu l'abbé Seidet momifié dans son éternel costume sombre. Cette tenue est en quelque sorte sa deuxième peau ! Il la lave peut-être mais attend certainement trop longtemps entre deux nettoyages à sec et le tissu sale fermente à cause de l'humidité, de la transpiration et de la pollution. Ce genre de cocktail satanique ne copine ni avec mon curé ni avec quiconque ! C'est vraiment dommage car on sent que sous son crâne dégarni bouillonne une immense culture générale et en contre partie ses habits constituent un immense bouillon de culture.

Je l'aime bien ce prêtre malgré son appartenance à l'ancienne école et son attachement culturel à Monseigneur Lefebvre. Il prône haut et fort la messe en latin alors que moi, je préfère les curés progressistes ; mais ce n'est que mon point de vue et je comprends tout-à-fait que l'abbé ne le partage pas.

Un samedi à midi, je récupère mon ancien séminariste en bas de son studio aux persiennes toujours fermées et nous partons chez son ami le Père Hoquet. Ils ont décidé tous les deux de s'autoriser un bon restaurant. Aujourd'hui, rien de nouveau chez mon abbé : Il ne fait pas son âge, me parle de la Pléiade et sent le moisi !

- Où habite votre alter ego? Questionné-je.
- Cher Patrick, mon ami le Père Hoquet habite au 21 rue Fauchier !
- C'est parti pour la rue Fauchier !

Nous allons récupérer cet autre ecclésiastique qui a dix ans de moins que l'abbé Seidet. Il est toujours en activité et s'occupe de la paroisse Saint Lazaret.

Après un gros quart d'heure dans la circulation nous arrivons devant le 21 de la rue Fauchier. C'est une vieille bâtisse en bas de laquelle tente de s'accrocher un très grand escalier mal sécurisé par une longue rambarde rouillée. Après un bref appel téléphonique de mon client malodorant pour signaler notre présence, l'ami de l'abbé ouvre sa porte en jetant un coup d'œil discret pour vérifier la bonne foi de son religieux compagnon. Il sort enfin et referme sa porte à double tour puis il s'agrippe prudemment à la vieille rampe pour descendre nous rejoindre.

C'est un petit bonhomme grassouillet et chauve. Il porte une sacoche en bandoulière sur sa bedaine.

- Bonjour Père Hoquet !
- Bonjour ! Vous êtes Patrick, si ma mémoire est bonne !
- C'est ça, mon Père !
- Bonjour mon ami ! Dit-il à l'abbé Seidet.
- Bonjour à vous ! Lui répond son aîné de 10 ans.

Les deux curés vont déjeuner à « La Dorade ». C'est la deuxième fois, je crois bien, que je les conduis là-bas mais les deux prêtres sont des habitués de ce restaurant de fruits de mer. Comme on dit : ils y ont leur table !

- Alors qu'est-ce que vous avez décidé de manger ? Demandé-je à mes deux religieux en goguette.
- Ooh, comme d'habitude ! Un plateau de coquillages en entrée et après on verra ! Me répond le Père Hoquet d'une voix énergique et joyeuse.
- De toutes façons c'est toujours excellent ! Rajoute Daniel Seidet en articulant précieusement chacun de ses mots.

Dès que nous nous engageons sur le Vieux-Port, le propriétaire des effluves symptomatiques reprend la parole ainsi que la direction des opérations festives.

- Mon cher Patrick, il est exactement 12h45 ! Est-ce que vous pouvez venir nous récupérer à 15h00 ?
- C'est bon ! Je serai là à 15h00 !
- Je vous remercie infiniment ! Conclue-t-il très respectueusement.

Je descends de mon véhicule pour ouvrir leur portière et je les salue à mon tour. J'adresse un geste amical de la main à deux collègues qui sont en train de buller à la station de la Comète et je retourne à l'intérieur de mon taxi. Je m'empresse d'ouvrir les quatre vitres de ma Skoda pour en assurer la ventilation comme j'ai l'habitude de le faire à chacun des déplacements de mon vieil Abbé arrosé d'eau de toilette « Fleur d'embrouille » de Jean Fume.

J'embraye et repars en direction de chez moi. J'ai largement le temps de rentrer manger et même de me reposer une bonne dizaine de minutes. Je sais que les deux curés ne sont pas pressés et qu'ils se sentent particulièrement bien à leur table de « La Dorade ».

A 15h00 me voici de retour sur le Vieux-Port. J'immobilise mon taxi dans un couloir de bus, juste le temps d'aller signaler ma présence aux deux gourmets des sacristies. Je leur fais un petit signe de l'endroit où je me trouve et le plus « grassouillet » m'aperçoit. Il a compris et s'adresse aussitôt à son compère.

Je peux donc retourner immédiatement dans ma voiture car je redoute la « prune » pour mon stationnement gênant.

Après quelques minutes d'attente fébrile, je vois mes deux clients diocésains marcher péniblement en se soutenant l'un et l'autre. En réalité c'est le Père Hoquet qui aide mon abbé intégriste aux vêtements douteux à se déplacer. Je décide d'intervenir à titre amical et j'avance vers les deux hommes d'église.

- Oh je crois qu'il a trop bu ! Me précise le petit bonhomme chauve.
- Mais non ... mais non ... ! J'ai bu coooooomme d'habitude !
- Oh il est chargé ! Il est chargé ! Insiste le Père Hoquet.

L'abbé Seidet est plus que chargé ! Il est rond comme une queue de pelle au point de ne plus être capable de mettre un pied devant l'autre. Il vacille comme un vieux chêne bucheronné.

- Qu'est-ce que vous avez bu, mon Père ?

- Cooooomme d'habitude ! Un peeee ... tit Whisky en apéritif, une petite bouteille de vvvvin blanc pour nous ... deux ! Le patroon nous a offert coooooomme toujours une cou ... pe de champagne !
- Ca fait beaucoup trop ça ! Lui dis-je en aidant le Père Hoquet à soutenir l'ivrogne curailon jusqu'à mes portières.

Cette descente d'alcool est énorme surtout pour quelqu'un qui prend beaucoup de médicaments comme lui. Enfin, on arrive à l'aseoir à la place du mort et je le maintiens à peu près droit grâce à la ceinture de sécurité. Son compagnon a mieux résisté aux levées de coudes répétitives et s'installe sagement sur la banquette arrière où sont assis les grands brûlés.

Sous l'effet retard des différents alcools ingurgités, l'honorable abbé Seidet n'articule plus ses syllabes comme d'habitude. Plus question du « mot compte triple » : la partie de Scrabble est terminée. Sa verve coutumière est dans l'urgence ; elle nécessite désormais l'usage de la langue des signes ! En revanche, les effluves de moisi, eux, ressuscitent déjà et affichent « complets » avec la même détermination à saborder l'habitable de mon Octavia.

- Vous n'auriez pas dû boire autant, mon Père ! Dis-je à l'abbé.
- Jeee croiis que c'eeest leee chhhhchampagne que je n'ai pas suuuuporté cccette foiis-ci !

Nous ramenons le Père Hoquet chez lui. Il a du vent dans les voiles mais le petit chauve est joyeux et il sort de mon taxi sans trop de problèmes. Il salue respectueusement son soulard de compagnon clérical et attaque les premières marches de son escalier ancestral pour finalement parvenir au sommet et disparaître à l'intérieur du bâtiment. Je sens qu'il est quand même bien parti pour une macro-sieste en acier trempé.

Mon abbé Seidet lui est beaucoup moins frais et soudain je pense à son propre escalier qu'il va devoir escalader pour arriver jusqu'à sa porte évangélique. Enfin, on verra bien une fois que nous serons arrivés aux Dames de l'Union. Mais ça promet un sacré chemin de croix !

- Ca va mon Père !
- Ooooh très biennnn ! On s'eeest rrrégulé !

Tu m'étonnes, Pétrone ! L'homme de Dieu est « pété comme un coing » ! Mais je sais que le plus dur est à venir !

- Vous auriez dû vous contenter du vin à table ! Mélanger les alcools, c'est très mauvais !
- Vouuuus avez raison ! Ouf ! Mon ami a beauuuucoup bu lui ausssssi !
- Oui, mais lui il tient debout, Mon Père !
- Maaaaais je tiens deeeebout mmoiis ausssssi !

Tu parles, Charles ! Pensé-je en douce. On va le voir à l'œuvre quand il devra faire sa grimpette jusqu'au Buisson Ardent.

Nous arrivons enfin au 51 Saint Just. Je passe le grand portail, remonte l'allée principale et contourne le premier bâtiment. Nous y sommes. Je sors de la voiture pour aider mon curé à s'extirper du fauteuil passager.

- Allez mon Père ! Courage ! Fuyons !
- Ah ! Ah ! Vous êtes drôôôôle, vous ! Allons-y, ffffuyons !

Le bougre ne tient pas debout. Je suis obligé de le soutenir solidement par le bras gauche. Heureusement, Sa Sainteté n'est pas bien lourde !

- Mon cartaaaable ! Hurle-t-il.
- Mais vous le tenez dans la main droite, votre cartable !
- Aaaah ? Je ppppensais l'avoir oublié à La Doooooraade !

Sacré alcool quand tu nous tiens ! Et comme promis, le pauvre abbé Seidet commence son chemin de croix. Nous entrons dans le grand hall en titubant : lui parce qu'il a forcé sur la boisson et moi, parce que je lui sers de tuteur. Mais l'escalier n'est plus très loin.

- Ah mais dites-moi, vous avez un ascenseur ! Lui dis-je presque heureux de l'avoir remarqué dans un angle mort.
- Ah non ! Ah non ! Je crains les assssscenseurs et pppparticulièèèèrement celui-ci !
- Pour de bon, mon Père ?
- Vvvoui ! ... Allez ! On preeeeend l'escalier ! Allez ! Allez !

L'ascension du prêtre est périlleuse. Je ne suis étonné qu'à moitié puisque nous sommes samedi et pour cet exercice très spécial, un jeudi m'aurait paru plus judicieux ! Heureusement, je suis là. Je le tiens comme je peux ; l'abbé lui, tient son cartable. Je serais curieux de savoir ce que contient cette serviette en cuir noir. Il la serre comme s'il était en train de tenir les Tables de la Loi ! Mais sauf erreur de ma part, Moïse ne prend jamais de taxi. On arrive enfin au 1^{er} étage.

- Patriiiiick je vous re ... mercie, ffff ! Vous êtes uuun amiiiiii !
- Allez ! On y est presque, mon Père !
- Attttendez ! Je vais sortir meeeees clés !

Après une fouille minutieuse à l'intérieur de toutes ses poches, l'abbé Seidet trouve enfin son trousseau. Celui-ci doit peser deux ou trois kilos et je me demande à quoi peuvent bien correspondre toutes ces clés. Car enfin, nous ne sommes pas devant l'entrée du Paradis ! Il faut cependant que le curé rentre chez lui pour cuver son vin et demander pardon à Dieu !

- S'iiiiil vous plaîîît ! Ouvrez avec la clé carrée ! Me dit-il en me tendant le volumineux trousseau et en appuyant son front contre le mur.
- D'accord !

Effectivement elles sont toutes triangulaires ou rondes ; une seule a la forme indiquée. L'abbé Seidet est sauvé, sa porte est ouverte. Il entre et ses jambes l'abandonnent l'obligeant à s'asseoir comme une loque humaine dans le fauteuil qui l'attendait derrière la porte, un peu comme on attend le Messie.

- Coooombien vous doiiiiis-je, Monsieuuuur Patrick ?

- 30 Euros mon Père !

Il me tend son porte-feuille en me demandant de prendre ce qu'il faut comme argent. Il n'a plus la force de parler et encore moins de compter ! J'obéis et je me paie.

- Merci, mon Père ! Allez, je m'en vais !
- Merciiiiii ! ... Merciiiiii pour tout !

Après la bénédiction « urbi et orbi » de mon homme de bien, je m'échappe enfin de son studio. Je l'aime beaucoup l'abbé Seidet mais aujourd'hui il m'a gonflé et les trente euros que je viens d'encaisser, je ne les ai pas volés, Dieu m'en est témoin ! C'est le premier prêtre saoul que je vois ! Pourtant j'en ai connu des pères, des frères et des aumôniers puisque de la maternelle à la terminale, je n'ai fréquenté que des établissements « libres » catholiques. Mais un curé ivre, c'est de l'inédit !

Mon homme d'église, « imbibé » à mort et à des années lumière d'une odeur de sainteté aura trouvé dans les alcools de La Dorade le réconfort moral et religieux qu'il n'a pas trouvé dans son vin de messe. Que les nonnes de la Belle-de-Mai se le tiennent pour dit et viennent m'aider dès aujourd'hui à refaire le monde ! Amen !

Patrick Rossi

ARTHUR 99

NOUVELLES